This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 670

LES MALHEURS
DE LA JEUNE
ÉMÉLIE,

Pour ſervir d'inſtruction aux ames vertueuſes & ſenſibles.

PAR Madame la Préſidente D'ORMOY.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { DUFOUR, Libraire, quai de Gêvres, au grand Voltaire.
La Veuve DUCHESNE, Lib. rue St. Jacques, au Temple du Goût.
NYON, Lib. rue St. Jean-de-Beauvais.
RUAULT, Lib. rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A TOUS LES HONNÊTES GENS.

C'est à vous, ames honnêtes, que je dédie mon ouvrage : en le mettant ſous votre protection, je m'honore ; vos ſuffrages ont pour moi un attrait puiſſant, eux ſeuls ſont mon ambition ; vos bontés, que je réclame, en m'encourageant ne m'enorgueilliront point, elles me prouveront ſeulement votre indulgence : c'eſt dans les cœurs vertueux où elles regnent le plus.

Mon Emélie vous offre à chaque page vos propres ſentimens, je me flatte qu'ils vous feront paſſer ſur les défauts de mon ouvrage ; ce qui ſe rapproche le plus de nous, nous intéreſſe. L'amour du bien eſt ce qui m'a engagée à écrire. Je voudrais voir tous les hommes heureux ; peut-être en leur offrant l'image de la véritable félicité, répandrai-je un jour bien doux dans leurs cœurs, & leur ferai-je connaître qu'il n'y a point de bonheur réel qu'en exerçant l'humanité. J'oſe dire qu'elle eſt très-méconnue : l'homme qui a des mœurs eſt perſécuté ; on cherche à étouffer ſes bonnes actions, mais on a beau les envelopper de nuages

épais, malgré tous les obſtacles, ſes vertus les perceront. Les méchans vont s'élever contre cet écrit : comme il en eſt beaucoup qui tiennent la conduite dont je cherche à inſpirer l'horreur, ils ne me pardonneront pas d'avoir tracé leurs vices ; je dédaigne leurs cenſures, & je me ſens forte ſi je ſuis ſoutenue par vous, ames honnêtes. Tous mes vœux ſe bornent à vous faire agréer mon hommage, daignez le recevoir, il eſt pur ; ma main ne brûla jamais d'encens ſur les autels de ces idoles mépriſables, qui aviliſſent celui qui oſe les louer ; ma bouche, accoutumée à la vérité, ne s'eſt jamais profanée par le menſonge :

j'ai fui ces viles adulations dont on repaît les grands. Leurs cœurs corrompus en avalent, à longs traits, la coupe empoiſonnée, tandis que le ſage gémit des louanges qu'on leur donne & qu'ils n'ont pas méritées. Je me flatte que ma franchiſe me rèndra le Public favorable : je n'aſpire qu'au bonheur de lui plaire & de captiver votre bienveillance, & de vous aſſurer du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

D'ORMOY.

INTRODUCTION.

Le Public doit me pardonner, ſi je lui offre la lecture d'un ouvrage ſi médiocre. Je n'eus jamais le deſſein d'écrire, mais des raiſons particulieres m'en ont ſuggéré l'idée. Je conviens de bonne-foi que l'enſemble de ce Roman offre des événemens trop ſimples, qu'il eſt peut-être chargé de trop de morale, qu'il y a des longueurs, que le ſtyle en eſt incorrect & diffus; mais c'eſt auſſi le ſtyle d'une femme qui a mieux aimé laiſſer des fautes, qu'elle était incapable de corriger, que d'emprunter le ſecours d'une autre plume & ſe

parer de beautés qui ne ſeraient point à elle. Ne voit-on pas trop ſouvent des muſes modernes qui font paraître des ouvrages dont elles n'ont fourni que quelques idées ? Qu'on leve le rideau, & l'on trouvera toujours un Apollon complaiſant qui développe l'eſquiſſe & embellit les détails. Notre diction eſt ſi aiſée à reconnaître ! on y rencontre du ſentiment, quelquefois de l'eſprit ; mais rarement de la force & du génie. J'oſe donc me flatter, qu'en faveur de ma franchiſe, on me traitera avec indulgence, & qu'on ne jugera pas à la rigueur une bagatelle dont la lecture peut produire un aſſez doux

attendriſſement, & qui eſt uniquement l'ouvrage de mon cœur.

L'envie d'inſpirer des ſentimens & des vertus aux jeunes perſonnes de mon ſexe, eſt le ſecond motif qui m'a engagée à publier une production ſi faible, étant très-intimement perſuadée qu'une femme ne devrait jamais écrire. Monſieur Rouſſeau penſe même qu'un homme ne doit le faire que quand il y eſt forcé; cependant le Public aurait beaucoup perdu, s'il n'eût pas écrit: je ne connais perſonne dont l'ame ſoit plus ſenſible; c'eſt un ſage qui ne s'eſt fait aucun beſoin: Il eſt heureux, ſa philoſophie n'eſt pas commune. J'a-

voue que cet homme célèbre eſt mon héros : mais comme l'éloge de ſes vertus eſt au-deſſus d'une plume vulgaire, & que celle d'une femme eſt un pinceau trop faible pour tracer ſon portrait, je me tais & me contente de l'admirer, en lui rendant au fond de mon cœur l'hommage qu'il mérite : Sa modeſtie voudra bien me le pardonner ; plus il dédaigne la flatterie, plus il doit agréer le langage de la vérité.

J'eſpere que mes Lecteurs me pardonneront auſſi quelques réflexions ſur l'Amitié. Je ne les place ici que parce qu'elles auraient été bien plus déplacées dans le corps de cet ouvrage : d'ail-

leurs, elles ſont l'expreſſion de ma propre ſenſibilité, & je me ſuis laiſſé facilement entraîner à écrire ce que je ſentais vivement.

Ce qui m'afflige le plus, c'eſt de voir l'égoïſme regner, ſurtout chez les grands. L'état mitoyen eſt un peu moins ſujet à ce défaut, auſſi eſt-il plus ſuſceptible d'amitié : mais qu'on trouve peu de perſonnes qui rempliſſent bien le titre de véritable ami ! Tout le monde a des prétentions à ſe croire digne de ce nom, ſans ſavoir ce qui le caractériſe : ce mot eſt ſouvent dans la bouche & preſque jamais dans le cœur. C'eſt pourtant l'amitié qui fait le lien le plus doux de la ſociété &

OXFORD-TAYLOR INST.

qui eſt le plus néceſſaire à notre exiſtence : ſans amis, je ſoutiens qu'on ne connaît pas le bonheur : notre ame eſt dans une eſpece d'ennui & de léthargie qui prouve qu'il nous manque quelque choſe. On court d'objet en objet, on trouve un vide affreux, on s'en prend à tous les hommes, on les regarde au-deſſous de ſoi & peu dignes de notre attachement, & l'on ſe croit même philoſophe en fuyant toute ſociété. Les douceurs de l'amitié nous ſauveraient cependant de ce dégoût amer dont on ne peut ſe rendre compte. Cicéron eſt le premier qui ait obſervé que l'amitié augmente le bonheur & diminue la miſere,

en ce qu'elle redouble notre joie & qu'elle partage nos chagrins : elle ne peut être bien décrite, ſi on ne l'a ſentie. Si l'on ſe plaint ſouvent de n'avoir pas d'amis, c'eſt que le ſentiment de l'amitié ne ſe commande pas, il faut être digne de l'inſpirer. Sur-tout, point de légéreté : rien ne nous doit brouiller avec nos amis. Si de mauvais eſprits cherchaient à nous les faire perdre, en les peignant avec des couleurs déſavantageuſes, leurs ſots propos ne doivent pas nous les faire ſacrifier. Laiſſons les phantômes de l'imagination à combattre aux gens qui ne nous connaiſſent pas : que nous importent leurs juge-

mens ? Ne nous privons pas de notre bonheur, pour éviter la cenſure des gens déſœuvrés. C'eſt en être privé que de perdre ſes amis : on ſupporte ſes malheurs avec courage, mais on a une ſenſibilité beaucoup plus grande pour ceux qu'ils éprouvent. Quel plaiſir d'épancher ſon cœur dans le ſein de ſon ami, de lui voir partager nos plaiſirs & nos peines ! Il n'eſt réſervé qu'à l'amitié de reſſentir nos afflictions & de nous en conſoler. Notre bonheur paſſe dans l'ame de nos amis : quand les miens ſont heureux, je me trouve de même ; je ſacrifierais pour eux mon bien être & même ma vie. Qui la perdrait pour ſau-

ver ſon ami, eſt capable de la donner auſſi pour le ſalut de l'Etat. L'amitié a ſouvent fait des héros ; & quand un homme eſt ſourd à ſa voix, il eſt rare que celle de la Patrie ſe faſſe entendre à ſon cœur. On eſt étonné de cette façon de penſer : on regarde aujourd'hui les Romains qui ſe ſont dévoués à la Patrie, comme des enthouſiaſtes & des frénétiques : Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus ni hommes, ni citoyens : la vie eſt-elle à comparer à une belle action ? Mourir un peu plutôt n'eſt pas un malheur. Il faut bien ceſſer d'être. Trop heureux de donner ſa vie pour ſauver ſa Patrie : mais je crois que l'exiſ-

tence eſt affreuſe pour un être qui en aurait été le deſtructeur & l'opprobre. La nature en me faiſant femme s'eſt mépriſe : elle m'a donné le cœur d'un homme & un amour pour la gloire & les grandes actions que je me contente d'admirer, ne pouvant pas les imiter. J'eſtime plus Camille banni de Rome, que la condition de Manlius qui en était le maître pendant l'exil de ce vertueux Citoyen. L'on doit tout ſacrifier pour ſa Patrie. Ce dévoûment ne ſe trouve que dans les cœurs vraiment ſenſibles. Qui eſt capable d'amitié, eſt capable auſſi de toutes les grandes actions, fidèle à ſon Roi, bon citoyen & ami de l'humanité.

LES

LES MALHEURS DE LA JEUNE ÉMÉLIE,

Pour ſervir d'inſtruction aux ames vertueuſes & ſenſibles.

LA jeune Émélie nâquit de D.lle*** Baronne de Lorme ; elle perdit ſon pere à l'âge de quatre ans. Comme la Baronne avait tenu à Paris un très-grand état, ſa fortune ſe trouva totalement dérangée à la mort de ſon mari,

qui n'avait jamais voulu ſuivre ſes conſeils : c'était cependant une femme d'un vrai mérite. Pour lui, ſon eſprit n'avait ſervi qu'à le faire donner dans tous les travers imaginables. Les plus mauvaiſes compagnies étaient celles qu'il fréquentait le plus. La Baronne ſouffrit beaucoup de cette conduite, & ne s'en plaignit pas. Par ſa douceur elle cherchait à ramener M. de Lorme; mais le torrent & les mauvais exemples l'entraînerent ſans qu'il fît jamais un pas vers le bien.

Combien de fois la Baronne, ſe retirant ſeule dans ſon appartement verſa-t-elle de larmes ? A l'aſpect du Baron, elle reprenait ſa gaîté, ſachant qu'une femme, qui préſente à ſon époux un viſage où la douleur eſt

peinte, réuſſit ordinairement aſſez mal auprès de lui.

Les ſociétés qu'il fallait recevoir chez elle faiſaient ſon tourment continuel; elles n'avaient ni principes, ni mœurs: quel contraſte pour une femme ſenſée & vertueuſe! Les perſonnes qui compoſaient cette ſociété firent d'abord ſouffrir à la Baronne mille humiliations, parce qu'elles ſavaient qu'elle n'était pas aimée de ſon mari; elles furent cependant toujours forcées de la reſpecter dans ſa conduite irréprochable, & peut-être s'en trouva-t-il qui au fond du cœur la plaignirent, tant l'aſcendant de la vertu a de droits ſur les libertins, lorſqu'ils ne ſont pas tout-à-fait dépourvus d'eſprit. Jamais la bouche

de cette infortunée ne s'ouvrait pour parler mal de perſonne ; elle excuſait tout le monde. Une ame honnête eſt toujours indulgente : au contraire, ceux qui ſont des fautes, veulent en trouver dans les autres, & tâchent de les faire appercevoir par de malignes interprétations ; leurs yeux faux & trompeurs ſont autant de microſcopes qui leur groſſiſſent les objets, effet ordinaire de la méchanceté ; ils veulent abſolument voir ou faire voir dans autrui les défauts ou les vices qui les corrompent & qui n'exiſtent que dans leur imagination déréglée : on eſt donc toujours plus en ſûreté avec une femme attachée à ſes devoirs qu'avec celle qui s'en écarte.

La médiſance & la calomnie, ces

deux vices, enfantés par la jalouſie qu'excite le bonheur des autres, ne flétrirent jamais l'âme de la Baronne; elle était trop perſuadée que le mérite ſeul doit avoir part aux graces; celles dont elle voyait combler ſes ſemblables n'altéraient pas ſon eſprit: & loin de regarder d'un œil d'envie le bien qui leur arrivait, elle en reſſentait cette joie intérieure qui n'eſt connue que de la vertu.

Par une conduite ſi ſage, elle eût à la fin gagné le cœur de ſon mari, ſi les ſuites de ſes débauches ne l'euſſent précipité dans le tombeau.

En ce moment terrible il reconnut ſes erreurs, & fut épouvanté de n'avoir à préſenter à l'Etre ſuprême que des crimes. Cet homme que rien n'a-

vait effrayé pendant sa vie, devint dans ses derniers instans, comme tous les prétendus esprits forts, un être bien faible.

C'était au lit de la mort que Dieu l'attendait : quelle amertume dans le cœur du Baron ! Il voyait ses jours vuides de bonnes actions ; que de regrets de ne les avoir pas employés à faire le bien ! Les approches de la mort le surprirent dans ces tristes réflexions & le saisirent tellement d'horreur, qu'il ne contemplait sa destruction qu'avec effroi : l'homme vertueux la voit avec sérénité ; son ame pure & tranquile n'est point atteinte de ces secousses violentes qu'éprouvent les ames perverses.

Quoi ! disait-il ; dans un moment

je vais être confondu avec le reſte des humains ! Les vers ne reſpecteront pas plus mon corps que celui du pauvre ; ma cendre, à côté de la ſienne, ſera bientôt mêlée ſans qu'on puiſſe y reconnaître aucun trait de ma grandeur. Vaines réflexions ! c'eſt au milieu des tombeaux, ſi l'on oſait les enviſager, que l'homme perdrait ſa fierté.

Sa femme calma ſes agitations, en lui repréſentant ſon ſouverain Juge, comme un Pere de miſéricorde, devant lequel un vrai repentir fait toujours trouver grace.

Le malade promit, ſi Dieu le rappellait à la vie, de réparer ſes fautes : ſon arrêt était prononcé ; il mourut.

La Baronne le pleura ſincérement.

elle l'avait toujours aimé : après lui avoir rendu les derniers devoirs, & mis ordre à ſes affaires, elle ſe ſéqueſtra de toute compagnie pour ſervir de gouvernante à Emélie : elle ne voulut pas la confier à des femmes mercenaires, qui, quelque attention qu'on y prenne, ne ſervent le plus ſouvent qu'à corrompre le cœur, & à donner une mauvaiſe éducation.

Tout ſon plaiſir était de former ſa fille à la vertu, dont ſans-ceſſe elle lui montrait l'exemple.

Ce germe précieux ne peut être inculqué de trop bonne heure ; l'humanité & ſur-tout un grand amour de la vérité, étaient le principal ſujet de ſes leçons & ce qu'elle cherchait le plus à faire naître dans le cœur d'Emélie.

Elle apprit à ſa fille à la regarder comme ſon amie, & non comme une de ces meres qui n'inſpirent que de la crainte, & peu ou point de confiance. Emélie n'avait pas atteint dix ans que, ſans y être excitée, elle partageait ſon tems entre la lecture & les talens qui rendent une jeune Demoiſelle aimable. Elle était d'ailleurs d'une beauté raviſſante; de grands yeux noirs pleins de feu ornaient une figure, où la douceur & la nobleſſe étaient peintes. Elle avait la peau d'une blancheur éblouiſſante; une bouche très-petite, qu'un agréable ſourire ſemblait ne faire entr'ouvrir, que pour l'embellir davantage en faiſant appercevoir les plus belles dents. Sa taille était élégante, & bien priſe; elle touchait

supérieurement du clavecin, qu'elle accompagnait d'une voix admirable; il était impossible de l'entendre sans être ému.

Mais ce qui rendait Emélie encore plus intéressante, c'était une très-belle ame, & un esprit déja fort orné.

Les soins de sa tendre mere avaient été récompensés par les progrès que sa fille avait faits en tout genre; aussi parvint elle à être à l'âge de quatorze ans un chef-d'œuvre: ce qui prouve combien l'éducation est importante, & que par la suite nous dépendons des principes qui nous ont été donnés, & de la façon dont on a élevé notre enfance.

La Baronne, dévote sans bigoterie,

s'était fait une société peu nombreuse, composée d'honnêtes gens qui n'étaient occupés qu'à soulager les malheureux. La conversation n'y roulait que sur les moyens de faire en secret de bonnes œuvres. Pour affermir Emélie dans la vertu, on prenait dans l'histoire les plus beaux traits, on s'en entretenait; les lectures les plus utiles étaient mises à profit.

Cette aimable veuve dans ses conversations familieres disait souvent à sa fille : Vous voilà dans l'âge où l'on desirera vous plaire; que ce soit le plus vertueux qui fixe votre choix; ne soyez jamais sensible aux louanges; la flaterie séduit & perd un jeune cœur; on ne doit être touché du bien que l'on dit de nous, que lorsque l'éloge

sort de la bouche des gens estimables; en effet que nous importe ce que pense de nous l'homme que l'on rougit de connaître, & qui ne se pare que de faux dehors?

Vous rencontrerez dans le monde des personnes dont la vie est infâme, & dont la langue emprunte quelquefois le langage de la vertu. Ce n'est pas par les paroles qu'il faut juger les hommes, c'est par les actions: & quand vous trouverez de ces gens qui ne croient pas aux belles actions, & qui s'efforcent de trouver dans leur génie infernal des raisons pour les anéantir ou les ternir sous des prétextes spécieux, dites hardiment que ces êtres-là sont sans honneur, & capables de tout le mal que

la malice du cœur humain peut produire : qui ne peut faire le bien, ne l'admet jamais dans les autres.

C'était par de pareils entretiens que cette digne mere avait épuré le cœur de sa fille : aussi Emélie ne connaissait-elle que la vertu : son ame était compatissante ; si elle voyait des malheureux qu'elle ne pouvait secourir, elle pleurait avec eux ; & bientôt elle trouvait le moyen d'adoucir leur sort : l'argent, qu'on lui donnait pour une parure, servait à soulager leur infortune. Je puis, disait-elle, me passer d'un vain ornement dont la valeur va secourir mon semblable ; je le porterais à regret, en songeant qu'en m'en privant j'aurais pû tarir les larmes d'un misérable.

Ah ! ma chere maman ! ſi je déſire une grande fortune, c'eſt pour la partager avec ceux qui ſont dans la peine : peut-on les laiſſer gémir ? ils ſont hommes comme nous ; qu'avons-nous fait de plus pour que notre état ſoit ſi différent du leur ? ſi le hazard ſeul l'a produit, hâtons nous de réparer le caprice de la fortune.

Avec de tels ſentimens Emélie était adorée de tout le monde. Pluſieurs jeunes gens convaincus de ſon mérite, s'empreſſaient à lui plaire ſans pouvoir y réuſſir ; ſon indifférence les déſeſpérait ; ſon cœur était encore inſenſible ; le moment n'était pas venu ; il ne tarda pas à arriver ; & elle éprouva à ſon tour, la puiſſance du Dieu des cœurs.

Le jeune Comte d'Olban avait ſouvent entendu parler d'Emélie. Sans trop ſavoir pourquoi, il deſirait la voir & s'aſſûrer par lui-même ſi la renommée n'exagerait pas ſon mérite. Le hazard le ſervit. Conduit un jour chez Madame de Saint-Onge au moment où Emélie & ſa mere y entraient, il la vit, & il éprouva combien il était difficile de réſiſter à ſes charmes. Le Comte d'Olban ne venait chez Madame de Saint-Onge, qu'à deſſein d'y voir ſon fils, dont il était très-grand ami.

Leur liaiſon s'était faite au College: Saint-Onge en était ſorti depuis peu de jours, & c'était la premiere viſite qu'il recevait du Comte, qui fut d'une ſurpriſe extrême de rencontrer chez Madame de Saint-Onge une ſi belle

perſonne ; il en demanda tout bas le nom à ſon ami : il lui répondit qu'elle s'appellait Emélie.

Le Comte d'Olban ravi de la rencontre, fut frappé de ſes attraits naiſſants : Emélie de ſon côté ſentit que le Comte l'intéreſſait. D'Olban avait l'extérieur le plus ſéduiſant, une figure charmante & de l'eſprit ; Emélie l'écoutait avec plaiſir, & le poiſon de l'amour ſe gliſſait dans ſon cœur à chaque parole que le Comte prononçait.

Le Comte d'Olban voyant qu'Emélie prêtait à ſes diſcours la plus grande attention, s'efforça de paraître encore plus brillant ; mais il ne diſait que de ces jolis petits riens qui ſéduiſent trop ordinairement

ordinairement les femmes, & il en cherchait l'approbation dans les yeux de celle qui fixait ſes regards. Émélie s'en apperçut ; revenue de ſa premiere ſurpriſe, elle trouva que le Comte avait fait briller ſon eſprit, aux dépens de ſon cœur.

Madame Delorme qui avait obſervé ſa fille quand le Comte parut, remarqua ſon trouble ainſi que celui du Comte. Elle ſe propoſa à ſon retour, d'éclairer Emélie ſur les dangers de l'amour, ſans lui faire connaître qu'elle ſe fût apperçue de l'impreſſion que la vue du Comte avait faite ſur ſon cœur. Sa fille cependant ne ſoupçonnait pas que l'intérêt qu'elle avait pris à la converſation du Comte, fût le com-

mencement d'une paſſion. Comment le croire ? ſa mere ne lui avait jamais parlé de l'amour ; Madame Delorme avait craint, en l'inſtruiſant, de lui donner le deſir d'aimer, & d'inſpirer à ſon cœur une trop grande ſenſibilité.

Voyant qu'il était tems de ne plus laiſſer ignorer à ſa fille les cruels effets de cette funeſte paſſion, elle ſe hâta de lui peindre tous les dangers de l'amour avec les couleurs les plus vives ; elle lui dit que preſque toutes les femmes en reſſentaient les atteintes ; que mour avait inſpiré de grandes actions, & fait commettre de grands crimes ; & qu'il fallait donc défendre ſon cœur de ſes traits, à moins que ce cœur ne fût épris d'un objet digne de l'eſtime générale.

Tous les jeunes gens ſont volages & ſans amour véritable ; ils ne cherchent qu'à nous tromper ; c'eſt le triomphe de leur vanité : ils ſe plaiſent non ſeulement à rendre les femmes victimes de leur perfidie, mais encore à les deshonorer, en publiant les faveurs qu'ils en ont reçues.

C'était ainſi que Madame Delorme inſtruiſait ſa fille : elle n'eut pas plutôt ceſſé de parler qu'Emélie ſe jetta à ſon cou, en lui promettant qu'elle n'aurait aucun ſecret pour elle, ſi jamais elle reſſentait cette paſſion. —Si mon cœur ſe laiſſe toucher, ma chere maman, ce ne ſera que par le mérite. Les femmes peuvent être ſenſibles ; mais elles ſont jalouſes en même temps de la gloire de ce qu'elles aiment ; &

je crois que l'amour dans un jeune homme doit le porter aux belles actions, à moins qu'il ne ſoit un objet mépriſable. L'amour, loin de dégrader l'ame, la conduit à la vertu : on veut plaire, & ce deſir ſeul nous corrige de nos fautes.

La Baronne fut charmée d'entendre Emélie raiſonner auſſi bien ſur un ſujet qu'elle ne connaiſſait pas. Raſſurée par les principes de ſa fille ſur l'amour qu'elle avait cru appercevoir ; dumoins, diſait-elle, ſi l'objet ne mérite pas l'attachement de ma fille, elle a trop de fierté dans l'ame pour ne pas étouffer dans ſa naiſſance des ſentimens qui la feraient rougir.

Cependant, cette vertueuſe mere était tombée inſenſiblement dans une

eſpèce de rêverie ; Emélie l'en retira, en lui demandant ſi elle avait avancé quelque chose qui lui eût déplu.
—Non, ma chère enfant, je penſe comme toi ; l'amour, il eſt vrai, a fait faire des fautes énormes, mais combien de grands hommes n'a-t-il pas formés en les conduiſant à la gloire ? plus un amant eſt couvert de lauriers, plus il eſt chéri des belles.

Si les hommes ont ſouvent des torts, il eſt des femmes ſans principes dont il faut que les jeunes gens évitent les piéges ſéducteurs ; c'eſt le cœur qui les conduit : elles dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment. Mon enfant, apprends que ces femmes peu ſenſibles à l'amour, encore moins à la gloire, les plongent dans la débauche,

& finiſſent par les amener à des mariages dont ils ont à rougir toute leur vie. Un homme joue un ſot perſonnage lorſqu'il ne peut préſenter dans le monde qu'une femme dont les vices ſont publics. La fortune acquiſe par une union de cette nature découvre un homme rempli de baſſeſſe, & qui ſerait capable de faire toutes les mauvaiſes actions imaginables, ſi elles l'enrichiſſaient. J'ai vu, ma chere fille, de ces ames viles ne point croire à la vertu, & prêter à toutes les femmes l'opprobre dont elles ſont couvertes; elles s'imaginent, par leur critique mordante & calomnieuſe, diſtraire l'attention de deſſus elles : au contraire, c'eſt ce qui fait rechercher leur vie, & découvrir des vices que

les ames honnêtes ont peine à concevoir.

Emélie, attendrie à ces diſcours touchans, fut ſurpriſe qu'il exiſtât de pareils monſtres. —Ah, ma chere maman! dit-elle, on doit cependant avoir bien de la peine à faire le mal; comment peut-on vivre ſans l'eſtime publique?—Mon enfant, quiconque a levé le maſque ne craint plus rien; & comme les gens vertueux ſont un objet de jalouſie & de reproche continuel pour ceux qui ſe conduiſent mal, ces derniers s'étudient à noircir les premiers. Ceux qui ont des principes fuient de pareilles ſociétés, & ſavent rendre hommage aux vertus par-tout où elles ſe trouvent, même en la perſonne de leurs ennemis. Les

grands hommes méconnaiſſent l'art perfide de la calomnie.

—Ce que vous dites-là, ma chere maman, eſt très-vrai : je me ſouviens d'un trait du Conſul Poſthumius envers Marcius qui s'était couvert de gloire dans le ſiége de Corioles. Il le couronna de ſa main, en faiſant un grand éloge de lui à la tête de toute l'armée romaine, & ne conçut aucune jalouſie de ſes grandes actions.

Madame Delorme allait répondre, lorſqu'on annonça Madame de Saint-Onge. Elle était accompagnée du Comte d'Olban ; il l'avait priée de le préſenter à Madame Delorme. Il lui fit un compliment plein d'eſprit, & ſe contenta de ſaluer Emélie : Cet homme ſi vain & ſi leſte auprès des femmes,

femmes, fut interdit vis-à-vis une fille de quatorze ans : il tâcha à différentes repriſes de paraître charmant ; mais comme il avait l'eſprit faux & troublé par l'agitation de ſon cœur, il en devint plus ridicule.

Emélie rougit pluſieurs fois pour lui pendant la converſation ; elle ſçut diſcerner qu'une mauvaiſe éducation lui donnoit des tons qu'il n'aurait jamais eus, s'il eût été élevé par un ſage Gouverneur. Malgré toutes les extravagances qu'il débitait, on s'appercevait aiſément qu'il avait de l'imagination. Il ſentit pour la premiere fois qu'il était amoureux à l'excès & que l'impreſſion qu'il avait éprouvée avait été un commencement d'amour, & non une ſurpriſe de la beauté d'E-

mélie, comme il l'avait cru. Les yeux de cette Belle venaient de faire encore ſur le cœur du Comte un progrès dont il était étonné. Accoutumé à ſe faire écouter il ne concevait pas d'abord ſa timidité ; mais il éprouva bientôt que les piéges qu'il avait tendus aux autres femmes ne pouvaient être d'aucun uſage auprès d'Emélie : ſon cœur palpitait près de cette aimable fille, dès qu'il l'approchait ; & ſes diſcours entrecoupés, marquaient un véritable amour.

Madame de Saint-Onge au bout d'une heure leva le ſiége ; le jeune Comte lui en ſçut mauvais gré, il lui ſemblait qu'il ne venait que d'entrer. Il demanda la permiſſion aux Dames de leur faire ſa cour ; Madame De-

lorme la lui accorda, quoiqu'elle eût desiré pouvoir s'en dispenser : le caractere du Comte ne lui plaisait point; mais par égard pour son amie, elle ne put le refuser : d'ailleurs le Comte était d'une très-grande naissance, & l'amour qu'il prenait pour sa fille, loin de lui déplaire, eût été approuvé, s'il n'eût pas été si léger.

Tous ses propos avaient annoncé un homme dangereux : Madame Delorme l'avait suivi pas à pas dans tous ses discours, & ses mœurs lui parurent très-suspectes ; le bonheur d'Emélie intéressait trop son cœur, pour sacrifier le repos de sa fille à une fortune opulente.

Elle avait éprouvé elle-même combien de pareils hommes rendent une

femme malheureuſe ; elle prit donc le parti d'étouffer dans ſa naiſſance le goût qu'Emélie auroit pu avoir pour le Comte ; elle ſe propoſa d'éloigner ſa fille ſous différents prétextes quand le Comte viendrait, & de les laiſſer peu jouir de la vue l'un de l'autre.

Lorſque la Baronne fut ſeule avec ſa fille, elle lui demanda avec un air indifférent, Comment trouves-tu le Comte? A ces mots Emélie rougit. Madame Delorme ſans faire ſemblant de s'en appercevoir, lui dit : Tu peux parler avec franchiſe, la vérité eſt le plus bel ornement de la vertu. —Ah ! maman, s'écria Emélie, qu'il eſt malheureux pour le Comte d'Olban, qu'une mauvaiſe éducation ait corrompu le germe des vertus qui étaient dans ſon ame ! je

ſens que ce ſont les premiers principes qui développent le génie, & qui nous font être par la ſuite preſque toujours ce que nous ſommes. Si on avait ſoin de donner une bonne éducation, & de bons exemples aux enfans, on en ferait ce qu'on voudrait. Nous ſommes une cire molle que l'on paîtrit comme l'on veut, & qui eſt ſuſceptible de prendre toutes les formes imaginables.

Tout le monde, ma chere fille, n'eſt pas propre à élever la jeuneſſe; le Comte en eſt une preuve; il ſerait charmant, ſi on lui avait appris de bonne heure à pratiquer la vertu, en la lui préſentant ſous des emblêmes agréables, & à déteſter le vice en le peignant avec des traits qui le carac-

tériſent ; ces objets en l'intéreſſant l'auraient frappé, & lui auraient donné des principes d'honnête-homme, tels que tout le monde devrait les avoir, ſi l'éducation n'était pas ſi négligée.

Avouez, ma chere maman, reprit la belle Emélie que ſi le Comte eût été élevé par vous, il ſerait adorable ; il ſçait beaucoup, la tournure de ſon eſprit eſt agréable, il eſt amuſant ; un rien dans ſa bouche a des graces ſingulieres. —Il s'eſt fait, ma chere enfant, une étude de tout ce qu'il dit, & veut être regardé comme un homme charmant ; c'eſt ce qui lui fait colorer ſes défauts avec aſſez d'adreſſe, mais ils n'en percent pas moins. Ce qu'on peut lui accorder, eſt qu'il eſt doué de l'eſprit qu'on nomme ſuperficiel, &

qu'il peut plaire à des femmes de ſa trempe, dont la légereté égale la ſienne; c'eſt un homme à la mode tel qu'il en faut à nos élégantes, à nos petites-maitreſſes du ſiécle.

Emélie pria ſa mere de lui dire ce qu'on entendait par un homme à la mode; la Baronne lui répondit: C'eſt un être animé du geſte & de la voix, parlant beaucoup, penſant peu, dont la tête eſt remplie de vent & de fumée, qui ſouffle, à tour de rôle, le froid & le chaud, & débite avec une ſorte de grace des riens, & des fadaiſes; dont l'eſprit eſt gâté par la lecture & le goût des Livres dangereux, ennemi du bon ſens, jouant le ſentiment, ſans en avoir, courant de Belle en Belle, & cherchant à les tromper, pour mieux jouir

du plaiſir malin d'en médire : en un mot, les hommes à la mode, ſont de nouveaux Protées, des Caméléons, qui pour parvenir à leurs fins, changent à chaque inſtant de figure, de couleur, & qu'on ne connaît que lorſqu'une triſte expérience a déchiré le voile de l'illuſion : voilà trait pour trait les beaux perſonnages qui tournent la tête de toutes nos femmelettes.

Emélie ſentit la vérité de ce que ſa mere lui diſait ; comme il était tard, elles furent ſe coucher. Emélie ne put dormir de la nuit : une agitation qu'elle ne ſçavait à quoi attribuer, troubla ſon repos. Il ſe paſſa deux jours, ſans qu'elle vît le Comte ; elle devint inquiette, & rêveuſe ; ſon teint perdit de ſa fraîcheur ; elle apperçut en

s'examinant que le Comte cauſait ſes inſomnies. Etonnée de cette découverte, elle craignait dans des inſtants de le voir, dans d'autres elle le deſirait ; ces combats avec elle-même lui apprirent à quel point d'Olban s'était inſinué dans ſon cœur. La Baronne allarmée du changement qu'elle remarqua ſur le viſage de ſa fille, lui demanda avec bonté le ſujet de ſa triſteſſe : Emélie allait en faire l'aveu à ſa mere, lorſqu'on annonça le Comte.

A ſon aſpect, ſes joues ſe couvrirent d'une pâleur mortelle : ſon amant effrayé courut à elle, & ne prit aucun ſoin de cacher ſa douleur. Par ſon action Madame Delorme fut éclairée ſur l'état violent de ſa fille ; elle s'était approchée afin de la ſecourir ; mais

d'Olban la tenait, & la preſſait tendrement dans ſes bras : ſon affliction était ſi bien peinte ſur ſon viſage, qu'Emélie y lut combien elle était adorée.

Lorſqu'elle fut revenue de ſa faibleſſe, le Comte ne ſe poſſéda pas de joie : il ſe jetta aux pieds de Madame Delorme : Vous voyez, lui dit-il, tout l'amour que je reſſens pour votre fille; je ne puis plus cacher le feu qui me brûle ; le danger d'Emélie a trahi mon cœur & découvert une paſſion que je m'efforçais de vous taire ; l'aſcendant des vertus de cette aimable perſonne me rend ſon eſclave ; je ſens combien je ſuis peu digne de la poſſéder ; mais, Madame, ayez pitié de moi : permettez que je lui adreſſe mes vœux. Et ſans attendre la réponſe de Ma-

dame Delorme, le Comte ſe leve & ſe précipite aux genoux d'Emélie. Mon bonheur dépend de vous, adorable Emélie, il n'appartenait qu'à vous de m'apprendre à aimer : je ne connais cette paſſion que depuis que je vous ai vue. Il avait dans ce moment un air ſi touché, qu'Emélie attendrie, regardait ſa mere languiſſamment, & cherchait dans ſes yeux ſon approbation.

Madame Delorme s'appercevant du deſordre de nos jeunes-gens, & voyant que malgré la répugnance qu'elle avait pour le Comte, l'amour s'était gliſſé dans le cœur de ſa fille, dit au Comte : Monſieur, levez-vous ; & écoutez-moi. Il obéit à cet ordre : il était ſi tremblant, cet homme ſi vain, que la Baronne vit ſans peine qu'il était

véritablement amoureux : Je comblerai vos vœux, lui dit cette aimable mere, quand vous aurez mérité ma fille; pour l'obtenir, il faut changer de conduite, quitter cette légereté que je vous connais, elle ferait, à coup ſûr ſon malheur & le mien. Vous avez mille défauts à mes yeux, c'eſt à vous de les effacer. Vous paſſez même pour homme à bonnes fortunes, & vous vous faites un jeu de tromper les femmes; voilà la réputation que vous avez acquiſe : commencez donc par vous rendre digne de l'eſtime publique. Le mari d'Emélie ne doit pas être un homme ordinaire; il faut des vertus pour me plaire : à ces conditions, Emélie ſera à vous.

Le Comte fut ſi tranſporté des pa-

roles de la Baronne, qu'il promit plus qu'il ne pouvait tenir ; ſa légereté était trop grande, pour compter ſur ſes promeſſes : l'eſpoir du bonheur le rendit charmant ; il prit les mains de la Baronne, les baiſa avec tranſport, les quitta pour prendre celles d'Emélie, & il la conjura de confirmer ſon bonheur. Emélie dit qu'elle obéirait à ſa mere, s'il rempliſſait les conditions qu'on venait de lui preſcrire : & faiſant un effort pour cacher au Comte combien il lui plaiſait ; C'eſt à vous, Comte, à me prouver votre amour par votre conduite : je dédaignerais l'hommage d'un homme ordinaire ; rendez-vous digne de moi en ſuivant les conſeils de ma mere, c'eſt là le

chemin le plus court pour arriver à mon cœur. Ah ! Comte, quel modele à ſuivre ! je ſuis moi-même très-éloignée de lui reſſembler, mais ſous ſes yeux, nous apprendrons à pratiquer la vertu, & notre émulation, pour lui plaire, la fera naître dans nos cœurs. Nous ſommes de jeunes plantes ; elles ont beſoin d'être cultivées par une main ſage : étant bien dirigées, elles profiteront : vous avez tout ce qu'il faut pour être aimable, mais ſi votre éducation a été négligée, c'eſt plutôt un tort de vos parens, que votre faute ; leur indulgence vous a perdu, l'amitié de ma mere, & ſes conſeils vous rendront les qualités qui vous manquent : vous perdrez peut-être un peu du côté de

l'agrément ; mais vous gagnerez beaucoup du côté de l'ame. Vous apprendrez à vous connaître : cette étude de vous-même vous conduira à celle des hommes ; insensiblement vous serez ramené au vrai, & votre esprit acquérera la justesse & le discernement qu'un monde frivole ne connaît pas. Pardonnez les conseils d'une jeune personne ; c'est l'amitié qui les dicte.

Le Comte fut surpris d'entendre Emélie lui donner de pareilles leçons ; il s'en serait vengé, s'il n'eût pas été aussi amoureux : il sentit combien il aurait été intéressant pour sa gloire, de prendre au piége la belle raisonneuse ; la vanité même dans le moment, lui en suggéra l'idée :

un ſeul regard d'Emélie lui fit perdre toute ſa fierté. —Vos yeux, lui dit-il, vont faire le miracle que vous demandez. L'Amour eſt un meilleur maître que nos Gouverneurs : ſes leçons ne ſont point inſipides ; & la morale qui nous ennuie dans la bouche de nos parens, & que je regardais comme un radotage, devient un trait de lumière ſous un auſſi joli Précepteur. Le Comte prit congé des Dames avec la permiſſion de revenir le lendemain.

Lorſqu'il fut ſorti, Emélie remercia ſa mere de tout ce qu'elle faiſait en ſa faveur : elle mettait tant de vivacité dans les expreſſions de ſa reconnaiſſance, que Madame Delorme

lorme vit toute la ſenſibilité d'Emélie pour le Comte. —Vous avez, lui dit-elle, laiſſé ſurprendre votre cœur par un homme dont j'aurais plutôt deſiré pour vous l'indifférence que l'amour : vous l'aimez autant qu'il vous aime, ma tendreſſe pour vous craignait ce danger ; je ne vous en ferai pas de reproches, ils ſeraient hors de ſaiſon. Je n'exige de vous qu'un ſacrifice, c'eſt de renfermer en vous-même le penchant que vous avez pour le Comte ; qu'il ne s'apperçoive point de ſon bonheur, il reprendrait ſon orgueil, & ne ſe corrigerait pas : il faut l'amener malgré lui dans le chemin de la vertu. Vous n'y parviendrez qu'en affectant un air d'indifférence qui pourra

ſeul dompter un caractere comme le ſien : ſi vous lui donniez le moindre avantage ſur vous, il vous placerait dans la claſſe des femmes ordinaires, & croirait votre conquête auſſi facile, ſi vous n'étiez pas ſous mes yeux. Pour être heureuſe avec un mari, il faut gagner ſon eſtime, avant que de devenir ſa femme.

Emélie ſentit la force du raiſonnement de ſa mere. —Si je me ſuis laiſſée ſéduire, lui dit-elle, par l'eſprit du Comte, mon cœur ne ſera jamais capable d'aucune lâcheté : j'avoue que d'Olban m'a inſpiré un intérêt dont je ne ſuis pas la maîtreſſe ; j'allais vous en faire l'aveu, lorſqu'il eſt entré. La honte d'être

coupable, & de vous avoir manqué de confiance, a occaſionné l'état où je me ſuis trouvée. J'ai craint que vous ne luſſiez dans mes yeux le trouble de mon ame, & juſqu'à quel point d'Olban y regnait déja. Je m'apperçois trop tard que je ne me ſuis pas aſſez garantie du plaiſir de l'entendre : aurais-je cru que cet homme que je trouvais moi-même ſi léger, deviendrait l'idole de mon cœur !

—Tu l'as aimé, mon enfant, dès que tu l'as vu, je m'en ſuis apperçue; ma tendreſſe en fut allarmée : tes ſentimens, & ton éducation me raſſurerent. C'eſt le premier homme amuſant que tu aies connu ; il n'eſt pas étonnant qu'il t'ait charmée. Mes ſociétés ſont peu nombreuſes : aucun

de ceux qui la compoſent n'a les dehors brillans de ces hommes du grand monde ; le Comte a frappé ton imagination : j'aurais dû m'y attendre. Il eſt temps de te faire connaître ce monde frivole ; tu rencontreras beaucoup de Comtes d'Olban ; je ſouhaite que l'examen de leurs défauts puiſſe te guérir de ton amour. Si tu ne peux y parvenir, je t'ai engagé ma parole de conſentir à ton union avec le Comte, & je ne me retracterai pas ; j'avais ma chere enfant, différé juſqu'à ce jour à t'inſtruire ſur tous les objets qui vont s'offrir à tes yeux ; c'eſt un tableau dont toutes les nuances ſont différentes : je ne t'en ai pas parlé plutôt, parce que j'avais découvert la ſenſi-

bilité de ton cœur, & je voulais qu'il fût encore plus affermi dans la vertu avant de te montrer les hommes tels qu'ils ſont : le moment eſt venu de n'avoir plus de réſerve pour toi.

Chaque pas que tu vas faire dans les différentes ſociétés te fera connaître combien notre ſiecle eſt corrompu. Tout va être pour toi un ſujet d'étonnement ; par-tout tu trouveras la bonne-foi bannie, les hommes ſe faiſant une étude de ſe tromper, ſe careſſant pour mieux ſe déchirer, & cachant leurs perfidies, ſous le voile de l'amitié. Tu rencontreras plus de vertus dans la claſſe inférieure ; l'homme de bien ne peut plus percer : ce n'eſt que par le vice

que l'on parvient. Les mœurs ſont ſi dépravées, qu'il n'y a rien de ſacré parmi les hommes. On opprime le faible ; à qui adreſſera-t-il ſes plaintes ? elles ſont repouſſées ; il eſt condamné à gémir toute ſa vie ; la guerre qu'on lui livre eſt le fruit de ſes vertus. On le croirait par ce délaiſſement l'opprobre de la nature : Hé bien ! cet homme que l'injuſtice pourſuit, eſt plus grand que ſes perſécuteurs : ſa conſcience ne trouble pas ſon repos, & tout malheureux qu'il eſt, ſon réveil n'eſt jamais ſuivi de remords. Il peut en tout temps rentrer dans ſon cœur ; quel plaiſir de n'avoir point de reproches à ſe faire ! le méchant a beau s'étourdir, il n'eſt jamais en paix avec lui-même : le

mal qu'il fait eſt un bourreau qui le ſuit partout ; s'il déguiſe par une feinte joie ſon tourment intérieur, regardez ſa figure pâle & livide, elle vous annonce que le bonheur eſt loin de lui.

—Je ne deſire point du tout, maman, de connaître un monde ſi perfide ; quoi ! d'Olban ſerait un de ces êtres mépriſables ! s'il était vrai quoi qu'il pût m'en coûter, ma plus froide indifférence l'en punirait bientôt : j'ai cru, au milieu des défauts du Comte, appercevoir le germe des vertus ; du moins il m'a paru n'être pas né méchant. Entrainée par le torrent, ſouvent la jeuneſſe s'égare, & court après des plaiſirs frivoles, ſans voir à côté le précipice. On a ſoin de

couvrir de fleurs l'abîme où l'on veut la plonger ; mais quand une main ſecourable a ſoin de montrer le danger, un cœur qui n'était pas né vicieux, revient à la vertu. L'amour même que d'Olban a pour moi, peut lui arracher le bandeau de l'erreur ; que peut-on lui reprocher ? il n'a jamais manqué à l'honneur.

—Tu t'abuſes, mon enfant ; c'eſt y manquer, que de tromper un ſexe faible. Les armes que le Comte emploie pour le ſéduire, ſont autant de ſcélérateſſes. Ne comptes-tu pour rien des femmes qu'il a enlevées à leurs devoirs ? elles auraient peut-être été toujours ſages, ſi elles n'euſſent pas été attaquées par un homme qui leur paraiſſait aimable, & pour qui elles

elles reſſentaient de l'amour ſur la fauſſe aſſurance du ſien. Femmes trop crédules, n'apprenez pas à vos dépens à ne plus l'être ; un objet aimé parlant ſans ceſſe de ſa paſſion que l'on croit ſincere ſe fait aiſément écouter, & nous fait tomber dans des fautes qu'on ne prévoyait pas. La femme voit ſon amant ſans ſe douter du danger qu'elle court à l'entendre ; bientôt elle eſt priſe aux piéges qu'il lui tend ; & l'homme à qui elle a tout ſacrifié, ne ménage plus ſa faibleſſe ; il acquiert le droit de la mépriſer, & le prix de l'amour le plus tendre eſt l'abandon & la perfidie. Cette femme qui devrait intéreſſer & fixer le cœur le plus volage, y perd tous ſes droits, & pleure toute ſa vie

l'erreur d'un moment. Je ſuis éloignée de la mépriſer, cette femme; je la plains : elle excite ma pitié. Mais il en eſt d'une claſſe, dont je ne fais aucun cas; auſſi perfides que les hommes, elles voient ſans douleur leurs changemens, ſouvent les préviennent, ſe vantent des conquêtes qu'elles font, & croyent par là illuſtrer leurs charmes. Leur coquetterie dont elles tirent vanité, n'eſt pas faite pour captiver un galant-homme. A l'égard des élégans du jour, la femme raiſonnable ne peut s'y attacher : chaque Belle eſt pour eux une fleur dont ils deſirent la poſſeſſion : rien ne leur coûte pour y parvenir; ſoins, ſoupirs, langueurs, préſens, tout eſt mis en uſage; plus ils y trouvent de

difficultés, plus elle leur devient precieuſe; c'eſt une roſe à leurs yeux: ils ne l'ont pas plutôt cueillie, que l'inſtant d'après, elle leur paraît fannée.

Madame Delorme attendrie par tout ce qu'elle avait dit à ſa fille, ſe trouva incommodée; elle eſpérait que la nuit diſſiperait un grand mal de tête dont elle était accablée. Le lendemain elle fut attaquée d'une fiévre violente; ſa fille inquiette de ſa ſituation, avait envoyé chercher ſon Médecin qui la trouva fort mal, ſans ſçavoir encore quel ſerait le genre de ſa maladie. Elle fit prier auſſi Madame de Saint-Onge ſa meilleure amie, de paſſer chez elle; elle vint ſur-le-champ, & ne la quitta plus. Le

Comte d'Olban arriva dans ce moment ; il fut pénétré de l'état de Madame Delorme. L'inquiétude d'Emélie l'affligeait ; elle aimait ſa mere éperduement ; ſon chagrin ſuſpendit ſon amour : il lui ſembla dans ce moment que ſon amant ne l'intéreſſait plus autant qu'auparavant. Il partagea neammoins les ſoins de la tendre Emélie, avec un zele qui ne ſe démentit point durant toute la maladie. Madame Delorme ſentait ſes forces diminuer ; une fiévre maligne s'était déclarée. La peur qu'elle avait de chagriner ſa fille lui faiſait cacher avec ſoin ſes ſouffrances ; cette gêne augmenta ſon mal : le treizieme jour de ſa maladie, elle ſentit approcher ſa fin ; nul trouble ne paraiſſait ſur

ſon viſage : elle ſe réſigna à la mort avec une piété exemplaire. Le Comte depuis deux jours n'entrait plus ; Madame de Saint-Onge l'avait défendu. Lorſqu'il apprit que Madame Delorme était mourante, il força la porte ; il était ſi changé, que la Baronne lui en ſçut gré, & jugea pour la premiere fois qu'il était ſuſceptible de ſentiment. Elle voulut lui en témoigner ſa reconnaiſſance ; mais dans l'inſtant il lui prit une faibleſſe qui fit craindre pour ſa vie. Revenue de cet affaiſſement, les pleurs qu'elle vit couler, lui annoncerent le danger qu'elle avait couru. —Mes chers amis, je ſuis très-mal ; & ſe tournant du côté de Madame de Saint-Onge : Je vous recommande mon Emélie ; ſervez-lui de mere.

Madame de Saint-Onge le lui promit. Alors s'adreſſant à Emélie : Obéiſſez à mon amie, lui dit-elle ; reſpectez-la ; je ne regrette la vie que pour vous. Je vous laiſſe ſans mere, ſans appui, & ſi jeune.... Le Comte jura de ne pas abandonner Emélie, & de la regarder dès ce moment comme l'épouſe chérie de ſon cœur ; j'en fais ici le ſerment, dit-il, en prenant la main de cette aimable fille, & la preſſant dans la ſienne : —Uniſſez-nous Madame, dans ces derniers inſtans ; que votre conſentement m'aſſure que vous ne me haïſſez pas ; puis-je être heureux, ſi vous me dédaignez pour votre gendre ? Les larmes qu'il répandait coulaient en ſi grande abondance, que la Baronne pénétrée de

ſa douleur s'écria, —Je vous donne mon conſentement, & bénis votre union.

Sa fille, à ces mots s'était jetée à ſes pieds ainſi que le Comte; Madame de Saint-Onge pleurait de cette ſcene attendriſſante. Cette pauvre mere faiſant un effort pour parler, leur dit, —Levez-vous, mes chers enfans: je ne puis ſoutenir votre affliction; ces inſtants ſont trop courts pour les paſſer dans les larmes; j'ai beſoin de recueillement. Adieu, Comte, aimez ma fille, obtenez de votre famille qu'elle approuve ce mariage; du côté de la naiſſance, nous avons des droits pour n'être pas rejetés. Mais ſi notre fortune ne répond point à leurs deſirs, & qu'ils mettent obſ-

tacle à votre bonheur, c'eſt à vous à obéir ; ma fille trouvera dans un couvent un azyle qui la mettra à l'abri de vos pourſuites ; je compte aſſez ſur ſa vertu pour ne pas craindre qu'elle ſe conduiſe autrement. Allez Comte, laiſſez-moi.

—Pourquoi m'éloigner ? lui diſait le Comte, ne ſuis-je pas votre fils ? vous venez de m'en donner vous-même le titre ; il eſt trop précieux à mon cœur pour l'oublier jamais. Il prit une ſeconde faibleſſe à Madame Delorme ; on obligea le Comte de ſortir malgré tout ce qu'il alléguait pour reſter : il partit accablé de douleur. Madame Delorme fut plus de quatre heures en léthargie. Revenue de nouveau à elle, ſon temps fut

partagé entre la priere & les conſolations qu'elle donna à ſon amie. Elle vécut encore deux jours. Dans ce court intervalle, elle donna des conſeils à ſa fille, pour ſe gouverner ſagement.

—Si vous êtes jamais unie au Comte, lui diſait-elle, que vos bons exemples, & l'attachement que vous aurez pour vos devoirs, vous méritent toute ſa tendreſſe. Si Dieu vous donne des enfans qu'ils faſſent toute votre occupation ; je n'ai pas beſoin de vous recommander d'aimer le Comte, mais j'ai plutôt à vous inſpirer de la défiance de vous-même : promettez-moi que s'il ne peut être à vous, vous fuirez..... Sa voix s'affaiblit ; elle ne put prononcer d'autre parole ;

ſon dernier mouvement fut de tendre la main à ſa fille, & à ſon amie, comme pour leur dire le dernier adieu : elle expira.

Emélie étendue ſur le corps de ſa mere l'embraſſait & l'arroſait de ſes larmes ; on fut obligé de l'en arracher malgré ſes cris ; elle fut emmenée chez Madame de Saint-Onge. Huit jours ſe paſſerent, ſans qu'elle voulût ſouffrir perſonne auprès d'elle ; on eut toutes les peines du monde à lui faire prendre quelque nourriture. Son amant reſpecta ſa douleur ; il venait tous les jours voir Madame de Saint-Onge, mais jamais il ne demanda à voir Emélie. Pendant le temps qu'il était privé de ſa vue, il parla à ſa famille de ſes agrémens & de ſes

vertus. Comme ils ne la connaiſſaient pas, & qu'ils avaient des deſſeins ſur une riche héritiere qu'ils voulaient faire épouſer au Comte, tout ce qu'il put dire fit peu d'impreſſion ſur leur eſprit. Le Comte en recherchant Emélie était de bonne-foi; les vertus de la mere & de la fille, jointes à ſon amour, avaient véritablement touché ſon cœur, & fixé pour un temps ſa légereté: il fut affligé des obſtacles que ſa famille mettait à ſon bonheur. Il eut beau employer toute ſon éloquence auprès d'eux, il ne put réuſſir. Quand il revit Emélie, il diſſimula; il aurait trop craint de la perdre, s'il lui eût annoncé l'oppoſition qu'on mettait à ſes vœux.

A la premiere viſite qu'il lui fit,

il la trouva plus belle que jamais ; une langueur répandue ſur ſa figure la rendait plus intéreſſante ; en le voyant, ſes pleurs coulèrent en abondance & le Comte y mêla les ſiennes.

Il revint pluſieurs jours de ſuite ; Madame de Saint-Onge était toujours préſente à toutes ſes viſites. Il eut ſoin de n'y pas prononcer un ſeul mot d'amour. Ces égards pour Emélie étaient une adreſſe ; il eſpérait qu'elle lui tiendrait compte de ſa réſerve ; & il attendait une occaſion plus favorable pour lui faire prononcer ce timide aveu ſans lequel un amant n'eſt jamais content : s'il était de plus en plus épris des charmes d'Emélie, elle ne l'aimait pas moins, & ſes yeux malgré elle trahiſſaient

ſouvent le ſecret de ſon cœur. Quelque ſoin qu'on prenne de cacher les premiers feux de l'amour, il s'en échappe toujours quelque étincelle. Mais l'art que le Comte poſſédait de deviner les femmes ne lui ſuffiſait plus auprès d'Emélie; les apparences les plus flatteuſes l'aſſuraient envain de ſon bonheur, il en doutait encore; il voulait obtenir un mot charmant, qui pût réaliſer tout-à-fait ſes agréables conjectures.

A-peine commençait-elle à ſe conſoler de la perte qu'elle avait faite, que Madame de Saint-Onge redoubla ſon chagrin en lui annonçant qu'il fallait ſe diſpoſer à aller au couvent: c'étaient les intentions de ſa mere; elle les avait déclarées

à Madame de Saint-Onge dans leurs entretiens ſecrets. La ſurpriſe d'Emélie ne peut ſe concevoir. Malgré ſa répugnance, les dernieres volontés de ſa mere furent reſpectées. Dailleurs, Madame de Saint-Onge, n'aurait pu ſe charger pour longtemps d'une jeune Demoiſelle ; elle avait deux fils, & elle était infirme. Le Chevalier de Saint-Onge, grand ami du Comte, avait même déja éprouvé le pouvoir des charmes d'Emélie ſur tous les cœurs : mais comme il avait vu qu'il n'était pas aimé, ſa raiſon & l'honnêteté de ſon caractere mirent un frein à ſa paſſion.

Il n'en fut pas de même du Marquis de Saint-Onge ſon frere ; il arriva comme on parlait de conduire Emélie

au couvent. La voir & l'aimer furent pour lui un de ces coups que l'on ne peut prévoir. Il était né violent, & n'avait point été élevé par sa mere. On l'avait fait voyager pour le former. Comme il était l'aîné, rien ne fût épargné pour le rendre aimable. Les différens pays qu'il avait parcourus n'avaient pas modéré la fougue de son caractere ; son pere en perdant la vie, avait recommandé d'occuper toujours l'imagination de ce fils aîné ; il prévoyait qu'en le laissant oisif, tous ses défauts prendraient trop d'empire sur lui : c'est aussi ce qui détermina à l'éloigner très-jeune de la maison paternelle.

Le Marquis de Saint-Onge fit tout au monde pour empêcher Emélie d'en-

trer au couvent ; il lui déclara ſon amour, non avec ce ton qui ſçait perſuader, mais avec un air ſi impérieux, qu'Emélie, ſentit une répugnance invincible pour lui. Lorſqu'il vit qu'il ne pouvait lui plaire, il la menaça de lui nuire dans toutes les occaſions ; & il oſa trouver mauvais que ſa mere ne le favoriſât pas dans ſa paſſion effrénée.

Madame de Saint-Onge mit beaucoup de douceur dans ſa réponſe : elle lui dit que loin de blâmer ſon amour, elle l'aurait approuvé, ſi cela eut été poſſible, mais qu'elle ne pouvait ſonger à Emélie pour lui ; parce qu'elle ſavait qu'elle était deſtinée par ſa mere au Comte d'Olban. Ce diſcours ſenſé, au lieu de calmer ſon

eſprit

eſprit, le rendit plus impétueux. —J'empêcherai bien, répliqua-t-il, aucun homme d'être aſſez hardi de prétendre à une femme que j'aime; je la diſputerai à tout l'univers; c'eſt dans des flots de ſang que je me ferai un paſſage juſqu'à elle, ſi l'amour ne la met pas dans mes bras : l'effroi & l'horreur que lui inſpireront mes forfaits, la feront trembler de me déplaire, & ſous ſes yeux je percerai de mille coups tous mes rivaux; j'enfoncerai & tournerai avec joie le poignard dans leurs flancs, & ma jouiſſance ſera de la voir mourante ſur le corps de ſon amant.

Madame de Saint-Onge ne lui reprocha point ſon manque de reſpect, ni le ton d'arrogance qu'il avait pris;

elle ſe ſervit de toute ſon éloquence & de ſa tendreſſe pour ramener le calme & la raiſon dans un cœur naturellement emporté, & que l'amour égarait & irritait encore. Ne pouvant rien gagner ſur cet eſprit féroce, elle hâta le jour du départ d'Emélie, & prit ſon plan pour le cacher à ce fils déraiſonnable ; elle pria le Chevalier d'éclairer ſecretement la conduite de ſon frere ſans qu'il pût s'en appercevoir : Elle craignait quelque cataſtrophe de la part de ce furieux.

Le Chevalier de Saint-Onge fut trouver Emélie, il tâcha de la conſoler de l'incartade qu'elle avait été obligée de ſouffrir de la part de ſon frere ; il lui demanda ſon amitié,

& la pria que ſa haîne ne confondit pas les deux freres. Il trouva Emélie encore courroucée de l'audace du Marquis de Saint-Onge : Il mériterait, dit-il, que vous lui fiſſiez grace, s'il s'était contenté de vous avouer ſon amour : peut-on ſe garantir de vous aimer ? moi-même j'ai éprouvé le pouvoir de vos charmes ; il n'y avait qu'une Emélie au monde, qui put troubler ma tranquillité. Vous m'avez condamné au ſilence ; quoiqu'il m'en coûtât, j'ai reſpecté vos volontés ; elles ſont des ordres pour moi : j'ai voulu être votre ami, & non votre perſécuteur. La juſtice que je me ſuis rendue a calmé le déſordre de mes ſens ; j'ai conçu qu'Emélie était au-deſſus d'un hommage ordinaire. Heu-

reux le mortel qui pourra s'en faire aimer ! pour vous mériter, il faut des avantages que je n'ai pas. Mais je vous offrais, ma chere Emélie, une belle ame, & mon but était de vous rendre heureuſe, & de prévenir le moindre de vos deſirs. Ne parlons plus d'une choſe qui pourrait vous offenſer ; je crois que l'heureux d'Olban, choiſi par votre mere, eſt celui que votre cœur préfere : il eſt mon ami ; ſi vous l'aimez, dérobez-en la connaiſſance à mon frere : malgré la convenance de cette union, ſon déſeſpoir éclaterait, s'il ſoupçonnait que vos cœurs ſont d'accord.

J'avoue, reprit Emélie, que le Comte a ſçu me plaire ; j'aurais tort de diſſimuler à l'amitié ma façon de

penſer ; mais je vous jure qu'après d'Olban, vous êtes l'homme que je conſidere le plus : Vous ſçavez vous-même que l'amour ne ſe commande pas. —Je ne trahirai point votre ſecret, lui répartit Saint-Onge ; mais de votre côté, faites qu'il ne pénètre pas juſqu'à mon frere : il ſerait capable de tout entreprendre pour ſe venger. Saint-Onge après ce diſcours ſortit. Emélie ſe diſpoſait à partir pour le couvent, lorſque le Comte entra. Elle voulut faire avertir Madame de Saint-Onge, d'Olban l'en empêcha ; il ſçavait par elle qu'Emélie allait entrer au couvent : Il l'avait vue la veille à l'inſçu d'Emélie ; parce que Madame de Saint-Onge l'avait envoyé chercher, pour lui apprendre cette nou-

velle ; Emélie s'apperçut que ſon amant avait pleuré ; il avait les yeux très-gros. Tremblante & n'oſant lui demander le ſujet de ſa peine, elle attendait qu'il s'expliquât ; enfin il rompit le ſilence ; —Je ſçais, Mademoiſelle, que vous allez au couvent ; mais avant ce départ qui me cauſe un chagrin mortel, j'eſpere que vous voudrez bien m'entendre.

Vous avez ſouffert mon amour, juſqu'à préſent ſans colere ; vos bontés me donnent lieu de préſumer que je ne vous ſuis pas indifférent : mais cela ne ſuffit pas, & vous me réduirez au deſeſpoir ſi vous ne m'aſſurez de toute votre tendreſſe. C'eſt une récompenſe que vous devez à mes feux ; il n'y a que ce mot, *je vous aime*, qui

puiſſe calmer mes inquiétudes & mes agitations : Prononcez-le donc, je vous en ſupplie.

—Emélie baiſſant les yeux, lui dit : Que me demandez vous ? tout ne vous annonce-t-il pas ce que vous deſirez ? pourquoi vouloir m'embarraſſer ? —Cruelle, répartit le Comte, je ne croirai rien, ſi votre bouche me prive plus long-tems du plaiſir d'entendre une expreſſion ſi douce à mon ame ; n'eſt-ce pas un époux qui vous demande cette grace, un époux que vous avez choiſi vous-même du conſentement de votre mere ? au moins faut-il lui prouver qu'il ne vous déplaît pas. Mais penſez-vous que ce titre ſeul d'époux puiſſe me ſuffire ? non, ce n'eſt point à lui que je veux devoir votre cœur,

c'eſt au titre d'amant.... d'un amant qui vous adore,& qui jaloux de votre tendreſſe, exige toute la vôtre ſous ce nom. Ah ! vous ne connaiſſez pas l'amour ! froide & tranquille, comment pourriez-vous partager mes tranſports ? Emélie accablée de ces reproches, & attendrie de la ſituation de ſon amant, lui prend la main, la preſſe ſur ſon cœur, & d'une voix preſque éteinte, lui dit, —Tu doutes ?... voilà ma réponſe.

Le cœur d'Emélie battait ſi fort, que le Comte fût aſſuré de ſon bonheur ; le déſordre, l'air timide d'Emélie perſuadaient plus que tous les ſermens ; la voix lui manquait, la parole était étouffée à ſon paſſage ; elle ouvrait la bouche, les mots expiraient

raient ſur ſes lèvres. Son Amant, enivré de plaiſir, s'était approché pour mieux l'entendre, mais il ne recueillait que des ſoupirs : il les comptait, & répandait des larmes d'allegreſſe ; elles furent ſuivies d'un frémiſſement univerſel, qu'il ſentit tout-à-coup ſe répandre dans toute ſa perſonne ; ſes yeux s'égaraient & erraient ſur ſa chere Emélie. Nos Amans ne formaient plus qu'un cœur, qu'une ame : ils étaient muets l'un & l'autre ; ce ſilence éloquent prouvait mieux combien ils s'aimaient que les diſcours les plus fleuris : leurs yeux ſe rencontrant, ſe faiſaient ſerment de s'adorer toujours. Leur délire eût duré plus long-temps, ſans Madame de Saint-Onge qui venait prendre

Emélie pour la mener au Couvent : ce fut un coup de foudre, il les tira de la ſituation où ils étaient.

Madame de Saint-Onge ne s'amuſa pas à leur faire des reproches de s'être entretenus ſeuls ; ils allaient être ſéparés : cela ſemblait les excuſer d'avoir oublié de ſe rendre auprès d'elle. Après des adieux très-touchans, Emélie monta en voiture ; le Comte n'eut pas la force de la voir partir, il ſe trouva anéanti : il courut s'enfermer chez lui, & ſe livrer à la douleur la plus profonde. Son valet-de-chambre, homme ſage qui avait eu une bonne éducation, & que des malheurs avaient réduit à ſervir, entra pluſieurs fois ſans qu'il s'en apperçût ; il chériſſait ſon maître, il

était à lui depuis l'enfance : il hazarda de parler. Le Comte ne répondait pas, ouvrait des yeux où l'égarement était peint. —Ah ! mon cher maître, que vous eſt-il arrivé ? ai-je perdu votre confiance ? —Non, mon cher Valentin ; ſois le dépoſitaire de mes chagrins ; je n'ai plus de bonheur à eſpérer. Tu ſçais que je me plais à épancher mon cœur dans le tien, je te regarde plutôt comme un ami que comme un homme à mon ſervice : ton eſprit te met au-deſſus de ton état. Si j'avais ſuivi tes conſeils, je ne me ſerais pas égaré ſi ſouvent ! tu as toujours caché mes défauts ; hélas ! quel eſt le domeſtique aſſez fidèle pour ne pas divulguer tous les travers de ſon maître ? éloigné de pallier ſes torts,

il lui prête ceux qu'il n'a pas. Je vais r'ouvrir ma bleſſure, en te diſant que j'aime éperdûment un objet qui ne peut m'appartenir. Tu m'as vu ſémillant auprès des femmes, voler de conquête en conquête; hé bien! je ſuis aujourd'hui timide près d'un enfant; envain je m'en fais des reproches, je ne me conçois pas; je t'étonnerai bien davantage en te diſant que je ſuis aimé. Admire, juſqu'où va mon imbécilité! je parle de ma paſſion, ma maîtreſſe s'attendrit, un feu ſubtil paſſe dans mes veines, je dévore des yeux les charmes & les attraits de l'objet que j'adore, je ſens dans mon cœur tous les élans de l'amour, ma vue s'obſcurcit, je diſtingue à-peine dans ce moment mon

Emélie, je ſuis tout embrâſé, & n'oſe être téméraire : je reſpecte ſon innocence, ſa candeur arrête l'impétuoſité de mes feux. Son aſcendant ſur moi eſt donc bien grand, puiſque je tremble & ne puis riſquer d'être heureux ! cet inſtant précieux pour un amant, eſt perdu ſans retour ; des grilles à-préſent nous ſéparent : juge de mon déſeſpoir ! ton pauvre maître te paraîtra bien mal-adroit, d'avoir laiſſé échapper une ſi belle occaſion ; peut être qu'elle-même dans ce moment, rit de ma ſimplicité : ah ! pourquoi n'ai-je pas oſé.... ? ſon cœur m'aurait pardonné ; un amant ſûr d'être aimé, peut tout haſarder. Que dis-je ? je m'égare.... ſans défiance elle montrait à ſon amant ſon ame

ſans aucun déguiſement, & me croyait des vertus que je n'ai pas ; puiſque je donnerais tout au monde pour lui ravir.... Mais quoi ! j'aurais pu me réſoudre à faire pour jamais le malheur de ſa vie ! hé bien ! je me ſerais ſatisfait ; que n'ai-je paru à ſes yeux tel que je ſuis dans le cœur ! j'euſſe attenté.... ah ! Valentin, mon audace eût été punie ſur-le-champ. Tu vois toutes mes irréſolutions, tantôt vicieux, tantôt vertueux, continuellement en contradiction avec moi-même, je ne me reconnais plus.

—Emélie, mon cher maître, doit être eſtimable, puiſqu'elle a pris tant d'empire ſur vous ; votre reſpect même me le prouve. Vous êtes libertin, plus par habitude, que par

un ſentiment naturel. Entraîné, par des jeunes gens de votre âge, vous avez pris leurs défauts, mais ils ne ſont pas les vôtres. Je connais la bonté de votre cœur ; ſi lorſque vous avez débuté dans le monde, vous y euſſiez rencontré une femme telle que celle qui vous aime, le germe de vos vertus n'aurait pas été étouffé dans ſa naiſſance. Enivré de louanges, couru des Belles qui érigeaient des autels à tous vos caprices, & qui ſe diſputaient la gloire de groſſir la liſte de vos exploits amoureux, il aurait été ſurprenant que vous euſſiez évité les piéges d'un ſexe charmant qui vous tendait des chaînes de fleurs.

A votre âge, on perd avec joie ſa liberté ; le cœur a beſoin d'un amuſe-

ment. Malheureuſement votre choix a été mauvais ; vous ne vous êtes adreſſé qu'à des êtres perfides qui vous ont appris à mal penſer, & qui vous ont accoutumé à leur reſſembler. Vos triomphes ont été ſi faciles, qu'ils n'ont jamais été un attachement véritable. Les femmes n'ont pas recherché, ſi vous aviez des vertus ; elles vous trouvaient de l'eſprit, une jolie figure, c'en était aſſez pour leur tourner la tête, & leur faire encenſer vos ridicules. Vous êtes devenu l'homme du jour ; vos travers ſe multipliaient ; & vous paraiſſiez divin ; vous étiez un enchanteur, auquel rien ne pouvait réſiſter. En perdant l'honnêteté de votre ame, vous vous applaudiſſiez de paſſer pour un Ca-

valier charmant; il n'appartenait qu'au véritable amour, de vous tirer de l'illusion : loin de songer à faire perdre l'honneur à un objet qui vous aime de bonne-foi, vous devez être son protecteur. Sa naissance sans doute, met des bornes à la récompense que vous devez à ses vertus; & vous n'osez par un faux préjugé, vous rendre heureux en l'épousant; c'est encore de ces choses, que je ne puis comprendre. —Rien, mon cher, ne lui manque du côté de la noblesse; mais ma famille n'approuve pas ce mariage, parce qu'Emélie n'est pas riche. Tu sais que je dépends d'un oncle opulent, qui irrité de ma désobéissance, me déshériterait; voilà le comble de mes maux. J'ai pourtant promis de

l'épouſer ; vois mon embarras, & combien il eſt important que l'obſtacle ue ſoit pas découvert : Emélie en étant inſtruite, renoncerait à moi, & le déſeſpoir de la perdre me rendrait criminel.

—Que prétendez-vous donc, mon cher maître ? ſéduire une femme qui ſe fie à vous ? ah ! ne ſuivez pas des mouvemens ſi funeſtes ; vous perdriez votre bonheur, en lui raviſſant ſon innocence. Vous êtes, je le vois, l'idole de ſon cœur ; voudriez-vous en être le boureau ? quand vous aurez tenté de déshonorer une maitreſſe ſi reſpectable ; que vous en reviendra-t-il ? un mépris éternel ſerait ſon partage, ſi vous y réuſſiſſiez. Si elle demeure vertueuſe, après votre atta-

que, vous la perdez pour toujours; & vous vous le reprocherez; elle ne vous pardonnera jamais votre audace, vous en conveniez vous-même dans le moment. Emélie calme & ſans défiance, en écoutant ſon amant, croit trouver dans lui un mari; ſa candeur lui cache le danger qui la menace, ſon ame pleine de franchiſe en ſuppoſe une pareille aux autres: elle ignore l'art perfide des amans, & combien de détours ils emploient pour ſatisfaire leurs deſirs criminels. De quel effroi ne ſerait-elle pas ſaiſie, ſi elle avait la plus légere idée de vos déteſtables projets! abandonnez ce deſſein, & ſuivez les avis d'un ſerviteur fidèle, qui donnerait ſa vie pour vous procurer un ſeul inſtant de bonheur,

lorſqu'il ne ſera pas contraire à la vertu. Tranquilliſez-vous, Monſieur; la nuit va peut-être apporter un adouciſſement à vos peines.

Le Comte, loin de dormir, fut dans une agitation affreuſe; il paſſa deux jours dans un chagrin mortel, & ſans ſortir; à-peine prenait-il un peu de nourriture. Valentin voyant qu'il ne pouvait conſoler ſon maître, alla prier le Chevalier de Saint-Onge de venir ſur-le-champ. Cet ami ne fut pas ſurpris de l'impreſſion que le départ d'Emélie avait fait ſur l'eſprit du Comte: il le gronda de ſe laiſſer aller à la mélancolie; & pour l'en tirer, il lui propoſa d'aller voir la belle Recluſe: La ſolitude, lui diſait-il, va vous être

favorable ; c'eſt un aiguillon de plus pour l'amour : votre maitreſſe penſe ſûrement à vous ; votre image, juſques dans le ſommeil, la pourſuivra : mais je ne peux trop vous le répeter, cachez à mon frere, que vous êtes un amant chéri : il ſerait capable de tout ; il n'ignore pas que vous devez être l'heureux époux d'Emélie par ordre de ſa mere : cela ſeul lui ſuffit pour vous déteſter ; jugez comme il ſerait furieux, s'il s'appercevait qu'il n'eſt haï, que parce que vous plaiſez ! il faut ménager ſon eſprit malade ; le temps calmera peut-être les tranſports de ſon amour, & lui rendra la raiſon : il faut attendre ſans rien bruſquer. De mon côté, j'aurai ſoin de vos intérêts ; ils ſont dans les mains de l'amitié : re-

poſez-vous ſur elle. Ils ſortirent enſemble, & prirent le chemin de l'Abbaye de...

Emélie y avait été reçue avec plaiſir; ſon extérieur était ſi ſéduiſant, que les cœurs volerent à ſa rencontre. Peut-être auſſi la curioſité entra-t-elle pour quelque choſe dans leurs politeſſes. Toutes les Penſionnaires la queſtionnaient en même temps; à-peine trouvait-elle jour pour placer un mot: des filles cloîtrées ſont pour l'ordinaire babillardes. Emélie aurait deſiré d'être ſeule, mais l'honnêteté lui fit ſubir la gêne d'être environnée de toutes ſes nouvelles compagnes.

Les nuits, qu'elle attendait avec impatience dans l'eſpérance de trouver le repos, ne firent qu'accroître ſes

inquiétudes : tout lui retraçait ſon amant. —M'en voilà donc ſéparée! s'il m'aime, il hâtera le moment où je pourrai être à lui..., Son abſence m'eſt inſupportable; tout ce qui n'eſt pas lui m'eſt odieux : comment peut-on vivre ſans ce qu'on aime ?

Ces penſées l'occupaient lorſqu'on vint l'avertir qu'on la demandait. Perſuadée que c'était le Comte, elle courut avec précipitation au parloir : ſon cœur treſſaillit de joie, à la vue de ſon amant; les expreſſions tendres ne furent pas oubliées de part & d'autre. Il ſemblait qu'ils euſſent paſſé deux ſiécles ſans ſe voir. Le Chevalier de Saint-Onge ſe reſſentit de la belle humeur de tous les deux : Emélie le remercia d'avoir amené d'Olban. Les heures s'étaient écoulées ſi vîte, qu'on

fut obligé de les prévenir qu'il fallait ſe ſéparer. Ils en faiſaient des plaintes ſi amères, & s'obſervaient ſi peu, que le Marquis de Saint-Onge fut témoin de leurs tranſports.

Tourmenté par l'amour, il avait découvert la retraite d'Emélie, & l'ayant demandée à la Tourriere, on lui dit qu'elle était au parloir. La curioſité le prit de ſçavoir ceux qui étaient avec elle : il écouta & entendit une partie de leur converſation. Ne doutant plus alors de ſon malheur, il voulut ſçavoir celui qui l'occaſionnait. Il entr'ouvrit doucement la porte, & ſurprit les deux amans dans une ſituation capable de le déſeſpérer, Emélie au travers de la grille avait paſſé une de ſes mains, ſur laquelle d'Olban

d'Olban imprimait mille baiſers : les proteſtations d'amour qu'ils ſe faiſaient, le rendirent furieux.

Son étonnement fut extrême, quand il apperçut ſon frere ; la jalouſie ne lui avait d'abord fait diſtinguer que les deux amans ; il pouſſa la porte avec violence, & entra d'un air ſi terrible, qu'Emélie fut glacée d'effroi en lui voyant l'épée à la main ; il jurait, menaçait, & accablait le Comte d'injures. D'Olban piqué, lui dit : — Ce n'eſt point ici qu'il faut ſe battre ; ſortez, je vais vous ſuivre : je vous trouve ſingulier de vouloir m'empêcher de voir Emélie ! eh ! de quel droit ? Le Chevalier de Saint-Onge ſurpris de cette ſcène, avait couru ſur-le-champ à ſon frere pour le dé-

ſarmer; mais ce dernier ſe débattait ſi fort, qu'il s'arracha bientôt des bras du Chevalier, en cherchant à le percer. Le Comte s'appercevant de ſon action, vole au ſecours de ſon ami : le Chevalier de Saint-Onge abandonne alors ſon frere, & le Comte reçoit le coup. D'Olban indigné de ſa lâcheté, devient comme un lion : malgré le ſang qui ſortait en abondance de ſa bleſſure, il tire ſon épée, & veut ſe venger; mais au lieu de percer ſon rival, il porte malheureuſement le coup à ſon meilleur ami, au moment qu'il ſe jettait au-devant du corps de ſon frere. D'Olban & le Chevalier tombent tous les deux à la renverſe.

Au bruit qu'on entend, on accourt de tous côtés. Emélie avait pouſſé

des cris horribles, dès qu'elle avait vu le Comte bleſſé, & était tombée évanouie : le Marquis de Saint-Onge ſortit l'épée à la main ; il avait un air ſi effrayant, que perſonne ne s'oppoſa à ſon paſſage. Le Comte était au déſeſpoir de ce que ſa main avait trompé ſa vengeance ; il ne voulait recevoir aucun ſecours, & priait qu'on en donnât à ſon ami, à qui il demandait pardon. On les emporta tous deux, accompagnés d'un Chirurgien, qu'on avait fait venir. Emélie évanouie fut enlevée de la grille : rien ne pouvait la faire revenir ; plus de trois heures ſe paſſerent, avant qu'elle ouvrît les yeux. L'Abbeſſe était dans ſon appartement avec pluſieurs Religieuſes ; qui, en la ſecou-

rant, montraient des visages sévères. Deux hommes blessés donnaient en apparence une très-mauvaise opinion d'Emélie ; les mots entrecoupés, que les Tourrieres avaient entendus & rapportés, prouvaient qu'on s'était battu pour elle. L'air irrité des femmes qui l'entouraient, ne l'empêcha pas de demander des nouvelles du Comte : — Vous l'apprendrez dans peu, lui répondit l'Abbesse. En même temps, on se saisit de sa personne, elle fut traînée malgré ses prieres, dans la prison de l'Abbaye.

L'Abbesse écrivit sur-le-champ à Madame de Saint-Onge de venir la prendre. Son fils prêt à expirer venait d'arriver ; jugez combien cette mere fut affligée : il ramassa le peu de forces

qui lui reſtaient, pour conter ſon aventure en préſence de tous les domeſtiques qui l'avaient ſuivi dans ſa chambre. Il pria ſa mere de ne pas abandonner Emélie, & de pardonner au Comte d'Olban : —Je vous jure, ma mere, qu'il eſt innocent, diſait-il, mon frere ſeul eſt coupable & a mis le Comte dans le même état où vous me voyez. Saint-Onge eſt un lâche.... un traître ; il a percé le Comte qui venait à mon ſecours ; le Comte ſe ſentant bleſſé a mis l'épée à la main ; j'ai paré de mon corps le coup deſtiné à mon frere : je ne me repens pas de ma généroſité ; tout criminel qu'eſt le Marquis, il eſt mon frere. Voilà ma mere, le témoignage que je dois à la vérité. La bleſſure du Chevalier fut

fondée ; elle était mortelle : les médecins défendirent qu'on le laissât parler : il n'était pas dans le cas de leur désobéir, il n'avait déja fait qu'un trop grand effort pour apprendre à sa mere comment les choses s'étaient passées.

La douleur de Madame de Saint-Onge fut des plus vives : ce second fils ne lui avait jamais donné aucun mécontentement ; il la consolait d'avoir mis au monde un aîné, qui avait toujours fait le malheur de sa vie. L'affliction de la mere était si grande, lorsque la lettre de l'Abbesse lui parvint, qu'elle fut injuste & n'eut aucun égard à la recommandation de son fils. Le mal que la fatale beauté d'Emélie venait de produire

fit taire tout-à-coup l'intérêt que Madame de Saint-Onge prenait à cette fille ; c'eſt ce qui occaſionna par la ſuite tous les mauvais traitemens qu'elle eſſuya. —Je ne veux plus, dit Madame de Saint-Onge, entendre parler de cette malheureuſe ; qu'on la traite avec la derniere rigueur ; je paierai une groſſe penſion : l'Abbeſſe en fera tout ce qui lui plaira. Je défens qu'on la laiſſe parler à qui que ce ſoit ; Madame Delorme m'a donné des droits ſur cette jeune perſonne, j'en uſerai pour lui faire pleurer le reſte de ſes jours le déſeſpoir où je je ſuis, par ſon imprudence : mon fils ſe meurt, elle en eſt la cauſe. La Tourriere rapporta cette réponſe ; Emélie fut miſe au pain & à l'eau ;

tout commerce fut intercepté ; l'Abbeſſe donna les ordres les plus rigoureux, pour qu'aucune lettre ne lui fût renduë. Tout le monde dans le couvent ayant appris l'hiſtoire d'Emélie contée fauſſement & à ſon deſavantage, ne la trouvait pas aſſez punie. Son ſupplice était cependant extrême ; les ſouffrances du corps n'étaient rien auprès de celles de l'eſprit. Le Comte bleſſé, ſans qu'elle pût ſavoir de ſes nouvelles, la plongea dans un ſi grand déſeſpoir, que ſon eſprit parut s'aliéner : elle fit, & dit cent extravagances : on la traita comme une folle.

Pendant que cette ſcène ſe paſſait au couvent, on avait ramené le Comte dans ſa maiſon. Il fut quinze jours entre

tre la vie & la mort ; ſa tête avait été ſi affectée, qu'il ne ſe ſouvint, ni ne prononça le nom d'Emélie. Revenu de cet état, il la demanda, & fut étonné de ne la pas voir auprès de lui ; ſon valet-de-chambre déſolé attendit que ſa raiſon fut revenue entiérement, pour lui dire qu'Emélie était dans ſon couvent : avant ce moment, il n'aurait pas été poſſible de le lui faire comprendre. Il s'informa ſi elle avait envoyé ſavoir de ſes nouvelles ; la réponſe était embarraſſante : on n'avait pas entendu parler d'elle. Le ſilence de ſon valet-de-chambre penſa lui être plus funeſte que ſa bleſſure. —Je ne ſuis plus aimé, s'écria-t-il ; je n'ai plus qu'à mourir.

Valentin le consolait : — Songez à vous rétablir, mon cher maître, lui dit-il, il y a un mystère que je ne comprends pas ; je tâcherai de le découvrir. Le Comte écrivit plusieurs fois à Emélie ; point de réponse. Valentin fut au couvent ; on lui dit qu'Emélie ne voulait voir personne. Cette conduite leur fit présumer, que cette aimable fille était gardée à vue : on ne se trompait pas ; toutes les lettres étaient portées à l'Abbesse qui ne les rendait pas. Le Comte envoya aussi plusieurs fois chez le Chevalier de Saint-Onge ; mais sa mere avait donné ordre que tout ce qui viendrait de la part du Comte fût renvoyé, & qu'on ne s'avisât pas de prononcer devant elle un nom

qui lui était odieux. Il était pardonnable à une mere qui perdait un fils qu'elle adorait, d'avoir des biſarreries. Pour ſon fils aîné, il était diſparu; ne pouvant paraître après une action de cette nature. Loin de déteſter ſon crime, il était fâché de n'avoir pas arraché entiérement la vie au Comte. Dans ſa cruauté, il s'applaudiſſait des larmes qu'il penſait qu'Emélie répandait. Sa jalouſie lui avait fait prendre un logement ſecret près le couvent, pour obſerver tout ce qui entrait & ſortait. Son deſſein était, ſi le Comte guériſſait de ſes bleſſures, de l'aſſaſſiner. Il voulait abſolument s'en défaire, imaginant que ſans la concurrence du Comte, il pourrait plaire à Emélie : on a ſçu

toutes ces circonſtances par un des domeſtiques qui avait quitté le Marquis de Saint-Onge.

Un homme auſſi barbare peut-il ſe perſuader qu'il fera naître de l'amour? Il avait des eſpions pour s'informer de la ſanté de ſon rival; ce fut avec une rage inconcevable qu'il apprit que le Comte commençait à ſe rétablir. Le Marquis de Saint-Onge ne ſortait pas pendant le jour, pour n'être pas reconnu, & attendait avec une grande impatience le moment de combler ſes forfaits. Sa mere, à la priere de ſon pauvre malade, l'avait fait chercher, mais inutilement. Voyant que toutes les perquiſitions étaient infructueuſes, elle y renonça, & ne s'occupa plus que du fils qui

lui reſtait. Ses allarmes pour ſa ſanté n'étaient que trop fondées ; l'inſtant où on le croyait mieux & plus tranquile, fut celui de ſa mort, environ un mois après ſa bleſſure. Le chagrin de Madame de Saint-Onge ne peut ſe concevoir ; la maiſon retentit de ſes cris ; ſa ſanté ſe trouva trop faible pour réſiſter à une pareille épreuve ; une attaque d'apoplexie fut l'effet de ſa douleur : elle mourut quinze jours après ſon fils, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Perſonne ne ſavait où prendre le Marquis de Saint-Onge ; ce qui fit qu'il ignora pendant quelque-temps les événemens arrivés dans ſa famille. Il avait pouſſé la barbarie juſqu'au point de ne pas s'informer une

ſeule fois de ſon frère : il le haïſſait trop, pour qu'il s'y intéreſſât.

Le Comte d'Olban fut averti de tout ſur le champ ; il avait fait gagner un domeſtique de la maiſon de Madame de Saint-Onge qui l'inſtruiſait de la ſituation de ſon ami : lorſqu'il apprit cette fâcheuſe nouvelle, il le pleura, l'ayant beaucoup aimé ; & il ſe reprochait la perte de ſon ami, quoique le coup qu'il lui avait porté eût été involontaire, & fût un de ces accidens malheureux, impoſſibles à prévoir. Il n'en fut pas moins inquiet, de ſavoir ſi on ne le rechercherait pas ; ſa famille qui était puiſſante prit les devants pour le tirer d'affaire : elle expoſa tout naturellement comme il avait été attaqué ; &

ſon combat, loin de lui nuire, ne ſervit qu'à donner bonne opinion de ſon cœur. Le Comte ne fut pas obligé de ſe juſtifier; le Chevalier de Saint-Onge lui avait rendu juſtice devant tout le monde.

Le Marquis de Saint-Onge reſtait donc le ſeul qui eût pu ſe plaindre : il ignorait le déſaſtre de ſa famille; d'ailleurs il aurait eu trop à rougir d'entreprendre aucune pourſuite, & il ne s'occupait qu'à trouver l'occaſion de ſe ſignaler par de nouvelles horreurs.

La pauvre Emélie ne ſavait pas non plus ce qui ſe paſſait; on la traitait fort mal. Le chagrin prit beaucoup ſur ſon tempérament; ſon embonpoint diſparaiſſait : ſon viſage était tiré & livide.

L'Abbeſſe mieux inſtruite, ou laſſe de perſécuter Emélie, lui avait donné un peu plus de liberté. Les heures où on lui permettait de prendre l'air, n'adouciſſaient pas ſes ſouffrances : elle s'appercevait que tout le monde la fuyait : une ſeule amie qui venait cauſer avec elle, la dédommageait quelquefois de cet abandon général auſſi injuſte que peu charitable.

Emélie lui avait plus d'une obligation ; c'était elle qui l'avait retirée des portes du tombeau, où elle était prête à deſcendre ; les ſaignées du pied, & les bains froids qu'on ne lui avait pas épargnés pour ſon eſpece de frénéſie, cauſée par l'horreur du ſpectacle dont elle avait été témoin, & par la violence de ſon chagrin,

l'avaient mise à deux doigts de sa perte : la sœur Saint-Ange lui conseilla de montrer plus de douceur & de résignation dans les décrets de la Providence ; ce conseil réussit ; Emélie régla sa conduite en conséquence, on la crut guérie : plus elle avait mis d'emportement & d'éloignement pour les remedes, plus on s'était obstiné à lui en donner à tort & à travers. Le Médecin de la maison, fort ignorant, quoi qu'il se crût habile, sitôt qu'il la vit calme, publiait partout le miracle qu'il croyait avoir opéré : les religieuses en étaient dans l'admiration, & vantaient son savoir. Tout l'orage n'était pas passé pour Emélie ; il grondait fortement sur sa tête ; il semblait que cette aimable

fille fût née pour être pourſuivie par le malheur. Ses fonds placés ſur deux Particuliers, furent empôrtés, comme s'ils euſſent été d'accord pour la ruiner : ils diſparurent en même-temps. Sa perte montait à cent mille livres ; c'était à peu près toute ſa fortune, qu'elle ne devait qu'à l'économie de ſa mere ; il ne lui reſtait plus qu'une petite ferme de ſix-cents livres, ſeule & derniere reſſource contre l'adverſité. Madame Delorme avait payé toutes les dettes de ſon mari & avait tout ſacrifié, pour que ſon Emélie pût paraître partout, ſans craindre aucun reproche.

Le Comte commençait à ſe retablir; il écrivit encore une fois à ſa chere Emélie, & lui marquait la mort de

Madame de Saint-Onge. Il ſe garda bien de lui parler des pertes qu'elle venait d'eſſuyer; il mit de côté les papiers qu'on l'avait prié de remettre à Emélie. Son plaiſir était de la combler de bienfaits, & qu'elle ne fût pas inſtruite de ſon malheur; il la connaiſſait trop délicate pour accepter ſes ſecours. Il lui fut aiſé de tromper Emélie; Madame Delorme l'avait établi ſon Tuteur, & Madame de Saint-Onge n'exiſtant plus, il avait le droit de voir Emélie. La mort de Madame de Saint-Onge fit grand bruit dans l'Abbaye : on allait & venait; on ſe demandait à l'oreille, ſi la groſſe penſion qu'on avait promis de payer ſerait acquittée? Perſonne n'a l'ame ſi intéreſſée que les Religieuſes.

Emélie n'ignora pas longtemps ce qui ſe paſſait ; ſon amie, fille d'eſprit & de mérite, l'en informa. Elle ne trempait pas dans tous ces petits complots, que le déſœuvrement enfante ; la pitié avait commencé ſa liaiſon avec Emélie : l'eſprit qu'elle lui trouva cimenta ſon amitié.

Il eſt difficile de réunir plus de force & d'éloquence que ces deux femmes en raſſemblaient ; elles ſe conſolaient mutuellement.

L'amour avait fait les malheurs de la ſœur Saint-Ange : ſon courage & ſa fermeté, l'avaient élevée au-deſſus de ſes diſgraces.

Quand Emélie ſçut la mort de Mad. de Saint-Onge, elle la regretta, malgré tout le mal qu'elle lui avait fait

ſouffrir. —Me voilà donc libre ? j'uſerai de cette liberté, pour quitter un endroit qui m'eſt devenu odieux : j'oublierai, s'il eſt poſſible, les déſagrémens que j'y ai éprouvés ; le plus profond mépris eſt ce que je dois à des êtres, qui, au lieu de me conſoler, ont cherché à me déſeſpérer. La charité n'a pas été exercée envers moi ; ſans vous, ma chere amie, j'étais perdue : j'ai eſſuyé de la part de l'Abbeſſe, ainſi que des Religieuſes, les mortifications les plus cruelles. La beauté, cet avantage que j'ai reçu de la nature, ſemblait aigrir leur humeur ; vous n'avez été que trop longtemps témoin de leurs injuſtes perſécutions & de mes ſouffrances ; vos larmes, que vous mêliez

avec les miennes, adouciſſaient l'amertume de ma vie : vous ſavez que ces femmes me diſaient continuellement qu'elles altéreraient les traits de cette petite figure, qui, ſelon elles, me rendait ſi coquette. Moi coquette !... Je n'ai jamais aimé qu'un ſeul homme ; ma mere en mourant m'y a autoriſée & me l'a deſtiné pour époux. Le jeûne auſtère, qu'elles m'ont fait faire, ne m'a-t-il pas ôté tous les agrémens qui leur déplaiſaient ? Pour calmer leur colere, il aurait fallu m'enſevelir avec mon bien dans cette retraite ; on me promettait qu'alors mes vices ne me ſeraient plus reprochés. Le regard de dédain que je lançais ſur elles, me faiſait traiter comme une ſédi-

tieuſe qu'il fallait réduire ; mais je me ſouviendrai toujours que c'eſt à vous à qui je dois la vie : vous avez exigé que je ne montraſſe plus de vivacité ni d'emportement, afin de déſarmer mes ennemies ; je ſuis devenue douce comme l'agneau qui tend le cou à la main qui l'égorge. Si je vous rappelle mes ſouffrances, c'eſt pour vous marquer ma gratitude, & pour vous vouer une amitié qui ne ſe démentira jamais. Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? vous y verriez à quel point je vous chéris ; mais avant de ſortir d'un lieu que je dois déteſter, & que j'aime en même-temps, puiſqu'il renferme ma plus tendre amie, je deſirerais que vous me fiſſiez le récit de votre

hiſtoire, & de ce qui vous a déterminé à vous rendre Religieuſe. Nos momens ont été toujours ſi interrompus, que je n'ai pu ſavoir encore l'origine de vos malheurs.

La Sœur Saint-Ange prenant Emélie par la main la conduiſit à ſa cellule, où elle lui dit :

—Avant de vous faire, ma chere amie, une harration qui va me coûter bien des larmes, il eſt à propos que vous connaiſſiez celui qui les a tant de fois fait couler ; il pourra me juſtifier de tout le mal que j'ai pu faire. En diſant cela, la Sœur Saint-Ange tira une petite boîte de chagrin, qu'elle portait ſur ſon cœur, & l'ouvrant, elle fit voir un portrait ſi enchanteur, qu'Emélie fut quelque

tems

tems dans l'admiration, & s'écria : —Ah ! ma chere amie, que cet homme eſt beau ! quelle nobleſſe répandue dans ſa figure ! je ſens quelque choſe qui m'en impoſe, en le regardant ; ſes traits ſont mâles, & pleins de dignité ; ſes yeux noirs ſont remplis de feu ; l'eſprit en part comme des étincelles ; malgré cela, je trouve dans ſa figure, un air de bonté qui inſpire la confiance que le premier moment de ſurpriſe avait ſuſpendue. Un homme portant cette phiſionomie, a du être bien dangereux ! —Si vous avez été étonnée des traits que j'offre à votre vue, répliqua la Sœur Saint-Ange, je dois eſpérer aiſément que vous excuſerez mes erreurs ; prêtez votre attention à mes infortunes.

HISTOIRE

De la Sœur SAINT-ANGE.

JE ſuis fille d'un bon Gentilhomme de Bretagne, appellé Dorval. Mon pere & ma mere m'idolâtraient; ils m'avaient nommée Minette. Ils m'éleverent fort mal: tous mes défauts étaient à leurs yeux des gentilleſſes. Il était défendu à aucun domeſtique de me chagriner. Si quelqu'un d'eux me contrariait, & que je m'en plaigniſſe, ſur-le-champ il était à la porte. Si je n'avais pas eu un bon caractere, & un cœur excellent, je ſerais devenue un être fort mauſſade & tout-à-fait incorrigible. Capricieuſe ſans ſujet, je faiſais ſouffrir par mes ſan-

taiſies, tout ce qui m'entourait. J'avais l'eſprit très-vif, une mémoire ſurprenante, beaucoup d'aptitude pour les ſciences & les talens; voilà à peu près mon caractere. Pour la figure, vous en voyez les reſtes; je puis dire, que ſans avoir été belle, je plaiſais infiniment. Cette lutinerie que vous avez ſi ſouvent vantée dans ma mine, était ce qui charmait les hommes: ils me dirent tant que j'étais jolie, qu'ils me le perſuaderent ſans peine; j'en pris droit d'être vaine; je n'aſpirais qu'à faire des conquêtes: j'y réuſſiſſais, & j'en étais ſi flattée, que je voulais que tout le monde ſçût que j'avais des adorateurs; je croyais même follement, que plus j'enchaînerais d'hommes à

TAYLOR INST. OXFORD

mon char, plus je prouverais mon mérite & perſuaderais que j'étais charmante.

Sans avoir appris le manége des Coquettes, je ſavais ce qu'il fallait pour captiver les hommes. Un regard tendre à l'un, un ſouris gracieux à l'autre, une agacerie à celui que je voulais acquerir, les rendaient mes eſclaves. Sûre de ma victoire, je leur faiſais des querelles d'allemand : s'il s'en trouvait quelques-uns fatigués de mes caprices ſans nombre, & que je viſſe prêts à me quitter, je les flattais, & prenais un air de langueur, qui me les ramenait plus ſoumis qu'auparavant. Je faiſais périr d'amour de pauvres malheureux dont je me mocquais, tous mes Cavaliers étaient

obligés de ſubir de fortes épreuves. Je leur ordonnais cent extravagances ; ceux qui par hazard n'adhéraient pas à mes folies, étaient maltraités ; je faiſais ſemblant de douter de leur paſſion : il était riſible de les voir alors tout tremblans : ils me demandaient pardon & m'obéiſſaient.

Mes pere & mere s'applaudiſſaient de mon empire. —C'eſt un bijou que notre enfant : rien ne peut lui réſiſter : elle fait tourner la tête à tous les hommes. Enfin l'inſtant arriva que cette fille ſi légere changea tout-à-coup de caractere.

Le Marquis de Mainville vint dans notre Province : il courut toutes les Beautés de notre pays : je ne fus pas une des dernieres qui excita ſa curio-

ſité, mes extravagances multipliées dont il entendit parler, lui donnerent l'envie de me connaître : il ſe fit préſenter. Surpriſe de ſa figure, je béguayai quelques mots, aulieu de répondre au compliment qu'il me fit : il me trouva fort ſotte, comme il me l'a dit depuis. Ma phiſionomie cependant le frappa ; j'en avais beaucoup, & mes traits, ſans être réguliers, ont fait beaucoup plus de paſſions, que de plus belles femmes n'en auraient inſpiré. J'avais remarqué qu'il avait témoigné de l'étonnement en m'abordant ; je m'en félicitai : En voilà un qui va faire crever ſes rivaux de dépit : il aura la préférence, il eſt charmant. Je bâtiſſais mes petits projets, & méditais de faire enrager

tous mes Gentillâtres. Le Marquis, après une viſite qui me parut très-courte, ſortit; il emporta ma tranquillité; d'après ſon portrait, vous devez juger que tous les cœurs lui étaient ſoumis quand il paraiſſait. Je paſſai trois ou quatre jours ſans le voir; je devins d'une humeur affreuſe; je courus conſulter mon miroir, & me regardant avec complaiſance: aſſûrément, diſais-je, ce Marquis n'a pas de goût, ſi je ne lui ai pas fait la plus forte impreſſion: il avait cependant paru frappé de mes attraits; & il ne revient pas.... que me manque-t-il donc! ne ſuis-je pas remplie de graces? mes yeux ſont deux petits conquérans: tout ce contour de viſage eſt délicieux: une bouche ſi petite...

dix ſept ans ; en vérité cela eſt plus que ſuffiſant : s'il m'échappait, ce ſerait un outrage à mes charmes ; j'en ſerais inconſolable.

Lorſque mes amoureux parurent, ils ſe ſentirent de ma mauvaiſe humeur ; je les trouvai tous d'un lourd, d'un gauche à faire horreur. Tout ce qu'ils faiſaient pour me plaire ne réuſſiſſait pas ; je ne me ſouciais plus de leurs hommages ; il me ſembla même que ces bonnes gens avec leur air peſant, faiſaient tort à mes charmes : je leur déclarai nettement que leurs ſoins avaient l'honneur de me déplaire. Accoutumés à mes bruſqueries, ils ne ſe tinrent pas pour dit que leur aſſiduité m'ennuyait à périr : Encore quelqu'incartade nouvelle, ſe diſaient-ils.

diſaient-ils. Enfin le Marquis parut; mon viſage ſe colora: le plaiſir de le voir m'embellit. Une femme qui aime, n'eſt pas difficile à deviner; jettez les yeux ſur elle, quand ſon amant entre, vous la verrez devenir mille fois plus belle. Je fus moins idiote à la ſeconde viſite du Marquis; j'employai toutes ces petites minauderies, qui m'avaient toujours ſi bien réuſſi. L'envie que j'avais de lui plaire, ne pouvait lui échapper. Il ſourit avec un air de dédain qui me piqua; je ne ſçavais pas que cet homme ſi ſéduiſant, n'était pas léger comme les jeunes gens de ſon âge, qu'il fallait pour me l'attacher des qualités que je n'avais pas, ou du moins qui n'avaient pas été développées, vu la mauvaiſe éducation

qu'on m'avait donnée. Il me trouva différente du premier jour où il m'avait vue ; mais il s'apperçut que j'étais très-coquette, & c'eſt à cette idée qu'il prit de moi, que j'ai du la maniere leſte dont il m'a traitée par la ſuite.

Ma mere s'appercevant que je le trouvais aimable, ne manqua pas, quand il prit congé d'elle, de le prier à dîner pour le lendemain.

Voilà ma petite tête en campagne ; comment m'y prendrai-je pour lui inſpirer de l'amour ? il m'a enflammée, je l'adore,... ma vanité qu'il a bleſſée me fait ſentir qu'il n'eſt plus de félicité pour moi ſi je ne parviens à m'en faire aimer. Je me couchai de bonne heure, pour avoir le teint plus frais.

Ma prévoyance fut inutile ; je ne faiſais que me tourner, & m'agiter dans mon lit ; le ſommeil que j'invoquais me fuyait. Voilà un petit Marquis bien incommode ; je ne ſerai pas demain préſentable ; il eſt fort plaiſant qu'il trouble mon repos. Je lui cherchais mille défauts : Qu'a-t-il donc de ſi ſéduiſant ? de grands yeux noirs à la vérité, mais qui ne diſent mot. Il eſt grand, bienfait ; mais il me paraît d'une longueur qui ne finit pas ; courant après les graces & ne les attrapant jamais ; d'un maintien étudié, petit maître à l'excès ; du bon ſens ? aucunement ; parlant comme un perroquet à qui on a appris un joli jargon ; il n'y a pas là de quoi tant me tourmenter.

Le jour me ſurprit dans ces réflexions ; je me levai, & courus à la glaſſe ; mes yeux étaient battus ; une pâleur répandue ſur ma figure, me rendait intéreſſante on ne peut davantage. Je me mis à ma toilette ; j'eſſayai dix parures, ſans en trouver une dont je fuſſe contente. Je me trouvai coiffée fort mal, & je grondai mes femmes : Cette boucle, leur diſais-je, eſt faite mal adroitement, recommencez-la donc ; vous m'impatientez. Après avoir employé cinq heures, pour donner une tournure élégante à mes cheveux, je parvins à être aſſez contente de ma petite perſonne. Je m'habillai le plus élégamment qu'il me fut poſſible ; un fichu noué négligemment cachait des beautés, & les

laiſſait pourtant entrevoir aſſez pour en faire deſirer davantage ; il était facile d'appercevoir que j'avais la gorge ſuperbe. Ainſi arrangée, je deſcendis pour recevoir mon vainqueur que j'eſperais prendre dans mes filets : je me promettais bien, quand il y ſerait une fois, de lui faire payer le doute où il m'avait mis de pouvoir lui plaire.

Enfin Mainville tant attendu, parut comme s'il eût été d'accord avec moi à qui eſſaierait le plus ſon pouvoir. Il s'était habillé d'une magnificence qui ajoutait encore à ſa bonne mine : il vint me ſouhaiter le bon jour d'un air dégagé. En le fixant, je m'apperçus que mes graces commençaient à opérer ; l'élégance de mon ajuſte-

ment me rendait raviſſante. Il n'ôtait pas les yeux de deſſus moi ; ſouvent je les baiſſais afin de lui donner plus de liberté pour m'examiner. Nous commençames une converſation très-ſpirituelle ; il parut étonné de me trouver le ſens commun ; il me contrariait ſouvent, & diſputait avec tant d'opiniâtreté, que je le trouvai impoli, parce qu'il n'était pas de mon avis. Il m'en prit de l'humeur que je me gardai de montrer ; je redoublai au contraire de gaieté, & diſais en moi-même : Je veux à quelque prix que ce ſoit, qu'il m'adore. Nous paſſâmes à table ; il voulut donner la main à ma mere, elle me le renvoya ; je ne la fis pas répéter : je me ſaiſis très-vîte de ſa perſonne, & j'eus ſoin de le placer auprès de moi.

On nous ſervit un dîner ſomptueux : je l'avais ordonné. Née avec du goût, je ſavais donner l'air de fête à tout ce que je faiſais. Nous ſortîmes de table ; une Muſique champêtre ſe mêla à nos jeux ; je chantai agréablement ; ma voix était très-belle, l'envie de plaire rendit mes ſons mélodieux. Mon pere enchanté me dit : Mignone, tu es en voix : je ne t'ai jamais vue ſi jolie, que tu l'es aujourd'hui. —J'ai pourtant paſſé une mauvaiſe nuit. —Comment aurais-tu donc été mon enfant ? tu es raviſſante ; n'eſt-ce pas Marquis ? Il parut embaraſſé de ſa réponſe, après avoir héſité, il en fit une qui ne me plut pas : elle ne flattait pas aſſez mon amour propre. Nous allâmes nous pro-

mener dans les jardins avec toute la compagnie ; Mainville me donna le bras, il ſerrait le mien contre le ſien : Qu'eſt-ce que cela ſignifie me diſais-je? à-peine daigne-t-il faire mon éloge : pourquoi m'a-t-il preſſée ? ce mouvement ſemblerait annoncer qu'il m'aime : me ſuis-je trompée ? eſt-ce une illuſion ?

Il gardait le ſilence, il affecta de faire quelques pas, qui puſſent nous éloigner du reſte de la compagnie : je m'y prêtai, feignant de ne pas m'appercevoir de ſon deſſein. N'étant plus à-portée d'être entendu, il me dit que j'étais jolie, que mes yeux avaient fait un furieux ravage ſur un homme qui n'oſait ſe déclarer, & qui craignait de me trouver pré-

venue en faveur d'un autre. Je compris le ſens de ces paroles ; ravie de voir qu'il commençait à s'enflammer & qu'il ſe prenait de lui-même au piége que je lui tendais, je laiſſai tomber la converſation, & rallentis ma marche, pour donner le tems aux perſonnes qui ſe promenaient avec nous de nous rejoindre : il m'en ſçut mauvais gré, & fut fâché qu'on rompît notre entretien : prêts à nous ſéparer, ſes yeux ſemblerent me témoigner tous ſes regrets. Je ne me poſſédais pas d'aiſe de le voir payer par l'amour l'eſpece de dédain qu'il m'avait fait paraître. Quinze jours ſe paſſerent, pendant leſquels il me fit ſa cour aſſidûment ; j'évitais tout ce qui pouvait lui fournir l'occaſion de

me faire une déclaration; il en était déſeſperé : j'eus pitié à la fin de ſon tourment. J'étais auſſi fort empreſſée de l'entendre prononcer qu'il m'adorait; c'était une réparation qu'il devait à ma beauté; il en avait déja fait une à mon eſprit, en avouant qu'il m'en trouvait beaucoup. Une femme coquette veut à quelque prix que ce ſoit que tout le monde l'admire : j'ai appris par ma propre expérience qu'elle amuſe, mais qu'elle n'eſt jamais eſtimée; & qu'outre ſes ridicules, on la charge encore de ceux qu'elle n'a pas.

Je propoſai à Mainville de faire un tour de jardin; enchanté de ma propoſition, il l'accepta. —Savez-vous, me dit-il, que voilà une promenade

bien dangereuſe, & qu'on pourrait y perdre ſa liberté. —Je crois que je ne ſuis pas une femme à craindre. A ce mot, il ſoupira.... —Que ſignifie ce ſoupir ? auriez-vous du chagrin ? j'en ſerais vraiment fâchée ; l'amour ne trouble pas ſans doute votre repos. —J'aime pourtant à la folie, mais mon mal eſt d'une nature à ne pas guérir. A ces paroles il me prit un ſaiſiſſement affreux ; une ſueur froide ſe répandit ſur tout mon corps : s'il m'eût regardée dans ce moment, il aurait jugé qu'il regnait dans mon cœur & qu'il me portait un coup mortel. Faiſant un effort pour diſſimuler mon embarras, —Eſt-ce à Paris qu'habite l'objet de vos feux ? un Cavalier fait comme vous, eſt bien ſûr

de plaire, quand il aimera. —Je n'ai, répondit-il, nulle eſpérance; j'adore la perſonne la plus coquette qu'on puiſſe imaginer : elle m'aſſurerait qu'elle m'aime, que je ne le croirais pas. —Vous êtes en vérité, Marquis trop modeſte, & trop incrédule; vous ne connaiſſez pas tous vos avantages : lorſque vous parlerez, croyez que vous ſerez écouté, & que vous n'aurez aucun rival. Il ſe précipita à mes pieds : —Si ces ſentimens ſont vrais, je ſuis le plus heureux des hommes.

Je voulus lui répondre, je ne faiſais que balbutier; étourdie de cette déclaration, & de la vivacité qu'il mettait dans l'expreſſion de ſa tendreſſe, de plus enivrée de ma paſſion

& d'un ſentiment juſqu'alors inconnu à mon cœur, je ne m'apperçus pas qu'il m'entraînait vers lui; faible, chancelante & ſans défenſe, je tombe dans les bras de mon amant, partageant ſes tranſports, ſans deviner que mes bontés le rendraient téméraire... Enfin cette fille ſi fiere avec tous ſes amans, perdit ſon innocence, ſans oppoſer aucune réſiſtance à ſon vainqueur.

Revenue de ce délire, je ſentis combien je venais de me dégrader aux yeux de Mainville. Les reproches les plus cruels lui furent prodigués : il m'écoutait avec un ſens froid déſeſperant : après mille invectives de ma part, il allait me répondre, lorſqu'un de nos bons Gentillâtres, inquiet de ne

me pas voir rentrer, s'avisa de venir tout essouflé pour savoir s'il ne m'était rien arrivé. Voilà un homme, dis-je en moi-même, qui a fait une grande diligence! s'il fût venu plutôt, je ne serais pas coupable. Mainville voulut me donner le bras, pour m'aider à marcher; je le repoussai rudement: mon épais Gentilhomme part d'éclats de rire qui ne finissaient pas: —Bon! s'écria-t-il, en adressant la parole au Marquis, & se frottant les mains, je suis content; vous voilà au même niveau que nous. Vous éprouverez à votre tour comme elle est cruelle; il n'y a pas moyen d'y tenir. Je lui lançai un regard qui l'intimida; je regagnai le logis, & en rentrant, je jetai les yeux à la de-

robée ſur Mainville ; il était charmant ; le bonheur était répandu ſur toute ſa figure ; ſa phiſionomie était majeſtueuſe : il me parut moins coupable que moi : il partit, ſans oſer me parler ; il me croyait trop couroucée pour l'entendre ; je ne fis rien pour le retenir ; j'étais trop honteuſe d'avoir à rougir devant lui.

Lorſque je fus ſeule, livrée à toute l'horreur de ma faute, je la ſentis vivement. Que viens-je de faire ? je ſuis perdue.... réparons ma faibleſſe s'il eſt encore tems ; c'eſt la premiere, & la derniere. Ah ! Mainville ! perdrai-je ton cœur ? Je ſuis criminelle, il eſt vrai ; mais nul autre que toi, je te le jure, ne m'aurait rendue telle. Un charme inconnu dont je ne puis rendre

raiſon, t'a fait triompher ; en m'épouſant, je t'aſſûre que tu acquerras une femme vertueuſe. Je pris le parti de m'expliquer avec le Marquis. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans entendre parler de lui : jugez de mes frayeurs. Je priai Dorimont de me l'amener. Je vous ferai bientôt le portrait de cet ami : il m'obéit. Quand nous fûmes enſemble, il ſe retira pour nous laiſſer cauſer. Je pris la parole : Mainville, vous devez préſumer que j'ai bien des choſes à vous dire ; mais ſurtout parlez avec ſincérité : M'aimez-vous?—Belle queſtion me répondit-il; elle eſt très-placée ; je vais vous le prouver mieux qu'en vous le diſant. Il voulut m'embraſſer ; je m'oppoſai avec fermeté à ſes efforts. Etourdi de

ma

ma défenſe, il me dit : Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? je ſuis confondu ; c'eſt par votre ordre que je ſuis ici, & il vous prend une bizarrerie nouvelle ! je vois qu'on m'a très-bien dépeint votre caractere.

Arrêtez, Mainville, je ne veux pas en entendre davantage ; je vous ai donné le droit de me juger ; j'étais tout ce que vous voulez me reprocher ; coquette, légere, n'aſpirant qu'à plaire, aſſerviſſant tirannique-ment tous mes amans ſans les rendre heureux, & deſirant d'en avoir beaucoup par une folle & vaine gloire ; je vois clairement que vous avez pris, de ſens froid, le plan de m'entraîner au précipice où vous m'avez fait tomber. A quoi vous ſervent les qualités

d'honnête-homme que l'on vous prodigue, si vous en avez agi ainsi avec une fille de condition ? cette probité tant vantée est fausse ; c'est vous que j'interroge, je ne veux pas entre nous deux, d'autre juge que Mainville, & je vais commencer à vous faire mon aveu ; quelqu'humiliant qu'il puisse être, connaissez-moi. Je vous aimai dès l'instant que je vous vis ; sans approfondir que la blessure que vous aviez faite à mon cœur était de nature à ne pas guérir, ma légereté envisagea votre conquête comme un triomphe de plus à mes charmes : je croyais ma vanité compromise, si je ne parvenais pas à vous plaire ; je ne m'appercevais pas que l'amour que je n'avais jamais véritablement connu se glissait dans mon

cœur, & que je prenais des chaînes en voulant vous en donner. Si j'eusse connu le danger de vous écouter, je l'aurais combatu, & m'en serais garantie ; j'étais trop accoutumée aux hommages de tous les hommes, pour craindre de perdre ma liberté ; je recevais avec hauteur tous les Gentilshommes de ma Province, & mon cœur avec eux ne courait aucun risque ; mon indifférence dédaigneuse était fondée sur ma vanité, mon inexpérience m'avait inspiré trop de sécurité. Ma faute est grave, elle m'éclaire ; il fallait vous fuir, au lieu de vous desirer avec empressement : l'humeur que je ressentais de votre absence aurait dû m'être un présage sûr du malheur dont j'étais menacée. Au lieu

de rejeter loin de moi votre image, je ne faisais que m'en occuper; je pensais à vous, & vous nommais dans le sommeil; à mon reveil les mêmes idées me poursuivaient: vos traits se sont gravés dans mon cœur, ils n'en sortiront plus; il est inutile de le déguiser, je vous adore.... Mais en vous apprenant avec sincérité toute l'impression que vous m'avez faite, sachez aussi que cette fille qui eut une faiblesse pour vous, n'en aura jamais. Si je vous ai autorisé à me mépriser, mon répentir vous forcera à l'indulgence, & excitera peut-être un jour votre pitié; ma conduite va vous faire connaître que le crime était étranger à mon cœur, & que celui que je me reproche, n'est provenu que

de ma mauvaiſe éducation & de l'empire abſolu que j'avais pris ſur les hommes qui m'environnaient. Si vous perſiſtez après cet aveu à me trouver coupable, je m'en punirai, & j'en mourrai de douleur; mais de grace cachez à mes pere & mere que je ſuis indigne d'eux; ne vous vantez jamais de mon opprobre : s'ils en étaient inſtruits, j'aurais creuſé leur tombeau. Leur aveuglement ſur mon compte m'a jetée dans l'erreur; enſeveliſſons avec ſoin ce qu'a produit leur funeſte complaiſance : ſi mon repentir vous touche, il n'eſt pas encore aſſez tard pour que l'on ne puiſſe tout réparer.

Le Marquis, après m'avoir écoutée, fit tout ce qu'il put pour me faire

changer de ſyſtême ; il m'aſſurait qu'il m'aimait à la folie. Piquée du tour galant qu'il cherchait à prendre, je lui dis : Il eſt inutile d'éluder ; c'eſt de la franchiſe que je demande & que je dois attendre. Je m'en vais donc, me dit-il, en uſer avec vous, & vous imiter. J'avais beaucoup entendu parler de votre beauté ; on vantait votre eſprit, mais ce qui excita le plus ma curioſité, ce furent vos bizareries dont tout le pays retentiſſait : elles me parurent plaiſantes ; comme elles faiſaient le ſujet des converſations, il me prit, en arrivant dans cette ville, une forte envie de voir de près un objet ſi ſingulier, & que tout le monde admirait malgré ſes extravagances.

Je vous fus présenté ; vous me charmâtes, je me gardai bien de vous le témoigner : j'étais en garde contre une enchantereſſe ; ſi ſéduiſante je fus peu ſatisfait de votre eſprit dont on avait fait tant d'étalage ; une ſeconde viſite me déſabuſa : je vous trouvai de la fineſſe, & un fond de coquetterie qui ne m'échappa pas ; vous cherchiez à me plaire ; voyant votre manége, je me gardai de m'attacher à vous ; je me prêtai à votre fantaiſie ; vous étiez jolie : je ſentis pourtant que ſi vous aviez eû des qualités, vous m'auriez fixé ; ne trouvant en vous que de la légereté, je vous deſirai pour ma maitreſſe, & n'y trouvant pas d'obſtacle, j'en ai profité ; je ne ſais à préſent, ſi c'eſt rai-

ſon, ou caprice, ou une épreuve qui me fait maltraiter ; vous m'interrogez, je ſuis trop galant homme pour vous parler autrement.

Ah Marquis ! cette dure vérité pénétre juſqu'à mon cœur ; j'ai perdu votre eſtime, rien ne peut-il me la rendre ? mes erreurs que je déteſte, pourraient être réparées par l'hymen..... Quoi ! vous baiſſez les yeux, & ne me répondez pas : cruel ! fallait-il me tromper ? —Vos reproches ſont injuſtes, ma chere Minette ; qu'ai-je promis ? je n'ai pas employé la fauſſeté pour vous ſéduire : il ne m'en a coûté aucune peine. La colere me ſaiſit de telle force à cette réponſe, que ſans examiner que je perdais pour toujours le Marquis, je lui dis :

—Monſtre !

—Monſtre! ſortez de ma préſence, & n'ayez jamais l'audace de vous y préſenter.

Il ne ſe le fit pas répéter; il partit comme un éclair. A ſa façon de me quitter, je jugeai que je n'étais pas aimée.

Dès-lors je changeai de conduite; tous mes amants furent congédiés de bonne foi : ils ne comprenaient rien à ce changement. Le ſeul Dorimont eut permiſſion de me voir. Ma mere étonnée de la retraite où je voulais vivre, fit tous ſes efforts pour m'en retirer; elle me demanda avec bonté, ſi j'avais quelque chagrin : je la déſabuſai, & me gardai d'enfoncer le poignard dans ſon ſein; mais, hélas! le moment n'en était

que différé. Je me ſervis pour me ſéqueſtrer du monde, du prétexte que je reconnaiſſais l'abus d'avoir été frivole, & que je voulais déſormais être citée pour la ſolidité, autant que je l'avais été pour mes extravagances.

Comme mes parens n'avaient d'autre volonté que la mienne, je fus libre de vivre à ma fantaiſie & de voir ſouvent Dorimont. On avait remarqué qu'il me plaiſait plus que perſonne; c'en fut aſſez pour l'inviter continuellement: je dois à mes chagrins la connaiſſance de ſon mérite, & lui ai obligation de ma Philoſophie. Avant mon avanture, j'avais ſçu diſcerner, malgré mon étourderie, la ſolidité de l'eſprit de Dorimont, quoique j'euſſe ſouvent ri

de ſon air de raiſon, que je trouvais ridicule : il avait voulu quelquefois s'aviſer de me donner des leçons ; je l'en avais guéri en le turlupinant : retenu dans ſa morale par la crainte de m'offenſer, il attendait tranquillement que je lui rendiſſe juſtice, & n'en ſuivait pas moins conſtamment mes pas. Je n'y faiſais pas attention, il n'était pas Gentilhomme, & j'aurais cru dégrader ma condition en m'humaniſant à écouter un roturier ; il était de plus Financier, & mes préjugés étaient ſi forts contre eux, que je dédaignais les hommes de cette claſſe ; j'ignorais pour lors combien de gens eſtimables ſe trouvent dans le nombre, & que l'homme de quelque condition qu'il ſoit, eſt peu de

choſe, ſi les qualités de l'ame lui manquent. Je me ſuis depuis reproché tous les mauvais traitemens que ma vanité avait fait éprouver à Dorimont: cet ami reſpectable m'a rendu de ſi grands ſervices qu'ils ne ſortiront jamais de ma mémoire. Je vous ai promis de vous faire ſon portrait, le voici :

Il ne prévenait pas en ſa faveur, il était laid ; mais en l'entendant parler on oubliait aiſément ſa laideur ; beaucoup d'eſprit corrigeait les erreurs de la nature. Une grande douceur faiſait le fonds de ſon caractere ; rempli d'une probité peu commune, & fort compatiſſant ; il ſoulageait les pauvres, principalement ceux qui malgré leur travail & la ſueur de leur front, n'avaient pas de quoi vivre.

C'eſt dans les chaumieres, au milieu des campagnes qu'il répandait ſes bienfaits. Combien de fois ſecourut-il, des malheureux réduits à la condition des animaux, mangeant de l'herbe pour toute nourriture ! d'autres n'ayant qu'un méchant grabat, qui ſouvent leur eſt arraché, parce-qu'ils n'ont pas de quoi payer les impôts. . . .

. . . . . .

. . . . . &c.

Entraînée, ma chere Emélie, par ma ſenſibilité, j'ai expoſé à votre imagination des images vraies, quoiqu'elles vous paraiſſent peut-être dénuées de vraiſſemblance ; votre jeune âge fait pour les plaiſirs, ne vous préſenterait pas l'idée du malheur, ſi vous ne l'aviez éprouvé vous-même

dans un autre genre ; ces différens tableaux doivent vous faire juger combien Dorimont venant au secours des malheureux, aurait dû être sacré & cher à mon cœur. Je me rappelle avec peine, que c'était un pareil homme que j'ai tant fait souffrir par mes caprices. Depuis mon retour sur moi-même, je m'entretenais souvent avec cet ami généreux ; je cherchais dans sa conversation un remède à la mélancolie qui m'accablait : le mépris de Mainville était un supplice affreux pour moi. Te voilà donc ! me disais-je, l'opprobre d'un homme ! toi qui les dédaignais tous ! Mes bons Gentils-hommes revenaient sans cesse à ma pensée ; s'ils sont moins élégants, du moins ils ne sont pas

faux : leur naïveté vaut mieux que les dehors trompeurs du Marquis. Si les villes ſont remplies de tels hommes, qu'on eſt heureux d'habiter les lieux où ils ne ſe rencontrent pas!

La préférence que j'avais donnée à Dorimont, en me ſéqueſtrant de toute ſociété, l'avait flatté : elle marquait auſſi que mon eſprit n'était pas ſans diſcernement. Dorimont s'étudia à ſe rendre agréable ; il eſpéra que je pourrais prendre de l'amour pour lui, comme il en avait pris pour moi. Il n'oſa pourtant riſquer une déclaration, dans l'appréhenſion de m'irriter. A la moindre marque de bonté que je lui donnais, ſa bouche s'ouvrait pour m'en témoigner la plus

vive reconnaiſſance, & me dire les choſes les plus touchantes ; j'avais ſoin d'éviter qu'il m'entretînt de ſes feux ; je déclamais contre l'amour : nous vivions l'un & l'autre dans une contrainte réciproque, lui ne ſachant comment s'y prendre pour m'avouer qu'il m'aimait ; moi éludant toujours ſes explications.

Nos converſations ordinaires roulaient ſur des chapitres ſérieux ; il me donna une teinture de toutes les ſciences ; m'apprit l'hiſtoire, ſur-tout celle de France ; je n'oublierai jamais un trait qui me frappa, il nous fait voir combien nos Rois autrefois étaient peu inſtruits. On regarde François premier comme un Sçavant, parce qu'il entendait le latin ; c'eſt fous

lui que l'uſage de rédiger les actes en cette langue fut aboli ; ce Monarque choqué de la barbarie du ſtyle, voulut mettre les parties à portée de comprendre des actes, dont ſouvent leur fortune dépendait. Ce qui détermina le Roi à ce changement, fut que ſa Majeſté s'étant informée d'un Courtiſan, ſi l'arrêt rendu dans un procès, était en ſa faveur, le Seigneur lui répondit : Sire, j'ai perdu mes bottes. —Vos bottes? que voulez vous dire ? répliqua le Roi. —Oui, Sire; la Cour s'eſt ſervie de ces termes: *Dicta Curia debotavit, & debotat dictum actorem.* Langage que le Roi trouva ſi ridicule, qu'il défendit à ſon Parlement de s'en ſervir dans la ſuite.

Excuſez, ma chere amie, ſi je

coupe de temps en temps mon discours par des anecdotes ; elles réjouissent toujours mon imagination affaissée par les chagrins que j'ai éprouvés. J'apprenais avec une facilité singulière ; mes progrès étonnaient Dorimont ; la lecture me fit perdre toute ma frivolité. Je devins une femme raisonnable, comme il aurait fallu l'être pour plaire au Marquis.

Je n'en entendais plus parler ; son souvenir me troublait quelquefois : alors rappelant toute ma fierté, le calme se rétablissait dans mon cœur : heureuse, s'il eût pu y durer ! Je m'aperçus que je portais dans mon sein un gage qui aurait dû en être un de l'amour de Mainville, mais qui le de-

venait bien plutôt de ſon crime & de ſon infidélité. Il y avait déja quelque temps que j'avais des doutes ſur mon état ; des maux de cœur violens m'éclairerent ſur ma ſituation : je l'enviſageai avec horreur. Mes principes ſur l'honneur étaient purs, & je me condamnais avec la derniere rigueur. Malgré ma mauvaiſe éducation, mon cœur n'était pas gâté ; j'avais ſeulement manqué de prudence pour me conduire : le temps de ma groſſeſſe s'avançait, & ma triſteſſe ne faiſait qu'accroître.

Dans cet état douloureux, je m'informai de Mainville ; peut-être, diſais-je en moi-même, quand il ſaura qu'il eſt pere, aura-t-il quelque retour pour moi ! ma recherche fut

inutile. J'appris qu'il était parti dès le lendemain de notre derniere entrevue. Il avait ſans doute craint que ma famille, en apprenant le deshonneur dont il venait de la couvrir, ne le forçât à m'épouſer, ou ne s'en vengeât; mais ce qui me toucha le plus, ce fut de n'avoir pas la conſolation de lui apprendre les malheurs dans leſquels il me plongeait. Dorimont s'apperçut que mon humeur devenait ſombre: il m'en parla avec douceur. Je vois, mon aimable Minette, que depuis quelques jours, vous avez beaucoup d'inégalités; comme vous n'êtes plus une femme ordinaire, & que vous devez faire l'ornement de votre ſexe, je dois vous parler avec franchiſe; vous me l'avez

ordonné ; d'ailleurs mes leçons que vous avez reçues avec docilité m'en donnent le droit. J'ai découvert en vous un tréſor caché depuis longtems; vous étiez une pierre précieuſe dont l'éclat ne paraiſſait pas, parce qu'on ne l'avait pas polie ; il fallait la main d'un ouvrier adroit qui pût développer & mettre au jour toute ſa beauté. Vous n'avez plus de défauts, ni de ridicules ; pourquoi donc paraiſſez-vous mécontente de vous-même & abſorbée dans une mélancolie profonde ?

Ah ! Dorimont, m'écriai-je, je ſuis au déſeſpoir ; c'eſt ce qui occaſionne les variétés où vous me ſurprenez. Son viſage prit un ſérieux auſtere, & m'adreſſant la parole, il me dit :

Vous ne me regardez plus comme votre ami ; vous avez des chagrins, & je n'en ſuis pas inſtruit ! vous m'enviez la douceur de partager vos peines ! A qui faites-vous cette injure ? à un homme qui ſacrifierait ſa vie pour rendre la vôtre heureuſe. —Je vous eſtime, Dorimont, la crainte de ne plus l'être de vous retient un ſecret qui m'oppreſſe ; c'eſt un fardeau pénible, dont je ne puis vous faire partager le poids : votre mépris ſuivrait de près ma confidence. Comment le ſoutiendrais-je ? votre amitié m'eſt chere, pourquoi vouloir m'en priver ?—Non, ma digne amie, éprouvez-moi, vous ne perdrez jamais rien à mes yeux ; ſans ſavoir ce que vous avez à me dire, je vous aſſure

du plus grand intérêt, & votre confiance ne ſera pas trahie. Vous êtes tremblante.... qu'allez-vous m'annoncer! je me ſens une émotion ſinguliere, & votre trouble paſſe juſqu'à mon cœur.

—Dorimont, mon cher Dorimont, que me demandez-vous? vous l'exigez..... hé-bien! vous voyez devant vous une femme qu'un fol amour égara. Le repentir le plus ſincere eſt dans mon ame, ſans pouvoir effacer ma faute: je ſuis l'opprobre de la nature. —Que parlez-vous de faute, de repentir? ces mots ſont-ils faits pour vous? Si l'amour s'eſt fait ſentir à votre cœur, vous étiez jeune, ſans expérience; vous en éviterez mieux à-préſent les piéges qu'on pourrait

vous tendre. Je ne m'étonne plus qu'il ſoit difficile de vous prouver que l'amour fait le bonheur de deux cœurs qui s'entendent ; votre flamme ſans doute a été trahie & a émouſſé votre ſenſibilité : vous verriez mourir ſans pitié l'amant le plus tendre, qui par reſpect pour vous, tairait tous les maux que vous lui feriez ſouffrir. Pardonnez, ſi je m'égare ; ce ſont des conſeils que vous demandez, & je ne dois pas plaider la cauſe d'un amant que vous dédaignez : une femme qui n'aime plus rien, oublie facilement qu'elle a aimé, & ne doit pas s'en affliger ? Quoi ! vos beaux yeux verſent des larmes ! aimeriez-vous encore ? ai-je mal entendu ? achevez cette fatale confidence. Aurais-je pu preſumer

préſumer qu'un objet chéri vous coûtât des pleurs ? ſait-il ſon bonheur ? j'en connais qui donneraient tout ce qu'ils poſſèdent pour jouir d'un ſort ſi beau.

Le mot, Dorimont, vous eſt échappé ; oui l'amour cauſe mes malheurs : mépriſée, haïe d'un homme que j'aimais ; le chériſſant encore & le déteſtant tour-à-tour, je ſuis condamnée à pleurer toute ma vie l'erreur d'un inſtant. Aidez-moi à cacher ma honte.... Je porte dans mon ſein la preuve de mon deshonneur.....

—Que venez-vous de m'apprendre, Mademoiſelle ? cette fille ſi fiere, ſi dédaigneuſe, ſi cruelle ; qu'on croyait au moins ſage, n'eſt plus qu'une fille ordinaire ! J'aurais juré que vous

étiez incapable de faibleſſe. Quoi ! vous avez prodigué des faveurs, & on les dédaigne ? peut-on ſavoir le nom de celui qui fait ſi peu de cas de vos bontés ?—Je n'ai plus rien à répondre; Dorimont devient mon juge, & me fait des reproches qui m'annoncent la perte de ſon amitié. Dieux ! j'ai donc encore de nouveaux malheurs à craindre ! tous les maux enſemble m'accablent à la fois & ſe raſſemblent pour épuiſer ma ſenſibilité. Tout-à-l'heure vous me raſſuriez ſur l'effroi que me cauſait l'aveu de mes égaremens ; votre tendreſſe mettait des bornes à mon déſeſpoir ; la pitié que vous me témoigniez avait redoublé ma confiance en vous : ſi je ne ſuis point avilie aux yeux de mon ami,

me disais-je, ma triste situation sera adoucie : mais vous ne me voyez plus qu'avec indignation ; la vertu est-elle si peu compatissante pour les faiblesses humaines ? vous ne m'aimez plus... j'ai tout perdu. Je prononçai ces dernieres paroles d'un ton si touchant, & mes larmes coulaient en si grande abondance, que Dorimont attendri me tendit la main, tâcha de me consoler, & exigea un plus long détail de mes fautes. Il fut souvent interrompu par mes sanglots. Le nom de Mainville inspira de l'horreur à Dorimont ; son avis fut de déclarer tout à ma mere : Vous trouverez, me dit-il, un asyle dans sa tendresse, elle cachera même votre état à votre pere.

Ce parti eût été peut-être le plus

prudent, je ne voulus pas le prendre.
—Vous m'avez fait ferment, lui répondis-je, de ne pas trahir mon secret; c'eſt vous que je choiſis pour l'exécution de mon projet; jugez de mon eſtime. Il eſt inutile d'eſſayer à me faire changer de ſentiment; il faut que vous me conduiſiez à Paris comme votre parente; auſſitôt que j'aurai donné le jour à mon enfant, je me ferai religieuſe: après avoir pris le voile, j'inſtruirai ma famille des raiſons que j'eus de la quitter. Le monde qui m'aura condamnée pour m'être échappée de la maiſon paternelle, reviendra ſur mon compte; il croira que la dévotion ſeule m'a fait agir; & je réparerai mes égaremens par la pénitence. C'eſt à vous, de voir ſi

vous vous ſentez aſſez de courage pour me ſervir dans une conjoncture ſi critique.

Fin de la Premiere Partie.

Lisez, après le mot impôts, *page 149, ce qui suit :*

. . . Cet homme qui ne peut se nourrir, doit un droit à son Roi ; comment le payera-t-il ? On le mettra sans pitié sur la paille : les pleurs d'une mere & des enfans, dont il est environné, n'attendrissent pas les Collecteurs. Eh ! comment pourraient ils l'être ! Ils répondent d'un argent qu'ils n'ont pas reçu, par la privation de leur liberté.

Si les Souverains pouvaient connaître tout le mal que l'on fait sous leur nom, ils gémiraient d'être Rois. La royauté n'est à desirer que pour la félicité des Peuples ; & c'est l'occupation d'un Roi vertueux : mais la vérité perce difficilement jusqu'au Trône ; on a soin d'en écarter ceux qui pourraient la dire : son Peuple meurt de faim, on le lui montre heureux.

Je vais, ma chere Emélie, vous en citer un exemple. Un Seigneur de la Cour, (le Marquis de Souvré,) grand ami de la vérité, se trouva chez le Roi (Louis XV) dans un temps où le pain était fort cher. Les Courtisans avaient assuré à Sa Majesté, le matin, que le pain était diminué : ce Prince, dont le cœur était sensible, en témoigna sa joie à son Favori quand il entra ; le Marquis de Souvré, surpris de ce qu'on avait osé en imposer au Roi, se met à courir & gagna la porte ; le Roi ne comprenant rien à cette action, lui dit : —— Où vas-tu ? —— Sire, je vais bien vîte faire pendre mon Maître-d'Hôtel ; il m'a

encore augmenté le pain aujourd'hui. On ne peut dire la vérité d'une maniere plus agréable, & mieux éclairer ſon Maître ſur celle qu'on lui cache. C'eſt toujours la faute d'un Roi, ſi on le trompe : il n'a qu'à paraître en public, les cris de joie à ſon aſpect lui annoncent ce qu'il deſire d'apprendre ; ſi les voix ſont muettes, le Peuple n'eſt pas content, il ne peut parler à ſon Roi que par ſon ſilence : ce ſont les Rois qui font pour l'ordinaire nos vertus, on ſe modèle ſur celui qui tient les rênes du Gouvernement ; ſous un Roi vertueux (*), les mœurs renaiſſent, & les honnêtes gens s'empreſſent d'entourer le Trône. Pour trouver des gens vertueux, il faut les chercher dans la médiocrité ; la vertu ſe cache, elle ne ſçait rien acquérir par la brigue & les ſollicitations ; c'eſt dans le malheur & dans l'infortune, que l'on connaît l'homme ; les revers n'abattent point ſon courage, le vice ſeul lui fait horreur : & ſi quelqu'un, jaloux de ſa reputation, emploie ſa calomnie pour lui enlever les hommages qu'il mérite, il dédaigne de ſe juſtifier, & ne laiſſe parler que ſes vertus. Caton, le Cenſeur, qui fut accuſé quarante fois, & toujours abſous, fut l'auteur de plus de ſoixante-dix condamnations ; ce qui prouve que l'homme de bien eſt toujours juſtifié, quelqu'intérêt qu'on ait à le noircir. Avec de tels hommes, l'on verrait renaître des Trajans, des Titus, qui rendraient leurs Peuples heureux.

(*) Louis XVI.

LES MALHEURS DE LA JEUNE ÉMÉLIE,

Pour ſervir d'inſtruction aux ames vertueuſes & ſenſibles.

PAR Madame la Préſidente D'ORMOY.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez { DUFOUR, Libraire, quai de Gêvres, au grand Voltaire.
La Veuve DUCHESNE, Lib. rue St. Jacques, au Temple du Goût.
NYON, Lib. rue St. Jean-de-Beauvais.
RUAULT, Lib. rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.

LES MALHEURS DE LA JEUNE ÉMÉLIE,

Pour ſervir d'inſtruction aux ames vertueuſes & ſenſibles.

SUITE DE L'HISTOIRE *de la Sœur SAINT-ANGE.*

DORIMONT fut effrayé de ma propoſition; la crainte d'être ſoupçonné de manquer de probité, & d'être regardé comme un raviſſeur,

l'affectait & formait un obſtacle à l'empreſſement qu'il avait de m'obliger : je me ſervis de toute mon éloquence pour le perſuader ; à la fin, cédant à mes prieres, il conſentit à me rendre tous les ſervices imaginables ; & après avoir rêvé un moment : —Allez, me dit-il, à Paris où vous ſavez qu'eſt ma réſidence ordinaire : mais partez ſept à huit jours avant moi, afin que votre fuite ne puiſſe m'être imputée, ce qui eſt de la derniere conſéquence pour ma réputation ; je vous donnerai pour vous accompagner une femme ſûre, je vous réponds de ſa ſageſſe & de ſa diſcrétion. Nous convinmes du jour de mon départ, je devais aller l'attendre à Paris, dans une auberge qu'il m'in-

diqua : il promit de m'y rejoindre promptement. Je pris cent louis à mes parens, & j'emportai la valeur de dix mille livres en pierreries ; c'étaient celles de ma mere dont elle me laiſſait la jouiſſance, tant j'étais idolâtrée. Cette action me coûta beaucoup ; & je reculai trois ou quatre fois, prête à la commettre ; à-force d'y réfléchir, je la trouvai excuſable par la néceſſité de la circonſtance où j'étais ; d'ailleurs ma qualité de fille unique fit que je ne crus pas faire un vol : c'était une faible partie de ma dot que je prenais d'avance, mes pere & mere étant fort riches : munie de mon petit tréſor, je ſortis à la pointe du jour au moment convenu, & fus trouver ma conductrice ; je

OXFORD-TAYLOR INST.

m'habillai en homme, je m'étais fait faire un habit ſans qu'on le ſçût; j'avais eu ſoin de porter moi-même au rendez-vous, pendant pluſieurs jours de ſuite, le linge & les hardes à mon uſage. Dès que je fus traveſtie, nous montâmes dans une chaiſe de poſte qui nous attendait, & nous partîmes par le plus beau jour d'été. J'étais déja fort loin quand on s'apperçut de mon évaſion, mon pere & ma mere ne ſe levant ordinairement que ſur les dix heures. Je courus jour & nuit ſans prendre aucun repos; la crainte d'être pourſuivie m'empêcha de m'arrêter nulle part: il ne nous arriva rien de facheux dans notre voyage. Lorſque je fus dans la Capitale, je ne me poſſédais pas de joie; je n'avais repris mes

habits de femme, qu'à douze lieues de Paris. Je deſcendis à l'auberge indiquée ; je me fis paſſer ſimplement pour une femme, que la groſſeſſe faiſait beaucoup ſouffrir, & qui avait des ſimptômes ſinguliers : je fis venir des Médecins pour donner un air de vraiſemblance à ce que j'avançais. Dorimont me tint parole ; il arriva au jour indiqué. A ſon aſpect, une pâleur ſoudaine couvrit mon viſage. —Qu'avez-vous à me dire? vous me regardez, ſans doute, comme une fille dénaturée, qui a donné la mort aux Auteurs de ſes jours. J'ai voulu épargner à leurs cœurs un coup plus affreux ; je crains d'apprendre juſqu'où aura été leur ſenſibilité. N'épargnez pas la mienne ; percez ce cœur,

il a porté la mort dans le leur. S'ils savaient jusqu'à quel point je suis criminelle, ils se consoleraient de ma perte, & m'accableraient de leurs malédictions. —Je ne vous cacherai pas leur désespoir, belle Minette ; en vous rappellant leur tendresse, c'est vous peindre leur douleur. Je ne vous rendrai que faiblement l'état où vous les avez mis ; il aurait attendri les ames les plus insensibles. Mille fois je fus prêt à vous trahir ; le serment sur mon honneur que vous avez exigé, m'a retenu. —Dorimont, je veux un détail. —Il faut donc vous obéir. J'allai chez eux comme vous me l'aviez ordonné : ils s'entretenaient de vous, se disputant l'un & l'autre la gloire d'a-

voir un enfant charmant; ils me prirent pour juge, il fallut ouvrir mon ſentiment. Je fis votre éloge le plus modeſtement qu'il me fut poſſible. Ne voilà-t-il pas une querelle? ils ſemblaient dire en ſe regardant, & en ſouriant: *Il ne s'y connaît pas:*—Vous êtes bien froid, me dit votre pere, quand vous faites le panégyrique de vos amis. —Je les aime, répondis-je, mais je ne les gâte pas.

Je vis l'inſtant où j'allais être diſgracié; ils me prierent de rompre ſur un chapitre qui leur déplaiſait: mon ſilence devint une preuve de mon reſpect. L'heure du dîner qui était le moment critique arriva; qu'on avertiſſe notre chere Minette; on la voit aujourd'hui bien tard. Le dô-

meſtique vint annoncer que l'on ne vous trouvait pas ; vos femmes interrogées aſſurerent que vous étiez ſortie à la pointe du jour, & que vous leur aviez dit que vous alliez vous promener. —Que lui eſt-il arrivé ! s'écrierent Monſieur & Madame Dorval. L'allarme ſe met dans la maiſon ; toute la ville eſt parcourue. Lorſqu'ils virent que les perquiſitions étaient inutiles, ils ſe déſolerent, s'arracherent les cheveux, & inſpiraient une pitié qui aurait touché les plus barbares. Je mêlai mes larmes aux leurs, ſans pouvoir les conſoler; ils me prierent de ne pas les abandonner dans leur malheur : jugez de ma ſituation, moi qui d'un ſeul mot aurais pu éclaircir le myſtère.

Toute la ville vint les viſiter, & chercha à diminuer l'affliction dans laquelle ils étaient plongés, chacun raiſonna ſur cet événement à ſa fantaiſie; les uns croyaient que vous aviez été enlevée par un amant: mais ces bruits étaient auſſitôt diſſipés. Son pere & ſa mere ne la contrarient en rien, diſait-on, ils l'ont toujours laiſſée libre ſur ſon choix. Des gens plus curieux examinaient ſi quelques jeunes-gens avaient diſparu; on ne voyait perſonne d'abſent. Comme il eſt des gens qui ſe mêlent de ce qu'ils n'ont que faire, une Dame qui certainement n'était pas de vos amies, s'aviſa d'avancer qu'un Muſicien fort mauvais ſujet, mais homme d'eſprit, avait quitté la ville, & qu'on ne le voyait plus.

Elle fait part de maiſon en maiſon de cette découverte ; ces bruits parviennent aux oreilles de Dorval & de ſa femme : —Non, s'écrierent-ils tranſportés de colere, ma fille n'a pas le cœur aſſez bas pour s'être amourachée d'un homme de cette trempe ; toute la Nobleſſe d'ici était à ſes pieds ; & elle en rejettait les hommages. Oui, répondait-on, mais la retraire où on la voyait vivre, ſuppoſe un amant favoriſé qu'on voulait dérober aux yeux des ſurveillans. Cette fille ſi diſſipée, pleine de fantaiſies, d'une pétulance ſinguliere, d'une imagination extravagante, tout à-coup s'enſevelit : les hommes dont elle recherchait les adorations par vanité ſeulement, ſont bannis de ſa

préſence ! à-peine même recevait-elle quelques femmes ! & de quel genre était ſon choix ? ce ſont les meilleures têtes de la ville & les plus ſenſées qui deviennent ſa ſociété ; ce n'eſt plus cette Minette qu'on citait pour ſes étourderies : c'eſt une fille pleine de raiſon, & d'une ſolidité dont on ne l'aurait pas crue capable. Où a-t-elle pris ces perfections dont la découverte étonne ? qui a pu produire cette merveille ? c'eſt ſûrement l'amour. Lui ſeul a fait cette étrange métamorphoſe : il n'appartient qu'à ce Dieu, de faire de pareils miracles.

Tout le monde m'interroge, & me demande ſur qui tombent mes ſoupçons ; ma réponſe fut d'aſſurer que je ne vous connaiſſais pas d'a-

mant. Mais ſe ſouſtraire à la maiſon paternelle où elle était adorée, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? on ne conçoit rien à cette conduite. Une de vos femmes demanda à votre mere, ſi on lui permettait de dire ce qu'elle penſait ſur votre compte; on lui permit de parler : elle avoua s'être apperçue que vous étiez groſſe. Votre mort eût fait moins de peine que cette fatale nouvelle. De qui peut être l'enfant ? on ne voit que Dorimont dont les ſoins étaient reçus. . . . Ce ſoupçon affreux m'offenſe, & excite mon courroux; quoi ? l'on me mépriſe aſſez pour croire que j'aie pu payer l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, en ſéduiſant une fille de qualité dont l'alliance m'eût

flatté! Il ne manque à mon malheur que ce trait d'aviliſſement ; je jure par l'honneur qui m'eſt plus cher que la vie, que ſi votre fille eſt groſſe, ce n'eſt pas de moi. Le tems vous apprendra à me mieux connaître ; adieu, je vais tâcher d'oublier qu'on a cru Dorimont capable d'une action qui n'eſt digne que d'un malhonnête-homme tel qu'il ſoit. Ils firent ce qu'ils purent pour m'appaiſer, & me retenir avec eux : je partis malgré leurs prieres.

Je remerciai Dorimont de tout ce qu'il faiſait pour moi ; il me loua un petit appartement, dans un quartier éloigné ; je ne pouvais décemment reſter en auberge ; ma jeuneſſe & ma figure fixaient trop l'attention, &

auraient fini par exciter la curioſité : il fallait auſſi me dérober aux recherches de ma famille. Dorimont me donna une ſeule fille pour me ſervir avec ma conductrice ; un air d'opulence ne convenait pas à ma ſituation : d'ailleurs je n'aurais pas voulu recevoir ſes bienfaits. Me voilà donc à la garde d'un homme qui m'adorait. Que ſavais-je, ſi éloignée de mon pays, il n'aurait pas des prétentions, & ſi ma faute ne lui en donnerait pas le droit ? ma démarche était téméraire ; mais je ne m'en étais pas moins arrachée à ma famille, rien n'avait été capable de m'arrêter ; je commençais un peu tard à faire des réflexions : heureuſement je n'eus jamais à me repentir

de m'être fiée à la probité de Dorimont. Il n'eſt pas poſſible d'être plus honnête qu'il l'a été, ni de ſervir ſon amie avec plus de zèle ; il m'a prouvé qu'il exiſte encore des ames honnêtes. Dès le lendemain de ſon arrivée, il me conduiſit à la nouvelle demeure qu'il m'avait choiſie, & il venait paſſer ſes journées avec moi. Je logeais depuis deux mois ou environ dans cet appartement, lorſque je mis au monde un fils beau comme l'amour. J'arroſai cet enfant de mes larmes : j'aurais voulu le nourrir, il fallut malgré moi le confier dans les mains d'une nourrice. Pauvre infortuné ! je ne puis remplir les devoirs de mere vis-à-vis de toi. Je perpétuerais mon opprobre, ſi je te gardais :

je m'arrache l'ame, en me ſéparant d'un être ſi intéreſſant : ton pere, tout barbare qu'il eſt, ne pourrait te haïr s'il voyait en toi ſon image. En-effet, ce fils était tout le portrait de Mainville : s'il l'eût connu, peut-être, en me plaignant, m'aurait-il témoigné plus d'humanité.

Prenant mon fils dans mes bras, & le couvrant de baiſers : Ah ! j'éprouve dans ce moment, lui diſais-je, que tu m'es trop cher pour ne pas pardonner à ton pere. Je ſuis loin de le déteſter ; ces careſſes que tu reçois de ta mere t'en ſont un ſûr garant : ſi jamais ton pere te connaît, il t'aimera ; ſon cœur ne te ſera pas fermé : le cri de la Nature ſe ſera entendre, il ne pourra étouffer ce murmure intérieur

térieur. Sa main aura beau vouloir te repouſſer, elle ne fera que des efforts impuiſſants : le frémiſſement de ſes ſens à ton aſpect, l'avertira qu'il eſt ton pere. C'eſt un devoir ſi tendre, & ſi doux à remplir pour une ame ſenſible, que ceux qui ne ſentent pas cette émotion ſont bien à plaindre.

Dorimont fut le parrein de mon enfant ; il le tint avec une Dame de ſes amies. Quand nous fûmes ſeuls, mes larmes coulerent en abondance: —Qu'avez-vous ordonné, mon cher ami ? vous me ſéparez de mon enfant, c'eſt vous qui déchirez mon ame. Si vous y liſiez, vous la verriez ſaiſie d'horreur d'avoir abandonné un objet que je chéris : vous n'êtes pas

pere, par conſéquent vous n'avez pas éprouvé qu'il eſt au-deſſus des forces humaines de ſe réſoudre à en perdre le caractere. Menez-moi plutôt dans quelque forêt, au pied des plus affreux rochers; avec mon fils, j'y trouverai le bonheur. Il ſera mon univers, rien n'altérera mon courage: la miſere même ne m'épouvantera pas. Je ſouffrirai les travaux les plus pénibles pour conſerver un dépôt ſi précieux; ma bouche ne ſe plaindra jamais, & ne s'ouvrira que pour lui apprendre votre nom & celui de ſon pere. Sa tendreſſe pour ces deux noms ſera l'hommage de ma reconnaiſſance & de la ſienne, vous ne diſtinguerez aucune différence dans nos ſentimens.

—Je desirerais vous satisfaire, répliqua Dorimont, c'est à-regret que je vous ai séparée de votre fils. Ma pitié n'a pas besoin d'être excitée pour sentir la douleur que je vous cause ; ce n'est pas de l'attendrissement qu'il faut ici, c'est de la fermeté : la faiblesse dégrade : n'ayez nulle inquiétude de votre fils ; je lui servirai de pere ; ma tendresse sera si vive, qu'il s'y méprendra ; toute douloureuse que soit cette séparation, elle devient nécessaire. Sitôt que vous serez remise de vos couches, nous verrons le parti qu'il y aura à prendre. —Il est pris, Dorimont, & je n'en changerai pas, puisque je ne puis élever mon enfant ; j'ensévelirai pour toujours dans la retraite, des

charmes qui m'ont été ſi funeſtes; là je pleurerai en liberté le fatal moment qui m'a perdue ; il fut plus fort que ma raiſon. O femmes vertueuſes ! profitez de ma leçon ; qui ne craint pas le péril, & ne combat pas ſans ceſſe ſes paſſions, eſt bien près de ſa chute ; le trop de confiance en nous-mêmes nous aveugle & nous empêche de voir le précipice qui nous environne ; on n'évite d'y tomber qu'en ſe méfiant de ſoi. Le plus ſûr moyen ſans doute, lorſqu'on a un cœur ſenſible, eſt de fuir les occaſions ; c'eſt même l'unique reſſource ; plaignez-moi ſans me condamner, de crainte de vous juger. Ne vous enorgueilliſſez jamais de votre vertu ; elle dépend de tant

de conditions & de circonſtances, que c'eſt être trop préſomptueuſe que d'y compter.

A-peine fus-je rétablie de mes couches, que je voulus revoir mon fils; Dorimont s'oppoſa avec intrépidité à mes prieres : il fit tout ce qu'il put pour me faire rentrer dans la maiſon paternelle, ſans pouvoir me gagner. Je me déterminai au contraire à ne plus différer à me rendre à cette Abbaye. Il m'y donna pour une veuve de ſes parentes, qui touchée de la perte de ſon mari, voulait ſe conſacrer à Dieu. Je fus reçue avec plaiſir : je priai Dorimont, lorſque je ſerais Religieuſe de retourner dans ma famille, & d'y parler quelquefois d'une fille qui s'était ſacrifiée

pour pleurer ſes égaremens : Servez-leur de fils, réparez la perte qu'ils ont faite. A ces mots Dorimont ſoupira ; je ſavais combien ce titre aurait été cher à ſon cœur. Il vendit mes diamants, l'argent qu'il en tira ſervit à payer ma dot ; à l'exception d'une petite penſion qu'il me réſerva pour les menues dépenſes qui rendent la vie d'une Religieuſe moins déſagréable. Nous nous quittâmes, pénétrés de la plus vive eſtime l'un pour l'autre : ma faute n'a jamais diminué, la conſidération qu'il m'a vouée. Je paſſai mon noviciat au pied des Autels ; on prit mon déſeſpoir pour ferveur : ſa mi dévotion apparente fut un prétexte, pour n'être occupée que de ma douleur. Je déſirai

de faire profeſſion, avec une impatience ſans égale; le tems me paraiſſait d'une longueur inſupportable : enfin cet inſtant arriva. Quinze jours avant, je ſentis mon courage chanceler & des répugnances qui m'étaient d'un mauvais préſage; j'étais ſouvent ſaiſie d'effroi. Enfin j'écrivis à Dorimont pour venir me voir achever mon ſacrifice. Je lui cachai mes combats; s'il les avait ſçus, peut-être m'aurait-il trahie; il m'avait preſſée plus d'une fois d'aller tomber aux genoux de mes pere & mere, & ſans le ſecret qu'il m'avait promis, & auquel il était incapable de manquer, il m'aurait arrachée du cloître en décélant ma retraite.

Loin de lui montrer les incerti-

tudes qui m'agitaient, mes lettres ne reſpiraient que la joie; il m'en coûta pour déguiſer mes ſentimens : cette conduite, comme vous le voyez, était indiſpenſable. Dorimont refuſa de venir à ma profeſſion : l'état où je m'engageais était trop pénible pour ſon cœur, & n'était nullement de ſon goût. Je ſoutins mon ſacrifice en héroïne ; je prononçai mes vœux avec fermeté ; je briſai mon ame en renonçant à mon cher enfant ; ſon ſouvenir fut l'ennemi le plus cruel que j'euſſe à ſurmonter. Mainville partagea auſſi mes regrets, ma fierté ne tarda pas à les étouffer. L'infidèle me pleurera peut-être un jour, il apprendra l'effet qu'a produit mon repentir. C'eſt à lui que je

me

me ſacrifie. Voilà donc le fruit de l'erreur d'un inſtant ; cet état que j'embraſſe, me prive pour toujours d'un époux que j'aurais adoré..... du tendre nom de mere... qui aurait mieux que moi rempli ces deux titres ? Mon fils, tu n'auras pas à rougir de m'appartenir, tu ne connaîtras jamais celle qui te donna le jour ; je vais par les auſtérités impoſer ſilence à mes ſens mutinés ; ils ſe révoltent ſans ceſſe quand je penſe que ma bouche ne pourra plus te couvrir de baiſers : quoi ! je n'aurai plus la douceur de te preſſer contre mon ſein ! mon fils, mon cher fils, que ce moment de bonheur a été court ! non, jamais il ne s'effacera de ma mémoire ; je penſerai à toi con-

tinuellement, rien ne me diſtraira de ce ſouvenir. Je porterai ma tendreſſe au pied de ces autels que j'embraſſe ; le ſommeil fermant mes paupieres me prêtera ſes illuſions ; je rêverai que Mainville ſe repent de m'avoir trompée, & que je lui pardonné ; alors ſerrant le pere & le fils dans mes bras, je jouirai d'un bonheur que l'on ne peut m'ôter : les nuits heureuſes rendront mes jours plus ſupportables. Le lendemain de ma profeſſion, j'écrivis deux lettres : l'une à mes pere & mere, l'autre à Dorimont. Je le remerciai de ſon amitié. « Si la plus vive reconnaiſſance, lui écrivais-je, peut acquitter tout ce que vous doit la Sœur Saint-Ange, perſonne ne ſent mieux les obliga-

tions qu'elle vous a. Elle réclame vos ſoins pour un être qui ſans vous, ſerait malheureux. Vous ſavez le beſoin qu'il a de vos bontés : je vous le recommande ».

Comme Dorimont était retourné en Bretagne depuis quelque temps, je le priai, (dès qu'il aurait reçu ma lettre,) d'aller dans ma famille, pour la conſoler : voici la lettre que j'écrivis à mon pere & à ma mere :

Mon très-cher Pere, & ma très-chere Mere.

«Permettez qu'une fille qui ne mérite plus ce nom, ſe proſterne à vos pieds pour obtenir ſon pardon. J'ai les plus grands torts avec vous ; c'eſt pour les cacher & les enſevelir dans

l'oubli, que j'ai choiſi cette retraite : j'y ſuis attachée par des nœuds éternels. J'ai mis entre le monde & moi une barriere qui ne peut ſe rompre. Si je ne vous en ai pas inſtruits, c'eſt que j'ai craint de perdre toute ma fermeté en vous voyant ; ma réſolution était priſe de me conſacrer à Dieu ; votre douleur que je n'aurais pu ſoutenir, lui eût enlevé ſon triomphe : il m'a fait la grace de m'appeller à lui ; j'ai tout ſacrifié pour un divin Maître qui ſçait pardonner : imitez-le. Ne me reprochez pas d'être ingrate, je ne le fus jamais. Ma tendreſſe voulut vous épargner la honte d'avoir donné la vie à une fille qui pour récompenſe de vos bontés, n'avait que des larmes à vous faire répandre :

combien j'en verſe moi-même tous les jours ! mon crime quoiqu'involontaire n'en exiſte pas moins ; un malheureux inſtant m'y entraîna : toute ma vie doit être conſacrée à le réparer par la pénitence. Dieu eſt plein de miſéricorde pour les plus grands pécheurs : il ſe ſert de toute ſorte de moyens pour les attirer à lui. Sans ma faute je ſerais encore en proie à un monde que j'aimais trop ; mes défauts que l'on flattait ſans ceſſe ne m'auraient fait acquérir aucunes bonnes qualités : je ne les devrai qu'à un retour ſur moi. Ma vie va devenir heureuſe ſi vous m'aimez encore ; ſans cela mes jours s'écouleront dans l'amertume & la douleur. J'ai recours à votre pitié &

j'en ai beſoin ; mon cœur eſt déchiré quand je ſonge aux peines que je vous ai cauſées ; je dévore mes chagrins ; ne les rendez pas mille fois plus cruels par votre ſilence ; rompez-le, je vous en conjure ; que j'aie la conſolation de lire que vous me pardonnez. Dorimont inſtruit de mes crimes vous en retracera l'horreur, ma plume ne peut la décrire : mes yeux inondés ſont obſurcis, & ma main tremblante & preſque ſans mouvement.... ne me laiſſe plus que la liberté de vous aſſurer du reſpect le plus profond, de la *Sœur Saint-Ange* ».

J'étais dans l'attente d'une réponſe qui n'arrivait pas aſſez vîte au gré de mes deſirs, lorſque je reçus une lettre foudroyante, elle ne me ſortira jamais de l'eſprit.

—«C'eſt bien à toi, fille ingrate, m'écrivait mon, pere de réclamer notre tendreſſe; tu n'en connus pas le prix. Ton deshonneur que tu as oſé me faire révéler & dont nous nous doutions, efface l'idée que tu nous as appartenue; il fallait du moins nous en laiſſer l'incertitude: nous aimerions mieux pleurer ta mort, que de te ſçavoir coupable: que ne gardais-tu ce ſecret fatal? Voilà donc la récompenſe que tu réſervais à notre amitié, tu nous perces le cœur de mille traits plus cruels que la perte de ta vie. Nous cacherons ta honte parce que ce ſerait dévoiler la nôtre; nous annoncerons ſimplement que tu t'es faite Religieuſe, nous tâcherons d'inſinuer que la dévotion

t'a fait quitter la maiſon paternelle. Voilà donc où le libertinage t'a conduite ; après avoir volé ton pere & ta mere, tu t'es égarée de plus en plus. Loin d'implorer nos bontés, tu as creuſé toi-même l'abîme où tu t'es précipitée ; ta premiere faute, au lieu d'imprimer le repentir dans ton ame, a rendu toutes tes démarches fauſſes & légeres : tu as entaſſé forfait ſur forfait. Devenue le bourreau de ton pere & de ta mere, tu réſervais ce ſupplice pour leurs derniers jours ; eſt-ce là la conſolation que tu ménageais à ton pere ; je me glorifiais de l'être, & j'en portais le titre avec trop d'orgueil ; tu l'as méconnu ; il n'a pas été ſacré pour ton cœur ; ah ! ſi jamais l'âge te rend ſenſible,

tu ſentiras que tu as avancé nos jours & ouvert notre tombeau : cet enfant que tu n'oſes avouer, ſera un vautour qui déchirera ton cœur; par tes peines tu connaîtras les nôtres : oublie-nous : nous n'avons pas beſoin de ta fauſſe pitié. Nous te demandons pour grace de ne nous plus écrire; c'eſt r'ouvrir nos plaies que d'apprendre par tes lettres qu'il exiſte une fille indigne de nous ».

—Vous devez juger de toute ma douleur après la lecture de cette réponſe ; elle m'a fait paſſer mes jours dans l'amertume : malgré la défenſe de mon pere, je riſquai une ſeconde lettre ; elle fut ſans réponſe, je n'en demandais pas. Voici le contenu.

Mon très-cher Pere & ma très-chere Mere.

« Malgré votre colere, dont je ne ſuis pas étonnée, permettez-moi pour la derniere fois de prononcer ces noms; ils ſont ſi doux à mon cœur, que je reſſens la plus vive douleur de m'être privée de les répéter ſans ceſſe; je n'ai donc plus qu'à mourir, puiſque vous me défendez de me regarder comme votre fille. Votre juſte reſſentiment a dicté la lettre que vous m'avez écrite; vous n'avez conſidéré que mes crimes : ſi vous étiez les témoins de mon repentir, je me flatte encore qu'il vous toucherait. Vous ne voyez ma retraite au couvent que comme une ſuite de ma mauvaiſe conduite;

je reſſentis en effet un ſi violent chagrin de ma faute, que je me crus déja condamnée & perdue ſans reſſource. Ce fut pour cacher ma honte que je me ſauvai de la maiſon paternelle ; comment aurais-je pu ſoutenir vos regards ? ils ſeraient devenus pour moi un reproche continuel. Plus vous m'aviez accablée de bontés, moins je m'en ſentais digne : je voulus donc, en fuyant, épargner votre ſenſibilité. Si vous ſaviez combien il m'en a coûté pour m'arracher de votre ſein !.. cet effort fut un retour à la vertu ; ſi je vous avais moins aimés, je n'aurais pas attendu pour me jeter à vos pieds, que je fuſſe couverte de l'habit de la pénitence : je l'ai cru plus capable

de me faire obtenir ma grace. Mon crime eſt enſéveli; il n'y a que vous & Dorimont qui en ſoyez inſtruits: ſon amitié me répond de ſa diſcrétion; pour vous, je contais que renfermant ce ſecret dans votre ame vous ne m'accableriez pas de votre courroux; daignez me plaindre, j'oſe encore l'eſpérer; la peinture que Dorimont a dû vous faire du déchirement de mon cœur eſt aſſez forte pour vous engager à me trouver plus malheureuſe que coupable: quoi! ſerait-il poſſible, chers Auteurs de mes jours, qu'au lieu des conſolations que je réclame & que j'attends de vous, je n'éprouvaſſe qu'un abandon affreux: ſi je ne ſuis plus pour vous qu'un ſujet de malé-

diction, c'eſt à l'Etre ſuprême que j'offrirai mes douleurs ; ne lui demandant pour tous les ſacrifices que je lui fais, que de prolonger le cours de votre vie : ſi en m'oubliant, le calme peut ſe rétablir dans vos cœurs; je n'ai plus à me plaindre, & le reſte de ma vie me ſera un fardeau moins pénible à porter. J'en ignore le terme ; mais tous mes jours ſeront employés à vous chérir, vous reſpecter, & gémir d'avoir excité votre indignation. Peut-être viendra-t-il un heureux moment, où le nom de fille qui allume votre colere, vous inſpirera quelques mouvemens de pitié. On n'efface pas aiſément de ſon cœur un objet que l'on a tant aimé ; l'imagination nous en retrace

toujours l'idée, malgré les efforts que l'on fait pour l'en chaſſer. Un pere même en puniſſant, ſe ſent attendri ; l'amour paternel retient ſa main prête à frapper ; c'eſt une victime bien chere qu'un enfant qui ſe jette aux pieds de ſon pere & de de ſa mere, pour y reconnaître ſes torts, & y déplorer ſes erreurs. Quelque puiſſe être votre façon de penſer, je n'en ſerai pas moins juſqu'au dernier ſoupir la plus ſoumiſe, & la plus reſpectueuſe fille très-indigne, *Sœur Saint-Ange* ».

Voilà, ma chere amie, les épreuves qu'il m'a fallu ſoutenir ; j'écrivais ſouvent à Dorimont pour avoir des nouvelles de mes pere & mere : il m'en donna pendant tout le temps

qu'il fut en Bretagne : il fit ſon poſſible pour me raccommoder avec ma famille ; ne pouvant y réuſſir, le chagrin qu'il en reſſentit, joint à celui de me voir Religieuſe, lui firent prendre le parti de voyager, pour ſe diſtraire des peines du cœur qui avaient altéré ſa ſanté : quoiqu'il ne m'en ait jamais parlé depuis que j'ai pris cet habit, il ne m'a pas été difficile de le deviner par la réſiſtance qu'il a apportée à tous les mariages qu'on lui a propoſés ; cette délicateſſe m'a attendrie, & j'ai pleuré plus d'une fois de n'avoir pu faire le bonheur d'un homme ſi eſtimable. J'ai été plus de quatorze ans, depuis ma profeſſion, ſans recevoir aucune marque de ſouvenir de la part de ma

famille : combien de fois ai-je deſiré de n'être plus ! mes ſouffrances ne peuvent ſe concevoir : il n'appartient qu'aux ames ſenſibles d'en être pénétrées ; dans ces inſtans de tribulation la privation de la vie deviendrait ſouvent un bien, & ſans la Divinité à qui l'on en doit compte, on en abrégerait le cours. Il y a cependant plus de force d'ame à ſupporter le poids de ſes infortunes, qu'à s'en délivrer par un ſuicide ; ſurtout quand on ſçait que rien ne peut les adoucir, & qu'on ſe voit condamné à répandre ſans ceſſe des larmes : oui certainement, ne pas ſe ſouſtraire à mille morts que l'on ſouffre tous les jours au lieu d'une ſeule, eſt un effort de vertu bien plus grand & dont peu

peu de gens ſont capables. Je commence à être plus tranquille ; jouiſſant à-préſent de l'amitié de tout ce qui m'eſt cher ; mais mon cœur avait été ſi flétri par la douleur, que je vous avoue de bonne-foi que le retour au bonheur ne me fit pas une ſenſation fort vive. J'en reçus la nouvelle avec une philoſophie qui ſemblait tenir de l'indifférence, & mon air froid étonna la Dame qui était chargée de me l'annoncer. Vous ne ſerez peut-être pas fâchée de ſavoir l'époque à laquelle ceſſa la haine de mes parens.

Mon fils, le Marquis du Roſoy, était élevé aux environs de Paris, ſous un Précepteur convenable à ſa naiſſance, Dorimont, avant ſon dé-

part avait pourvu à ſon éducation, & l'avait remis entre les mains de cet habile homme : rien n'était négligé pour le rendre aimable ; il faiſait des progrès en tout genre & répondait parfaitement aux ſoins qu'on ſe donnait. Les plus heureuſes diſpoſitions ſecondaient le maître ; ſon diſciple avait beaucoup d'eſprit, de l'aptitude pour les ſciences, & une raiſon au-deſſus de ſon âge. Je vous ai déja dit qu'il était avantagé d'une très-jolie figure ; il reſſemblait à Mainville. Mon fils, devenu l'ornement de la petite ville qu'il habitait, y était fêté. Mainville viſitait alors avec ſa femme tous les environs de Paris ; il s'était marié depuis huit ans à la perſonne la plus eſtimable. Sa

félicité aurait été complette, ſi elle l'eût rendu pere; ce défaut de ſatiſfaction n'était cependant pas capable de le refroidir. Il craignait trop d'affliger Madame de Mainville, & qu'elle ne crût qu'il l'aimait moins parce qu'elle n'avait pas d'enfans, il avait au contraire pour elle les attentions les plus marquées. Paſſant l'un & l'autre par la ville où était mon fils, une roue de leur voiture caſſa. Pendant que Mainville, ſe donnait les ſoins néceſſaires pour la faire raccommoder, du Roſoy & ſon Précepteur paſſaient dans la rue où cet accident venait d'arriver. Ils s'approcherent pour ſavoir ſi perſonne n'était bleſſé. Madame de Mainville n'eut pas plutôt apperçu cet enfant, qu'elle jeta un

cri ; la reſſemblance parfaite qu'elle lui trouva avec ſon mari, l'empêcha d'être maitreſſe d'un premier mouvement. Mainville, que ce cri fit regarder, fut ému doublement, ſans trop ſavoir pourquoi, en fixant ce bel enfant : il demanda à ſa femme ce qu'elle avait ; alors Madame de Mainville, prenant mon fils par la main, & le plaçant devant lui : Vois, lui dit-elle, ſi ce n'eſt pas là ton portrait. J'ai été ſurpriſe de trouver tous tes traits dans cet enfant. Je ne puis comprendre ce qui ſe paſſe en moi, mais je t'avoue que ſi tu habitais cette ville, cette rencontre m'inſpirerait de la jalouſie.

Quel âge avez-vous, mon petit ami, dit Madame de Mainville ? — J'ai

bientôt quatorze ans, Madame; —A qui appartenez-vous ? Du Roſoy qui ſavait ſa naiſſance, & à qui on avait recommandé le ſecret, ſurpris de la queſtion, ſe trouva embarraſſé. Il rougit ſans répondre; & ſe ſentant attendri, il ne put retenir ſes larmes. La nature ſans doute dans ce moment l'avertiſſait qu'il était devant ſon pere; il eſt certain qu'elle n'eſt jamais muette, mais ſouvent on ne l'écoute pas. Mainville était auſſi troublé; & ne pouvant ſe rendre compte de ſon agitation, il s'approcha de ce jeune homme, le ſerre dans ſes bras, ſans ſoupçonner que ces careſſes lui ſont dues. Mon fils ſe ſentant preſſé eſt ſi touché que, baiſant les mains de Mainville, il s'écria tout hors de lui-

même, —Mon pere, mon pere!... Si j'en crois mon cœur, c'eſt vous qui... Madame de Mainville ne lui donna pas le tems d'achever, frappée d'étonnement d'une ſcène ſi extraordinaire, elle s'empreſſa de faire entrer le jeune Marquis & ſon Précepteur dans l'auberge vis-à-vis : ils s'étaient tous obſervés ſi peu, qu'on commençait à les entourer.

La curioſité de Madame de Mainville venait d'être excitée pour tâcher d'en ſavoir davantage.—Queſt-ce que ceci ſignifie ? ſe diſait-elle, approfondiſſons cette aventure. Et s'adreſſant à mon fils ; —Quel eſt votre pere, mon petit ami ? —Je l'ignore, Madame, mais tout ce que l'on m'a appris c'eſt qu'il a rendu ma mere

malheureuſe. Je ſuis le fruit d'un amour qui lui a coûté bien des pleurs & le plus grand repentir ; je ſuis privé d'elle pour jamais, elle a renoncé au monde. Je n'ai pu adoucir ſes chagrins, ce bonheur m'a été refuſé. J'ai pour mon malheur un cœur ſenſible, ſans avoir perſonne que je puiſſe aimer. Lorſque je vois un pere prodiguer des careſſes à ſon fils ; je ſoupire ; & je dis, c'eſt ainſi, que mon pere me preſſerait contre ſon ſein ſi je le connaiſſais ; je ſens pour lui tant de tendreſſe !..... mais à qui l'adreſſer ? Je ſuis un pauvre orphelin, qui quand on l'interroge, répete la leçon de ſon Précepteur ; aujourd'hui je n'ai pu mentir : les émotions de mon cœur, la crainte &

le reſpect m'ont ſaiſi, & ont décelé ce qu'il faut que je tienne caché. Quel eſt donc le pouvoir auquel je n'ai pu réſiſter ? un charme invincible agit ſur moi, j'appréhende de vous quitter : la préſence de Monſieur intéreſſe mon ame ; c'eſt le ſeul inſtant de bonheur, que j'aie éprouvé depuis que ma raiſon s'eſt développée : ce quelque choſe que je cherche & qui me manque, il ſemble que je le trouve ici ; j'ai vu, Monſieur, partager mon trouble, nos ames s'entendaient elles ? Ce ſaiſiſſement mutuel me ſerait-il un préſage qu'elles ſont faites ſur le même modele ? Vos yeux baignés de larmes portent un jour bien doux dans mon cœur ! le frémiſſement involontaire de mes ſens, eſt-il

eſt-il un trait de lumiere ? Non, je ne m'abuſe point, on ne peut ſentir tant d'agitation, & ſe tromper. Mon cœur me parlerait-il avec tous ces tranſports, en voyant un étranger ! C'eſt à vous, Monſieur, à éclaircir ce miſtere ; j'attends mon ſort de vous. Si je ſuis votre fils, ne me rejettez pas : ſoyez généreux en le déclarant : je ne ſuis pas indigne de cette qualité. Mes ſentimens ſont auſſi purs que le ſang qui coule dans mes veines : mes malheurs ne m'ont jamais dégradé. Je ſouffre d'être appellé d'un nom emprunté ; il me ſemble que je dois en avoir un que je me rendrais digne de porter, & qui effacerait l'eſpece d'opprobre qu'on attache à une naiſſance qui n'eſt pas

légitime. En vous nommant, le rideau ſera peut-être tiré ſur ma deſtinée ? —Je m'appelle Mainville.... —mon pere!. recevez votre fils dans vos bras.

Mainville comblé de joie d'avoir donné le jour à un fils auſſi charmant, prodiguait les plus vives careſſes à ſon cher enfant qui les lui rendait ; il ne ceſſait de le preſſer contre ſon cœur ; mille baiſers ſe ſuccédaient. Madame de Mainville gardait un morne ſilence ; ſon mari jetant par-haſard les yeux ſur elle, voit une pâleur mortelle répandue ſur ſon viſage ; il quitte ſon fils pour courir à ſa femme, & lui dit : Que ton cœur ne prenne pas d'ombrage ; ne t'allarme pas ; l'âge de mon fils ne doit te laiſſer aucune inquiétude. L'a-

mour le plus tendre m'engage à toi; tu ne peux me faire un crime, d'avoir trouvé une autre femme belle avant toi. Je fus jeune, le desir des sens m'entraîna. Sa mere n'alluma pas de passion dans mon cœur, puisque cet instant de faiblesse ne fut suivi d'aucun autre. Elle était coquette ; ce ne fut qu'une affaire de fantaisie : je n'ai connu le véritable amour qu'avec toi. Mais blâmerais-tu ma tendresse pour un être malheureux qui ne mérite pas d'être confondu avec sa mere? Ton cœur n'est pas cruel, je suis sûr que tu aimeras cet enfant que j'adopte ; regarde-le comme le tien : qu'à tes caresses il s'y méprenne, & te croie sa véritable mere.

Madame de Mainville avait de l'es-

prit, & adorait ſon mari! ſans héſiter, elle lui répondit : Comment n'aimerais-je pas cet enfant ? Il vient de toi. Si je t'ai montré des ſoupçons jaloux, ils ſont pardonnables ; j'appréhendais de rencontrer une rivale, qui à-coup ſûr eût retrouvé le chemin de ton cœur avec ce bel enfant : je lui aurais diſputé ta tendreſſe, & pour me l'enlever, il aurait falu qu'elle commençât par me percer le ſein ; toute femme qui aurait des prétentions ſur toi, deviendrait ma plus cruelle ennemie : c'eſt par la vengeance la plus horrible que je payerais ſon amour, & que je te ferais connaître la force du mien ; par mes fureurs on jugerait de quel prix m'eſt ton cœur. Mes droits ſont ſacrés pour

toute femme honnête ; mais celle qui ne le ſerait pas, éprouverait combien il eſt dangereux de me ravir ce qui fait ma félicité. Mes feux ſont légitimes ; je puis avouer que je t'adore : ce même amour ferait mon crime, ſi on oſait ſe faire aimer de toi.

Mainville la raſſura ſur ſes craintes : il ne fut pas difficile de la perſuader. Elle fit mille amitiés à mon fils, elle interrogea le Précepteur ſur mon compte quand ſon mari fut ſorti : j'ai ſçu tous ces détails par mon cher enfant. Le Précepteur apprit à Madame de Mainville comment je m'étais rendue Religieuſe, & que le repentir m'avait déterminée à embraſſer cet état ; elle me plaignit, & me trouva moins coupable que je ne

l'étais ; ma retraite la tranquillisait ; un objet qu'on ne craint plus, excite pour l'ordinaire notre pitié. Je veux voir cette femme, dit-elle ; c'est une héroïne ; si un instant de faiblesse a mis un nuage sur sa vie, sa maniere de se conduire l'a dissipé ; le malheur a rendu son ame forte & sa chûte ne sert qu'à rélever l'éclat de ses vertus.

Le Précepteur de mon fils lui confirma que ma plus grande peine était le ressentiment de mon pere & de ma mere, qui n'avaient jamais voulu me pardonner. — Si vous connaissiez, Madame, lui dit-il, sa sensibilité, dont un seul ami qui lui reste m'a fait le détail, vous jugeriez de son tourment.

Madame de Mainville emmena mon fils, & ſon Précepteur à Paris : dès qu'elle fut repoſée de ſon voyage, elle en médita un autre avant de me voir. Sachant que mon pere habitait la Bretagne, elle pria Mainville de lui confier ſon fils pour l'exécution de ſon projet. Il y conſentit ; elle partit avec lui, & ſe fit deſcendre chez Dorval. Mon pere l'avait connue étant fille ; il fut charmé de la revoir. Après les premiers complimens, elle demanda de mes nouvelles. On répondit froidement à ſes queſtions. Peu-à-peu, en femme adroite, elle toucha mes parens, en diſant beaucoup de bien de moi. Elle me peignit comme un modele de vertu & d'édification ; & continuant

ſans faire ſemblant d'appercevoir leur trouble. —On doit être honoré, dit-elle, d'être le pere d'une telle fille. A ces mots leurs larmes coulerent. —Vous ne ſavez pas, Madame, tous les chagrins qu'elle nous a donnés: nous ne pourrions les répéter ſans rouvrir une plaie mal fermée. —Je ne les ignore pas, répartit Madame de Mainville; & je ſais auſſi que votre courroux fait toute ſa peine: elle paſſe ſes jours infortunés dans les pleurs; il faut lui pardonner. Je viens ſolliciter ſa grace; cet enfant charmant va m'aider à l'obtenir. Qu'il faſſe la conſolation de votre vieilleſſe! adoptez-le ſous le titre d'un Neveu; c'eſt votre petit fils que je vous préſente: les malheurs de ſa mere, ont mûri

de bonne heure ſon eſprit : il n'a rien de l'enfance.

Madame de Mainville & mon fils étaient à leurs pieds ; la beauté de ce jeune homme, ſon air de candeur & de nobleſſe, inſpiraient de l'intérêt ; ſes graces naturelles, ſon éloquence, les expreſſions les plus touchantes attendrirent mon pere & ma mere : il obtint mon pardon & tout ce qu'il demandait. On le careſſa beaucoup ; il ne fut plus poſſible de s'en ſéparer ; Madame de Mainville ne pouvant ſe refuſer aux inſtances du Baron & de la Baronne, leur laiſſa mon fils. Avant de le quitter, elle le prit en particulier, & lui défendit de prononcer ſon véritable nom.—Vous avez de la diſcrétion ; continuez

de vous en ſervir ; la moindre imprudence vous ſerait contraire. Feignez d'ignorer quel eſt votre pere, n'en parlez jamais. La haine que votre famille doit lui porter, la déterminerait à la vengeance : & quel ſang pour laver cette tache faudrait-il répandre ? . . Celui de mon mari. . . de votre pere... Aimez Mainville ; vous avez vu ſa tendreſſe : vous lui devez la vôtre ; elle vous force au ſilence. Chériſſez de même votre mere, honorez-la, & n'en dites que du bien. Je pars pour Paris ; & vais lui annoncer ſon pardon ; votre grand pere m'a promis de ne pas tarder à aller la conſoler : que je ſuis heureuſe d'avoir ramené la paix dans une famille dont le mérite égale la naiſſance ! vo-

tre mere m'inſpire le plus grand deſir de la connaître ; elle fut plus malheureuſe que coupable. Votre pere eſt charmant, fait pour plaire ; elle n'aura pu s'empêcher de l'aimer : je conçois par la violence de ma flamme que le temps n'a pu diminuer, combien il en a du coûter à un cœur que l'amour égara ; renoncer à ce qu'on aime ! quel ſacrifice ! je n'aurais ſûrement pas eu le même retour à la vertu que votre mere ; peut-être qu'à ſa place, ne pouvant avoir Mainville pour époux, je l'aurais conſervé pour amant : quel courage ne faut-il pas pour s'arracher des bras d'un homme adoré ! ſa faute eſt effacée ; oui, cette femme mérite nos hommages, & n'eſt pas une femme

ordinaire ; Mainville.... le ſeul Mainville eſt criminel.

Madame de Mainville embraſſa mon fils, prit congé de mon pere & de ma mere ; ils la remercierent du bonheur qu'elle leur avait procuré, l'accablerent d'amitiés & la conduiſirent juſqu'à ſa chaiſe de poſte. De retour à Paris, ſon premier ſoin fut de m'annoncer cette bonne nouvelle.

On vint me dire qu'on me demandait ; je fus étonnée que quelqu'un s'occupât de moi ; c'était la premiere viſite depuis que j'étais Religieuſe. J'entre au Parloir, une femme qui me parut charmante me tendit la main. —Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, me dit-elle, mais je ſuis chargée d'une commiſſion qui me

rendra de vos amies. J'apporte la joie dans votre ame ; votre pere & votre mere vous rendent leur tendreſſe. —J'ai fait, répartis-je, à Madame de Mainville, le ſacrifice à Dieu de tout ce que j'avais de plus cher au monde ; mes parens me pardonnent : j'en reſſens plus de joie pour eux que pour moi, puiſque leurs jours vont être plus tranquilles. Les miens ſont trop courts, & ont été trop remplis de traverſes pour en eſpérer à-préſent de véritablement heureux ; je mourrai ſeulement avec moins de regret, ſçachant que mes torts ſont oubliés. J'en eus de très-réels ; mon repentir & ma tendreſſe pour mon pere & ma mere, ne leur ont pas été aſſez connus ; ils auraient pardonné plutôt à

une fille qui ſe rendait juſtice en s'impoſant une punition plus dure que celle qu'ils auraient eux-mêmes prononcée, ſi j'étais venue à leurs pieds faire l'aveu de mon crime. Je ne ſais ſi vous êtes inſtruite de mes malheurs ; je vais vous les apprendre ſans nul déguiſement : Celle qui a pu rentrer dans le chemin de la vertu dont elle s'eſt écartée, ne doit plus maſquer ſes fautes : je ne ſçaurais d'ailleurs trop m'humilier ; je ne crains pas de paraître aux yeux des hommes telle que j'ai été & que je ſuis ; qu'y gagnerais-je ? pourrais-je me cacher aux regards du Très-haut ? Il nous juge ; il m'a purifiée en m'envoyant des peines : c'eſt par-là qu'il m'a appellée à lui depuis long-temps ;

il m'a rendu le repos, en appaiſant un cœur qui ſe révoltait contre ſon Créateur. Je ne vous diſſimulerai pas que l'Amour me fit éprouver ſon pouvoir, & me rendit auſſitôt ſa victime; honteuſe de ma défaite, & voulant m'oublier moi-même, j'embraſſai un état qui n'était pas de mon goût. J'ai ſouvent gémi du joug que je m'étais impoſé : la haine de ma famille fut moins pénible pour moi, que le ſouvenir encore trop cher d'un ingrat.... Il ſe peignait ſans ceſſe à mon imagination; la ſolitude au lieu d'éteindre un feu qui me conſumait, n'a ſervi qu'à le nourrir plus vivement : l'Amour me pourſuivait dans cette retraite, avec plus de force qu'auparavant : mes Sœurs,

dont les jours étaient ſereins, redoublaient mon déſeſpoir ; leur vie froide & inanimée me paraiſſait le ſommeil de la mort : elles étaient cependant plus heureuſes que moi. Dieu a eu compaſſion du trouble où je vivais ; ſa grace s'eſt manifeſtée : ce qui me reſtait de terreſtre s'eſt évanoui. Un jour nouveau à lui pour moi ; les ténèbres où je marchais ſe ſont diſſipées ; la priere & le jeûne, en affaibliſſant mon corps, ont fortifié mon eſprit & l'ont éclairé : je me ſuis trouvée tout un autre être. Le ſouvenir de ce monde trompeur s'eſt effacé de ma mémoire ; la tranquillité a ſéché mes pleurs : je n'ai plus demandé à mon Dieu que le repos de mes parens ; leur indigna-

tion

tion que j'avais encourue m'accablait, je n'ai ceſſé de prier pour leur conſervation ; en m'acquittant de ce devoir ſacré, j'eſpérais tôt ou tard le retour de leur tendreſſe. J'avais connu, par expérience, qu'on jours qu'on eſt mère ; & que la froide indifférence, dont on veut ſe parer, ne peut exiſter. Les Barbares les plus féroces ne peuvent étouffer la na qui leur parle ; les animaux m nous en donnent la leçon : ils aime leurs petits, les careſſent & cherchent à les garantir du danger : on les voit inquiets ; par leurs ſoins, ils prouvent leur tendreſſe, & la communiquent : l'homme ſerait-il moins ſenſible ? Je ne puis le croire, ce ſerait le dégrader.

OXFORD-TAYLOR INST.

Je ſuis touchée, Madame, de la bonté que vous avez de venir rendre mes derniers inſtans moins douloureux. Mes paroles ne peuvent exprimer que faiblement toutes les obligations que je vous ai : puis-je ſavoir à qui je les dois ? —Chere Amie, (permettez que je vous donne ce nom) je ne puis vous ſatisfaire ; je viendrai quelquefois jouir du plaiſir de vous voir. —Pourquoi ce myſtère, Madame ? Vous voulez vous dérober à ma reconnaiſſance : votre modeſtie craint les éloges que je pourrais lui donner. —Non, mon aimable Amie ; mais malgré moi je vous refuſe ; en me nommant, vous me haïriez au lieu de m'aimer, & loin de faire votre bonheur, je re-

nouvellerais votre ſupplice : je ſerais trop affligée ſi j'en étais la cauſe, je ne veux pas m'expoſer à perdre votre amitié. Vos vertus m'avaient déja attachée à vous ; votre eſprit me rend votre admiratrice, il eſt impoſſible de réſiſter à un charme inconnu ; chaque parole que vous prononcez vous gagne les cœurs. En vous quittant, je ſens des regrets infinis ; c'eſt avec douleur que je vous cache un ſecret que je deſire que vous ignoriez toute votre vie. Là-deſſus elle ſe leva, & me fit les adieux les plus tendres ; je la ſuivis des yeux. De retour dans ma celulle, ce myſtère revint continuellement à mon eſprit. Elle appréhendait, diſait-elle, de troubler mon repos en

ſe nommant, ſes yeux, en me quittant, étaient remplis de larmes; je l'ai vue ſe faire un effort pour les retenir : ſa pitié paraiſſait juſques dans ſes marques de tendreſſe. Quelles idées ſe préſentent à mon eſprit? Eſt-ce Mainville qui, preſſé de remords, aurait découvert ma retraite, & engagé quelqu'une de ſes parentes à me voir? Souvenir fatal! Mainville! qui? lui! ne m'a-t-il pas condamnée à paſſer mes plus beaux jours dans un Cloître? Il n'eſt pas capable d'un retour ſur lui-même. Non, je me trompe; un intérêt plus vif que celui d'une parente animait ſes regards : ſerait-ce..... j'héſite à le dire..... c'eſt ſa femme..... Pourquoi me troubler? Malheureuſe! l'amour

renaîtrait-il dans ton cœur ? Il t'a tant coûté pour l'éteindre. Tu t'abuſes, il ne l'eſt pas encore ; c'eſt un feu couvert ſous la cendre, & qui te conſume ; en le remuant, il vient de t'embrâſer. Tu brûles donc pour Mainville ? Toi ! l'eſclave d'un homme, quand tu ne dois plus vivre que pour ton Dieu ! Tremble que la terre ne s'entr'ouvre pour te punir. Ces voûtes s'écrouleront ſous tes pas, & ſeront un monument de vengeance céleſte. Douze ans de pleurs ne te ſuffiſent pas ! pourquoi ce friſſonnement involontaire ? qu'eſt-ce qui m'agite ? Mon ame depuis long-temps accoutumée à l'inſenſibilité à force d'avoir trop ſenti, n'éprouvait plus de ces ſecouſſes vio-

lentes. Examinons-nous.... Me ſuis-je étourdie ſur mes ſentimens ? Si tu revoyais Mainville, de quel œil oſerais-tu le contempler ? ſi ſon ſeul nom t'a troublée, que deviendrais-tu par ſa préſence ? Si la moindre agitation paraiſſait ſur ton viſage, il croirait que tu ne t'es enſevelie que pour conſerver ſon ſouvenir ; que ce voile que tu portes en eſt un pour cacher ton amour à tous les yeux, & lui garder juſqu'au tombeau le feu dont tu brûlas pour lui. Tes larmes ſeraient agréables à ce tyran.... les hommes, en nous dédaignant, ſont flattés des maux qu'ils nous cauſent : leur vanité ſe repaît de nos douleurs. Hé bien ! Mainville, tu ne verras plus couler mes

pleurs ; je triomphe à mon tour ; les paſſions ſont éteintes chez moi : je ſens la ſérénité y reprendre ſon empire. Si mon cœur s'eſt ému, n'en doutons pas, c'eſt de la belle action de Madame de Mainville. Je l'aurais faite de même, ſi j'euſſe été à ſa place.

Voilà, ma chere Emélie, la premiere conſolation que je reçus : elle fut ſuivie, quelque-temps après, de la ſatisfaction de voir mes pere & mere ; ils firent le voyage exprès pour m'embraſſer. Je ne vous décrirai pas cette ſcène touchante ; mon fils était avec eux. Vous n'avez pas encore le bonheur d'être mere, par conſéquent, vous ne pouvez juger de ma joie ; elle ranima moi

ame, la douleur l'avait engourdie: tous ces objets attendriſſans que je vous préſenterais, ne frapperaient que faiblement vos organes en comparaiſon de la réalité. Il eſt impoſſible de voir une aimable créature, qui tient ſon exiſtence de nous, ſans admirer ſon ouvrage : ce moment me fit oublier toutes les peines, dont le titre de mere avait été la ſource; c'eſt ce que j'éprouvai en revoyant mon fils. Il fit renaître dans mon ame le plaiſir dont j'avais perdu l'idée; ma philoſophie qui me faiſait regarder tous les événemens de la vie avec tranquillité, ne tint pas contre la ſenſibilité. Mon fils était ſouvent à la grille; on le lui avait permis; ce cher enfant

me

me confirma que c'était Madame de Mainville qui avait fait ma paix ; mon pere & ma mere venaient me voir continuellement ; le ſéjour qu'ils firent à Paris, fut prolongé autant qu'ils le purent. Ils m'aimaient plus que jamais ; leur tendreſſe était ſans égale : quand il fallut ſe quitter, ils ne pouvaient s'y reſoudre. Leur départ fut accablant & pour eux & pour pour moi ; ils me propoſerent de faire caſſer mes vœux, puiſque je m'étais engagée ſans leur conſentement. Je m'oppoſai avec fermeté à leur deſſein & ne voulus jamais y ſouſcrire. —Je me ſuis liée pour toujours, leur dis-je ; que ferais-je dans un monde où je ſerais à-préſent étrangere & en proie aux regards curieux ? j'y

paſſerais pour une femme qui a violé le plus ſaint des engagements ? rien ne peut nous relever de ce qu'on promet à ſon Dieu ; c'eſt ſe tromper ſoi-même, que de recourir à ces vils & impuiſſans moyens ; la conſcience les condamne & les proſcrit : tout homme qui manque de parole à un autre homme eſt regardé dans la ſociété avec mépris & horreur, quelle action n'eſt-ce donc pas, quand on manque à l'Etre-ſuprême ? on veut envain le pallier & l'autoriſer par une diſpenſe, croit-on par de l'argent s'affranchir du crime ? c'eſt s'abuſer ; il exiſte toujours : tôt ou tard notre cœur ſe le reproche ; les remords naiſſent en foule dans notre ame, ils y excitent le déſeſpoir & nous font

traîner des jours malheureux; Dieu eſt un juge équitable & ſévere ; il nous pourſuit par-tout, nous montre à-découvert ce que les hommes ont voulu nous maſquer, & nous punit de nos parjures.

J'ai réſiſté à toutes les ſollicitations qu'on m'a faites; & je ſuis à-préſent très-heureuſe. Je vois ſouvent Madame de Mainville; je lui ai avoué que je la connaiſſais : elle n'a pu ſe dérober davantage à ma reconnaiſſance. Notre amitié s'eſt cimentée de façon que nous ne paſſons pas huit jours ſans nous voir. Son époux a cherché toutes les occaſions de m'aſſûrer de ſon eſtime; je l'ai conſtamment refuſé non par crainte de moi-même, mais par délicateſſe pour mon

amie ; mes refus n'ont fait qu'augmenter ſon deſir : il n'eſt pas de ſtratagême, ni de tentative qu'il n'ait employée pour me parler. Ne pouvant y réuſſir, ſon empreſſement s'en eſt accru ; il m'écrit qu'il m'adore & que mon indifférence le fait deſcendre au tombeau. Voyez ce que ſont les hommes ; une faveur qu'on ne veut pas leur accorder, devient leur tourment ; ils ne l'ont pas plutôt obtenue qu'ils la mépriſent ; je ſoutiens avec tranquillité toute la paſſion, les folies & les fureurs dont les lettres de ce Perfide ſont remplies ; je ne voulais pas même lui répondre, ſa femme l'a exigé. Elle ne ſe doute pas des torts de ſon mari vis-à-vis d'elle, je les lui cache ; un chagrin

lent consume les jours de Mainville : il me reproche quelquefois de m'être engagée si librement dans un état qui fait son supplice. Que veut-il ? est-il libre pour m'écrire ainsi, & quand il le serait.... ma fermeté ne se démentirait pas : Madame de Mainville qui voit périr peu-à-peu son mari, tâche de le consoler ; elle attribue sa mélancolie au repentir d'avoir fait mon malheur : elle ignore le sien. C'est l'amour qui le punit à son tour, mes traits se rapellant à sa mémoire le poursuivent par tout, & lui offrent l'illusion d'une beauté qui n'existe plus que dans son imagination : ma faute ne paraît plus à ses yeux qu'un excès de mon amour qu'il a mal connu : il me voit vertueuse. Son fils a produit,

ce retour; le pere l'aime & ne peut en jouir; mes parens l'ont toujours avec eux : Madame de Mainville ne pouvant devenir mere, a perdu de ſes droits; & la tendreſſe de ſon époux en ſe ranimant pour moi, s'eſt bien refroidie pour elle. Vous voyez combien mon rôle eſt difficile : j'ai deux malheureux à conſoler. Il me prend quelquefois envie d'offrir à la vue de Mainville, ce viſage que l'âge & les chagrins ont flétri; peut-être ſerait-ce le moyen le plus ſûr de le guérir & de ramener le bonheur dans l'ame de mon amie.

Pour vous, aimable Emélie, je me flatte que la carriere où vous allez entrer, ne ſera pas ſi pénible que la mienne. Vous avez eu des chagrins; les épines ſont arrachées, vous n'a-

vez plus que des roſes à cueillir. L'amant que vous aimez vous adore. Il va vous conſoler & vous faire trouver la félicité.

EMÉLIE embraſſa la Sœur Saint-Ange, & la pria de vouloir être toujours ſon amie.—Vos conſeils me ſeront, lui dit-elle, d'un grand ſecours; je ne connais pas le monde; ſoyez mon guide, & je ne pourrai m'égarer. Sa bonne amie le lui promit, & elle fut ſur le champ tout arranger, pour quitter un ſéjour qu'elle déteſtait. Le ſoir comme elle ſe promenait ſeule dans un endroit écarté du jardin, elle reçut une lettre du Comte d'Olban qui lui fut remiſe par le jardinier qu'il avait gagné;

Emélie fut ſurpriſe d'apprendre qu'on avait intercepté ſes précédentes lettres ; elle lui répondit en deux mots avec ſon crayon, lui manda de lui louer un appartement ; qu'elle ne pouvait abandonner trop tôt un lieu qu'elle devait avoir en horreur, & qu'elle lui promettait un détail de tout ce que la méchanceté des Religieuſes lui avait fait ſouffrir.

D'Olban ne la fit pas languir ; dès le lendemain de la réception de ſa lettre, l'appartement fut prêt. Il lui écrivit qu'il viendrait la prendre le ſoir, avec une de ſes parentes ; ayant trouvé plus à-propos, à-cauſe de ſa grande jeuneſſe, de ne pas la laiſſer demeurer ſeule. —Si vos vues, ajoutoit-il, ne s'accordent pas avec mes

arrangemens, vous ſerez la maitreſſe de changer ce qui ne vous conviendra pas. Emélie lui ſçut un gré infini d'avoir penſé ſi délicatement; l'envie qu'elle avait de ſortir du Couvent, l'avait empêchée de ſonger à tout ce qui pourrait bleſſer la décence. Elle accepta l'offre du Comte, qui vint la prendre à l'heure indiquée. Enchantée de la promptitude avec laquelle il avait exécuté ſes volontés, elle courut embraſſer encore une fois la Sœur Saint-Ange pendant que le Comte payait ſa penſion à l'Abbeſſe; pour les autres Religieuſes, un coup d'œil de dédain fut ſes uniques remercimens. Elle était d'une joie inconcevable d'être débaraſſée d'elles : la leur fut égale; elles penſaient qu'E-

mélie ne leur pardonnerait pas le mal qu'elles lui avaient fait. Enfin la porte s'ouvrit, elle s'élança avec impétuosité dans la voiture du Comte ; il avait donné ses ordres pour faire conduire dans sa nouvelle demeure tout ce qui lui appartenait.

Le premier soin d'Emélie fut de remercier d'Olban, & d'embrasser sa parente. D'Olban était d'une gaieté charmante ; il en fut bientôt retiré par un coup de pistolet qui cassa la glace de la voiture, & blessa légerement Emélie au bras ; le Comte voyant un peu de sang couler, devint comme un lion ; il se fit ouvrir la portiere de son carosse, & malgré les efforts qu'on fit pour le retenir, il poursuivit le Marquis de Saint-Onge

qui fuyait de toutes ſes forces ; Saint-Onge avait vu d'Olban entrer au Couvent, & il s'était poſté à deſſein de le tuer dans ſa voiture : lorſqu'il le vit avec Emélie, ſon deſeſpoir fut ſi grand, qu'il aſſura mal l'exécution de ſon crime : ſa main tremblante manqua ſon coup. D'Olban, animé contre ce perfide, l'eut bientôt rejoint ; ce miſérable n'eut pas plutôt apperçu ſon rival près de lui, qu'il s'arrêta tout court, & cria au Comte : —Je veux ta vie, ou te donner la mienne. —Lâche, lui dit le Comte, je vais te ſatisfaire. Tu as cauſé la mort de ta mere & de ton frere ; toute ta famille a péri par tes fureurs. Mon bras me ſervira mieux aujourd'hui : ce bras que

tu as plongé dans le corps de ton frere, mon meilleur ami, va te punir de tes forfaits. Saint-Onge, insensible à ce discours, tire l'épée; D'Olban en fait autant; mais comme il s'était amassé beaucoup de monde, on les empêcha d'en venir aux mains: Ils promirent de se retrouver; le Comte revint, monta dans sa voiture, & raconta ce qui lui était arrivé. Emélie, encore tremblante du péril que le Comte avait couru, le regardait avec un plaisir qui lui fit deviner aisément à quel point on l'aimait; il la rassura sur ses frayeurs. —Quoi! mon Emélie, vous avez eu des craintes! ce moment est le plus doux de ma vie: tout mon sang est à vous, je ne puis trop

payer l'intérêt que vous prenez à moi.

Emélie arriva à ſon hôtel; c'en était un : les appartemens en étaient magnifiques ; les meubles d'une richeſſe & d'un goût recherchés. Le Comte lui demanda comment elle les trouvait : —Vous êtes un Enchanteur, lui répondit-elle ; il ſemble que tout ceci ſe ſoit fait d'un coup de baguette : c'eſt trop beau. —Rien, lui dit-il, ne l'eſt aſſez pour ma Divinité. Il la pria de lui donner à ſouper. —Vous plaiſantez, n'êtes-vous pas le maître ici. Ses gens étaient très-bien mis ; on ſervit un ſouper excellent, l'enjoûment l'aſſaiſonnait. Le Comte brilla, les heures s'écoulaient rapidement,

Emélie n'y faiſait pas attention : d'Olban fut le premier à faire appercevoir aux Dames, qu'il était temps de ſe retirer; il les conduiſit dans leurs appartemens, prit congé d'elles & s'en retourna chez lui. Ces Dames, après le départ du Comte, ſe réjoignirent & s'entretinrent encore près d'une heure; il fut le ſujet de leur converſation. Emélie trouva Madame d'Arcis charmante; pouvait-elle la trouver autrement? Tous ſes diſcours ne roulaient que ſur l'amant d'Emélie. C'était une de ces femmes adroites, qui ſavent tendre des piéges à l'innocence; c'eſt ce qui l'avait fait choiſir, de préférence, par le Comte : ils avaient concerté enſemble les moyens d'amener inſen-

fiblement la perte d'Emélie ; & pour qu'elle ne ſe doutât pas du complot, d'Olban s'était aviſé de donner Madame d'Arcis pour ſa parente. Il fallait bien de la vertu pour ſe tirer de cette trame de noirceurs, dont Emélie n'aurait jamais ſoupçonné le Comte capable ; ſes actions n'avaient montré juſqu'alors que la plus grande délicateſſe. Il s'était bien gardé d'inſtruire Emélie de la perte de ſa fortune ; il la diſait, au contraire, fort augmentée, afin de ne pas l'effaroucher par ſes bienfaits.

Emélie, ſans défiance, paſſait ſes journées agréablement avec Madame d'Arcis & le Comte ; plus elle le voyait, plus ſon amour prenait de forces ; & les momens, où elle ne

le voyait pas, lui paraiſſaient des ſiécles.

Lorſqu'Emélie était avec le Comte, Madame d'Arcis feignait d'avoir oublié quelque choſe pour les laiſſer enſemble ; d'Olban ſavoit mettre ces inſtans à profit : aux genoux d'Emélie, il jurait l'amour le plus tendre : il en était venu au point qu'elle ne lui cachait plus combien il était aimé.

Le défaut d'expérience la rendit imprudente ; elle s'accoutuma à ſe voir ſeule avec ſon amant, & d'Olban projetta de devenir plus entreprenant ; il eut ſoin, un jour, d'éloigner tous les domeſtiques ſous différens prétextes : Madame d'Arcis qui lui était entiérement dévouée, un moment après, ſortit de l'appartement

ment comme à l'ordinaire. Emélie ignorant le ſujet de ces petites abſences ne s'effraya pas davantage de celle-ci que des précédentes ; tranquille, elle ſouffre le Comte lui parler avec feu de ſa paſſion ; elle eſtimait ſi fort ſon amant, qu'elle ne fit aucune défenſe quand elle ſe ſentit preſſée dans ſes bras : elle l'aſſurait même qu'elle l'aimait tendrement ; le Comte enhardi par ſon bonheur, & certain que perſonne ne viendrait au ſecours d'Emélie, veut prendre des libertés ſi fortes, qu'Emélie s'en offenſe ; il redouble ſes attentats : ce moment ouvrit les yeux d'Emélie.

Elle vit tout ce qu'elle avait à craindre ; ſes cris, ſes prieres, ſes ſupplications, tout fut employé inu-

tilement. D'Olban ſe fiait ſur l'amour de ſa maitreſſe, & comptait qu'étant aimé, il obtiendrait facilement ſon pardon. Mais il s'adreſſait à une femme vraiment vertueuſe ; plus elle avait témoigné de confiance, moins elle ſçavait pardonner lorſqu'on lui manquait. Elle ſe défendit courageuſement : la colere lui avait donné des forces. Le Comte ſurpris de trouver tant de réſiſtance, & atterré par l'air de dignité & de majeſté d'Emélie, ne fit plus que de faibles efforts ; ce rallentiſſement lui donne le tems de s'échapper, & d'aller s'enfermer dans ſa chambre. Le Comte reſta longtems immobile ; honteux d'avoir ſi mal réuſſi, & le déſeſpoir dans le cœur, il court chez Madame d'Arcis pour

l'amener faire sa paix ; elle ne s'attendait gueres à un pareil dénoûment.

On chercha Emélie de tout côté ; on avait beau l'apeller, elle ne répondait rien. Le Comte mourait de peur, qu'elle n'eût pris la fuite, que va-t-elle devenir ? sans appui, sans amis, où portera-t-elle ses pas ? à qui s'adressera-t-elle ? J'ai fait mon malheur & le sien ; j'étais trop heureux ; je n'ai pu résister au violent desir d'être le possesseur de ses appas : s'il faut que je la perde, je n'y survivrai pas ; je jouissais du bonheur d'être aimé ; lorsqu'elle me parlait, j'étais au comble de mes vœux ; la douceur de sa voix passait jusqu'à mon cœur : mes jours coulaient dans la joie. Que ne puis-je t'appartenir ? Madame

d'Arcis lui dit : —Vous êtes un enfant : il faut mettre à la raiſon cette petite cruelle. Je me charge de lui apprendre le déſaſtre de ſa fortune, & qu'elle tient tout aujourd'hui de votre généroſité ; cette nouvelle l'accablera & vous la rendra favorable : je ſuis perſuadée qu'elle n'eſt pas loin. Peut-être s'eſt-elle enfermée dans ſa chambre ! il faut aſſiéger cette belle.

Ils frapperent ſans qu'elle daignât leur répondre ; alors ils ſe mirent en devoir d'enfoncer la porte. Emélie voyant que le parti en était pris, & qu'on commençait à rompre la porte qui mettait obſtacle à leur fureur, leur cria : Arrêtez, je jure que ſi vous continuez, je vais attenter à mes jours, & vous livrer une femme qui,

loin d'inſpirer des deſirs, excitera votre pitié. Prononcez mon arrêt : mon ſort eſt entre vos mains.

Le Comte effrayé de ces menaces, & adorant Emélie, lui proteſta ſur ſon honneur d'être le plus ſoumis des hommes. —Je ne me fie plus à vos paroles, lui répartit Emélie ; vous êtes un lâche qui avez fait l'impoſſible pour me deshonorer. Vous ne m'avez jamais aimée ; vos ſermens tant de fois répétés n'étaient faits que pour tromper ma crédulité. Il faut, (ſi vous êtes de bonne-foi,) me le prouver, en quittant cette maiſon pour n'y plus reparaître.

Madame d'Arcis voulut ſe mêler de l'appaiſer par les propos les plus ſéduiſants. —Ah Madame ! je ne puis

croire, dit Emélie, que votre parent vous ait avoué tous ſes torts, ou vous ſeriez la plus vile & la plus abominable des femmes ſi vous les approuviez. —Je ne m'offenſe point de vos injures, repartit Madame d'Arcis, je ne les mérite pas. Le Comte m'a affligée quand il m'a annoncé que ſon trop d'amour l'avait perdu; & qu'il s'était porté à quelques excès; épris de vos appas, eſt-il étonnant que la tête lui ait tourné ? Que craignez-vous en ma préſence ? Il me reſpecte trop, pour rien attenter contre vous. Soyez ſeulement témoin de ſon repentir, & je vous promets qu'il ne reparaîtra qu'avec votre permiſſion. Emélie, avec cette aſſurance, ouvrit; ſes beaux cheveux étaient

épars : en fuyant les téméraires deſſeins du Comte, ils s'étaient dénoués. Jamais elle ne parut ſi belle à l'amoureux d'Olban ; il la dévorait des yeux, mais il n'oſa pas ſe rendre une ſeconde fois coupable : Madame d'Arcis préſente, n'aurait pu racommoder l'affaire, ſi le Comte fut encore venu à échouer : il était queſtion d'attaquer Emélie par d'autres armes ; le Comte ne pouvant obtenir ſon pardon, ſe retira pour obéir aux ordres qu'on venait de lui preſcrire.

Seule avec Madame d'Arcis, Emélie lui reprocha de ne s'être pas oppoſée à la violence du Comte, lorſqu'il avait voulu entrer de force dans ſon appartement. —C'était, lui repartit Madame d'Arcis, pour ſavoir

ſi vous y étiez & pour prévenir votre déſeſpoir ; je craignais, ſi l'on n'uſait pas de cette précaution, quelque cataſtrophe de votre part ; d'Olban d'ailleurs était dans un état ſi pitoyable, qu'il m'a touchée & que je ne ſçavais plus ce que je faiſais. D'ailleurs ſes torts ne ſont pas auſſi grands que vous le penſez. —Qu'appellez-vous, Madame, dit Emélie ironiquement ? je dois, en vérité, être bien convaincue de ſon amour ; comment ! pour me le prouver, il cherche à m'enlever l'honneur ? Allez, Madame, il ne m'aima jamais : ne devrait-il pas, (comptant m'épouſer) être plus jaloux de le conſerver ? quelle gloire lui reviendrait-il de dérober & d'arracher des faveurs à celle qu'il deſtinait

tinait pour être ſa femme ? D'Olban peut-il accélérer ſon bonheur ſi indignement ſans me méſeſtimer ? C'eſt s'en priver pour jamais & ſe rendre mépriſable. —Il ne m'eſt pas difficile de vous perſuader que le Comte vous adore, & que tous vos raiſonnemens de ce côté-là ne ſont pas tout-à-fait juſtes. Croyez-vous de bonne foi que s'il eût perſiſté à vouloir devenir heureux, il ne l'eût pas été ? Votre colere, il eſt vrai, a pu modérer l'ardeur de ſa flamme ; mais réfléchiſſez-y ; ſi vous n'aviez pas autant d'aſcendant ſur lui, il ſe ſerait mocqué de votre beau déſeſpoir. Convenez que c'eſt un effort bien grand dans un jeune homme, de vous avoir laiſſé échapper dans le plus fort de

ſa paſſion. Honteux de vous avoir attaquée, il s'eſt ſauvé lui-même, déja pénétré du repentir que lui aurait cauſé ſa victoire; il vous l'a prouvé en ne s'oppoſant pas à votre ſortie. Depuis qu'il vous voit, s'eſt-il mis dans le cas de perdre votre confiance? Ses propos vous ont-ils paru indécens? Ne pouvait-il pas, depuis que nous ſommes ici, (s'il en avait eu le deſſein) vous manquer de reſpect, comme il l'a fait aujourd'hui? C'eſt un malheureux moment, dont il n'a pas été le maître.

Alors prenant Emélie par la main, & la conduiſant devant un miroir, Regardez, lui dit-elle, ſi ne voilà pas de quoi rendre fou le plus ſenſé des hommes; tant de beautés excuſent

mon petit parent : allons, promettez-moi d'oublier ſon audace, & je réponds qu'il n'arrivera plus rien de pareil. L'adroite Madame d'Arcis ne liſait que trop dans le cœur d'Emélie ; elle la voyait inſenſiblement s'attendrir : ſes diſcours ſéducteurs faiſaient effet. En examinant la conduite de ſon amant, elle commença à le trouver moins coupable ; Emélie conſentit à pardonner au Comte, & mit pour condition que Madame d'Arcis ne s'abſenterait plus, & qu'elle ſerait toujours préſente à leurs entretiens ; ce qui fut accepté. Madame d'Arcis ſe garda bien d'apprendre à Emélie, tout ce que ſon amant avait fait pour elle ; Ménageons cette reſſource pour un autre inſtant, ſe diſait-elle, je m'en

ſervirai ſi le Comte a encore beſoin d'indulgence ; de la façon dont il s'y prend, il aura beſoin plus d'une fois de mon ſecours. D'Olban fut donc rappellé ; il parut avec un air ſi conſterné, qu'Emélie crut ſon repentir ſincere. Pluſieurs jours ſe paſſerent en bonne intelligence : & les attentions les plus marquées de la part du Comte, furent miſes en uſage.

Cependant il s'entretenait ſouvent en particulier avec Madame d'Arcis ; Emélie ne ſe défiait point des nouveaux complots qu'on formait contre ſon innocence : elle allait ſe coucher, & les laiſſait enſemble. Le moindre ſoupçon ne lui vint jamais dans la penſée, qu'ils étaient tous deux d'accord pour la perdre. Naturellement

vertueuſe, elle ignorait l'art & les manœuvres de ces femmes exécrables qui non contentes de s'être déſhonorées, ſont le commerce odieux d'anéantir la vertu des autres.

Un ſoir qu'Emélie s'était retirée de bonne-heure, & qu'elle avait renvoyé ſes femmes, elle ſe mit à lire au lieu de ſe coucher. Après ſa lecture, ne ſe ſentant nulle envie de dormir, il lui prit fantaiſie de faire lever Madame d'Arcis pour l'engager à lui tenir compagnie. Elle alla donc du côté de ſon appartement ; mais entendant parler encore dans le ſallon de compagnie à une heure auſſi indue, cela lui paraît ſurprenant : la curioſité la prend d'écouter ſi c'eſt le Comte, & ce qu'il peut dire. Que devient-

elle, quand elle entend Madame d'Arcis dire au Comte! —En vérité je ne conçois pas toutes vos lenteurs à vous assurer la possession de ce que vous aimez; avec cette timidité qui ne vous sied pas, vous gâtez tout, & vous finirez encore par échouer: ne craignez pas ses cris; en renvoyant vos gens sous différents prétextes, comme la derniere fois, personne ne viendra la secourir. Vous tremblez, dites-vous, de lui causer la mort? enfantillage. Avez-vous vu beaucoup de femmes qui se soient tuées en pareille occasion? soyez donc sûr de votre pardon, je vous le garantis, elle n'aura rien de mieux à faire que de vous l'accorder. Où irait-elle pour être mieux, n'ayant plus que six

cens livres de rente ? La miſere l'effrayera ; ne ſera-t-elle pas trop heureuſe, pour ſoutenir ſa dépenſe, de vivre de vos bienfaits ? J'aurai ſoin de le lui perſuader ; on lui fait grand mal de lui procurer un beau Cavalier comme vous, & par-deſſus tout cela une groſſe fortune ! mais avouez que je joue parfaitement mon rôle, & que la dignité d'une parente me ſied à merveille : la pauvre petite donne à plein-collier dans le panneau ; il m'en prend ſouvent ſi grande envie de rire, que j'en étouffe, & j'ai toutes les peines du monde à me retenir : mettez donc fin à cette aventure ; le rôle de femme à ſentimens commence à me peſer. Il eſt trop ſérieux pour mon carac-

tere ; la moindre petite plaiſanterie effarouche votre Emélie. Vous avez fait là, par ma foi, une belle emplette ; c'eſt une bégueule ennuyeuſe qu'il eſt très-difficile d'apprivoiſer : on ne peut haſarder le moindre mot un peu libre ſans lui voir prendre une gravité impoſante & qui démonte. —Je conçois, lui répartit le Comte, la ſolidité de vos raiſonnemens ; mais cette Emélie, je l'adore. Un ſeul de ſes regards détruit mes projets. La vertu eſt ſi fort imprimée dans ſon ame, qu'elle réflechit ſur ſa figure, & qu'elle réprime ma témérité prête à agir : je ne ſuis plus auprès d'elle, qu'un homme timide & tremblant ;

Femmes aimables & vertueuſes ! un amant qui vous aimera véritable-

ment, craindra toujours de vous déplaire ; il ſacrifiera à ce ſentiment le deſir de ſes ſens. Hardi, entreprenant avec des femmes coquettes, ce n'eſt plus le même homme vis-à-vis l'amante chérie que la vertu ſait faire reſpecter ; ce Conquérant qui ſubjugait tout, l'eſt lui-même à ſon tour, il devient un amant embraſé & ſçait prendre toutes les formes qui peuvent plaire à ſa Divinité. Il attend d'elle ſon bonheur, & n'oſe en bruſquer le moment : ſes ſoins aſſidus & empreſſés, ſes expreſſions tendres, des ſoupirs échappés, tout ne laiſſe-t-il pas deviner ſon amour ?

—Je crois, ma chere d'Arcis, continua le Comte, que malgré votre éloquence je ne pourrai me réſoudre

à offenſer de nouveau une femme honnête & vertueuſe ; plus ſa beauté m'enflâme, plus ſa vertu m'intimide, & je crains.... —Quelle ſottiſe ! répartit Madame d'Arcis, en faiſant des éclats de rire dont Emélie n'attendit pas la fin.

Elle regagna doucement ſon appartement ; là, tremblante, éperdue, elle ferme ſa porte à double tour & aux verroux, & attend, ſans dormir, le jour avec impatience. Son étonnement était ſans égal de voir qu'il y eût des femmes d'une eſpece ſi monſtrueuſe, & qui prêtaſſent leur miniſtere à de pareilles horreurs. Je ne puis trop tôt, diſait-elle, fuir ces méchantes gens ; que de riſques j'ai couru ! mon amant m'aime, c'eſt

ce qui m'a ſauvée du danger; j'oſe croire encore qu'il ſerait vertueux, s'il n'était pas animé par une femme indigne d'en porter le nom : la ſcélérate ! mais quelle conduite d'Olban tient-il avec moi ? Je ne pénétre pas ce myſtere d'iniquité. Craindrait-il de m'épouſer ? Que ſignifie tout ceci ? S'il me mépriſe aſſez pour vouloir m'immoler à ſa brutalité, jamais je ne lui pardonnerai : quittons promptement ces lieux; feignons de n'avoir rien entendu; pour la premiere fois, déguiſons nos ſentimens : j'ai beſoin de fermeté & de prudence pour ne me pas trahir. Qu'il en coûte à un cœur pour apprendre à diſſimuler ! mais c'eſt un parti néceſſaire, je ſuis perdue ſi Madame d'Arcis me devine.

Quoi ! la vertu doit-elle trembler devant le crime ? Tandis que cette effrontée lévera un front insolent sur moi, mes regards timides & mal assurés craindront de rencontrer les siens ? Ma contenance embarassée ne lui donnera-t-elle pas de la défiance ? Cruel d'Olban ! dans quels malheurs vas-tu me plonger ! à quoi exposes-tu ma tendre jeunesse ! est-ce là ce que tu as promis à ma mere ? Que ne suis-je encore livrée aux cruautés de mes Religieuses ! devais-je présumer que tu me les ferais regretter un jour ? Voilà le prix que tu réservais à l'amour le plus tendre ; tu me forces, ingrat, à te fuir, & tu m'adores ! dis-tu ! Que vais-je devenir ? Sans guide, sans protection, abandonnée

de tout l'univers ? Moi ! je te devais mon opulence ! tu m'as donc laiſſée ignorer le déſaſtre de ma fortune, pour ne pas me révolter contre tes funeſtes bienfaits : ils me font rougir ; & j'en ſuis humiliée.

Emélie pénétrée de la plus vive douleur, ſans plus différer, ſe diſpoſa à partir ; elle n'oſa riſquer de deſcendre de trop grand matin, dans la crainte qu'on ne ſe doutât de ſon projet ; elle s'épuiſe en réflexions, imagine tous les moyens poſſibles d'échapper à ſes tyrans, & n'en trouve aucun à ſon gré ; elle ne ſçavait pas que toutes les précautions qu'elle pouvait prendre étaient inutiles : les ordres avaient été donnés pour ne jamais la laiſſer ſortir ſeule. Elle ignorait qu'elle fût

priſonniere, dans une maiſon où tout paraiſſait lui obéir. La méchante & cruelle d'Arcis très-prévoyante, avait cru qu'il était indiſpenſable d'en agir ainſi, après la ſcène du Comte : pour que ſes ordres ne paruſſent pas ſuſpects, elle faiſait paſſer ſa captive pour une jeune Demoiſelle confiée à ſa garde.

Emélie, comme de coutume, fut ſouhaiter le bon jour à Madame d'Arcis : à l'aſpect de cette femme, la colere la ſaiſit ; elle penſa mal tenir tout ce qu'elle avait projetté. Les careſſes que Madame d'Arcis lui prodiguait, l'indignaient ; elle les lui rendait d'un air ſi gêné, (croyant pourtant bien cacher ſon mépris) que Madame d'Arcis accoutumée à lire

dans ſon cœur, n'en fut pas la dupe ; elle vit clairement qu'il y avait quelque choſe d'extraordinaire dans cette jeune-perſonne. Comme Madame d'Arcis était très-fine, elle diſſimula, ſe promettant bien d'éclairer les démarches d'Emélie & de découvrir ce qui occaſionnait ce refroidiſſement.

Emélie croyait avoir fait des merveilles, & avoir trompé Madame d'Arcis ; dans cette perſuaſion elle ſe préſente pour ſortir : on l'arrête au paſſage. Etonnée de la réſiſtance, elle dit qu'elle allait déjeuner avec une de ſes amies. Le portier lui ſignifie qu'il ne peut la laiſſer ſortir, & qu'elle eſt conſignée à la porte : elle comprit toute l'horreur du projet de Madame d'Arcis, & qu'il n'y avait

plus de ſûreté pour elle dans cette maiſon. Elle ſupplia le portier de ſauver ſa vertu, lui fit confidence de la trame formée contre elle, & tirant un diamant de ſon doigt, —Voilà un commencement de ma reconnaiſſance, lui dit-elle; tout ce que je poſſede eſt à toi, ſi tu me retires de ce lieu infâme. Mon cher ami, rends-moi ce ſervice, & n'y perds pas un moment; les inſtans ſont précieux: bientôt il ne ſera plus tems: conduis-moi où tu voudras. Si tu crains un auſſi méchant maître, va demander à Madame d'Arcis ce qu'elle veut, & dis-lui que c'eſt moi qui t'ai envoyé prendre les ordres qu'elle avait à te donner; je profiterai de ton abſence pour me ſauver; ta bonne action trouvera

trouvera un jour ſa récompenſe; un bienfait n'eſt jamais perdu.

Le portier touché des larmes d'Emélie, d'ailleurs honnête-homme, crut par l'expédient propoſé pouvoir cacher qu'il trempait dans la fuite d'Emélie, & qu'il ne ſerait tout au plus repris que de négligence. Il laiſſa donc ſortir la pauvre Emélie; après avoir attendu un tems ſuffiſant pour lui donner celui de pourvoir à ſa ſûreté, il monte chez Madame d'Arcis, & ſe ſervant du prétexte convenu, il lui dit qu'Emélie vient de l'aſſurer, qu'elle avait des ordres à lui donner. Madame d'Arcis, à ces mots dont elle ne fut pas la dupe, fait un cri & dit au portier: —Malheureux! tu l'as laiſſée échapper! mais ta tête en ré-

pondra. Tu nous diras où elle eſt, maître fripon ! on te la fera bien retrouver : qu'on s'aſſure de ce coquin & qu'on ferme les portes ; & viſitant toute la maiſon ſans y trouver Emélie, elle en fit prévenir le Comte. Il arriva ſur-le-champ furieux : on lui avait déja appris cet évenement.

D'Olban maltraita beaucoup ſon portier ; l'amour pour la premiere fois le rendit brutal vis-à-vis de ſes gens ; il en était adoré. Laſſé de faire ſouffrir ce miſérable, il le menaça de le mettre entre les mains de la juſtice, s'il ne déclarait pas ce qu'était devenue Emélie. Ce pauvre homme plus mort que vif, conte naturellement comment la choſe s'eſt paſſée, & avoue qu'Emélie toute en

larmes, le priant de ſauver ſon honneur, l'a attendri. —Si j'ai commis une faute, n'en accuſez que ma ſenſibilité : il aurait fallu être plus dur qu'un rocher pour n'être pas vaincu par la douceur, & les prieres de cette gentille Demoiſelle. D'Olban comprit auſſitôt qu'il ne fallait pas divulguer cette affaire ; —Je te pardonne, lui dit-il, tout le mal que tu me fais : mais jure que tu garderas le ſecret ſur cette aventure. Il en exigea autant de tous ſes gens qui ſçavaient auſſi qu'Emélie s'était ſauvée ; ils lui promirent tous de n'en pas parler. Le Comte, quoiqu'il enrageât dans l'ame, tourna enſuite la choſe en plaiſanterie ; il leur fit confidence que c'était ſa maitreſſe qu'il

gardait à vue : mais que voyant qu'il s'était flatté envain de s'en faire aimer, il y renonçait ſans regret.

Il récompenſa largement tous ſes domeſtiques ; ils reſterent remplis d'admiration de la généroſité de leur Maître, & ne concevaient pas qu'Emélie eût balancé à s'y attacher : loin de la plaindre, ils penſaient qu'elle méritait d'être malheureuſe. Celui qui prodigue l'argent à des ames viles, les met bien vîte dans ſes intérets ; tandis que la vertu dénuée de fortune gémit & ne trouve nul ſecours : il ſuffit d'être indigent & vertueux pour être mépriſé & rebuté. Le Comte après avoir congédié ſes domeſtiques & renvoyé la d'Arcis, rentra chez lui de mauvaiſe hu-

meur; agité par les remords, tourmenté par l'amour, ſon eſprit ne lui fourniſſait aucune réſolution certaine; il employa cependant pluſieurs jours de ſuite à s'informer où pourrait être ſon Emélie, ſans pouvoir en apprendre de nouvelles; ſix mois ſe paſſerent à courir par-tout où il eſperait la rencontrer : point de promenades où il ne fût continuellement, il n'en excepta pas une : ſes recherches furent vaines.

Sa triſteſſe & ſon chagrin en vinrent au point que ſa ſanté s'en altéra; il dépériſſait à vue-d'œil. Pour faire diverſion à ſes peines, & déſeſperant de retrouver Emélie, il ſe jetta à corps perdu dans tous les plaiſirs, & fit mêmes quelques parties de dé-

bauche ; il croyait par-là s'étourdir : aucune femme ne lui procura le bonheur qu'il cherchait envain ; les plus jolies avaient beau lui prodiguer leurs faveurs, elles ne rempliſſaient pas ſes vœux, & ne pouvaient fixer ſon cœur. Le dégout ſuivait de près la jouiſſance. —Ce n'eſt pas là, mon Emélie, diſait-il ; je préférerais un ſeul de ſes regards, à toutes les bonnes fortunes ; perſonne ne ſçait aimer comme elle : je jure de réparer mes torts, ſi je ſuis aſſez heureux pour la revoir. Mais que dis-je ? Hélas ! j'ai peut-être creuſé ſon tombeau ; je ſuis un monſtre indigne du jour : avec autant d'amour, comment ai-je pu offenſer la femme la plus digne & la rendre la plus malheureuſe ? elle ſa-

crifie tout à la vertu, fuit un amant qui l'adore, & qu'elle aime. Qu'il en eſt peu qui imitaſſent ſon exemple! je brûle pour elle, & je ſuis ſon perſécuteur; ah! qu'elle doit me déteſter! reviens, mon Emélie, tu verras à tes pieds ton époux abjurer ſon crime, ta vertu triomphe: je ſuis tout à toi. Viens jouir de ta victoire. Ma famille qui ſçait à quel point je ſuis coupable, ne s'oppoſe plus à notre union: ta conduite qu'elle n'ignore pas, t'a gagné ſon eſtime; les cœurs de tous mes parens te ſont dévoués.

Tandis qu'une noire mélancolie conſumait le Comte, Emélie était encore plus à plaindre. En ſortant de cette fatale maiſon, elle s'était jettée dans la premiere voiture de place

qu'elle avait rencontrée, & s'était fait mener dans un quartier oppoſé à celui qu'elle quittait. Elle dit au cocher qu'elle cherchait dans ce canton une chambre garnie à louer, & qu'il l'avertît quand il verrait des écriteaux. Dans le premier endroit où elle s'arrêta, ſa jolie figure la fit prendre pour une de ces femmes qui ſont l'opprobre du ſexe. Comme c'étaient des gens de mœurs ſeveres qui habitaient la maiſon où le hazard l'adreſſait, ils refuſerent durement de lui louer, en lui diſant qu'elle pouvait voir ailleurs; qu'ils n'avaient pas de logement pour des filles. —Quoique nous ne ſoyons pas riches, ajouterent-ils, nous ne recevons ici que des perſonnes honnêtes. Emélie ne

s'offenſa

'offenſa pas de cette réponſe bruſque, elle leur répartit avec douceur & modeſtie : —C'eſt juſtement ce qui va m'attacher à vous. Loin d'être ce que vous imaginez, je ſuis une fille ſage ; & je fuis des gens, qui ont voulu me deshonorer. Mon projet eſt de vivre ici ſeule ; je veux être ignorée : & me cacher à toute la terre. Je ſuis née Demoiſelle, ſans fortune ; mon unique tréſor eſt la ſageſſe ; avec elle je me trouve riche : il ne vous eſt pas difficile de vous perſuader, qu'en renonçant à toute ſociété, comme vous le verrez, je ne vous en impoſe pas. L'air de candeur, de nobleſſe & de vérité qui accompagnait les paroles d'Emélie, la fit recevoir ; elle paya ſix mois d'avance, ce qui acheva de

lever entiérement les doutes qu'on avait formés ſur ſon compte. Il ne lui reſtait plus qu'une vingtaine de louis; elle en dépenſa une partie à s'acheter quelques hardes, & linges à ſon uſage; étant ſortie ſans pouvoir rien emporter. Elle s'occupa à broder pour prévenir l'adverſité, & envoyait vendre ſes ouvrages. Son gain était ſi médiocre, qu'en moins d'un an, malgré ſa grande économie, elle commença à ſe ſentir de la miſere.

Son hôteſſe qui avait pris une grande conſidération pour elle, en voyant la conduite irréprochable qu'elle menait, était la ſeule perſonne qu'Emélie recevait. Quantité de gens à qui cette femme avait fait ſon éloge, firent mille tentatives pour la connaître; elle

ne voulut pas y consentir. Sa vie était frugale, mais elle le devint encore plus, quand ses petits fonds furent épuisés. Quelle situation pour une Demoiselle accoutumée à vivre dans l'abondance ! elle dévorait ses chagrins avec une fermeté admirable ; une vieille femme faisait son petit ménage ; elle ne la conserva ensuite que pour vendre ses ouvrages : l'incomparable Emélie cacha même longtems sa grande pauvreté à son hôtesse. Une année s'était déja passée dans les souffrances ; malgré la privation d'une partie du nécessaire. Plus le tems s'écoulait, plus Emélie était dans l'embarras, & l'argent prêt à lui manquer. Elle se réduisit à une chambre d'un prix plus modique ; elle venait d'être

vacante dans la même maiſon; un méchant lit & quelques chaiſes en formaient tous les meubles; c'était là où vivait retirée & dans la miſere, une fille qui méritait qu'on lui érigeât des autels. Les peines d'eſprit qu'elle éprouvait continuellement, jointes à une mauvaiſe nourriture, la mirent à deux doigts de ſa perte; ſans ſecours, preſque mourante, & déplorable victime de ſa vertu, elle demanda à parler à ſon hôteſſe.

Il doit, Madame, lui dit-elle, me reſter quelque petit bien; je n'en ai fait aucun uſage dans mes plus preſſans beſoins, par la crainte qu'en réclamant ce qui m'appartenait, on ne découvrît ma demeure, & que je ne retombaſſe entre les mains de mes

oppreſſeurs ; j'ai mieux aimé abandonner à mon tuteur ma propre ſubſiſtance, que de m'expoſer à revoir un perfide, qui, malgré ſes torts, aurait pu m'attendrir encore ; c'eſt pour n'en plus entendre parler que j'ai affronté l'affreuſe miſere où vous me voyez ; par elle j'expie la faute que j'ai faite, d'avoir aimé un homme indigne de ma tendreſſe, & je l'ai puni de ſes coupables deſſeins en le fuyant. L'ingrat ! je le croyais vertueux ; ne ſavait-il pas combien mon cœur l'adorait ? .... Je ne lui laiſſais pas ignorer, tout ce qu'il m'inſpirait : c'était un époux que je révérais en lui. Il a trompé mes eſpérances, il n'eſt plus à mes yeux qu'un vil ſéducteur : ma ſeule conſolation eſt en

moi-même : je préfere mon état miſérable aux bienfaits de ce tyran, & je meurs vertueuſe. J'exige de vous, Madame, lorſque je ne ſerai plus, que vous alliez le trouver; qu'il vienne voir ſon ouvrage : c'eſt au lit de la mort, que je veux qu'il me retrouve. Qu'il contemple ce viſage défiguré : peut-être que cette image le rendra tel que je le deſire pour la paix de ſon cœur, c'eſt le vœu du mien. Vous lui direz que je lui pardonne le mal qu'il m'a fait, & que j'expire ſans le haïr ; mon exemple lui prouvera qu'il eſt des femmes qui ſacrifient tout pour conſerver leur honneur. Je ſens que je m'affaiblis ; ah ! d'Olban ! ma mort te coûtera des regrets ; tu ne ſoutiendras pas d'un œil ſec &

ferme le triſte ſpectacle que je vais bientôt t'offrir. Ton cœur n'eſt pas impitoyable, tu paliras en approchant de ce corps, il ſemblera ſe ranimer pour te reprocher ta barbarie ; tu reculeras, à ſon aſpect, d'épouvante & d'effroi.

L'hôteſſe d'Emélie fondait en larmes; elle lui apporta quelques ſecours, tout lui manquait. Elle fit faire de bon bouillon ; il y avait longtemps que la malade n'en faiſait plus d'uſage ; elle ménageait ſon argent qui tirait à ſa fin; elle n'avait oſé découvrir ſes beſoins ; ſa déplorable ſituation l'avait empêché de travailler, & de pouvoir rien gagner. Cette femme charitable, chez qui logeait Emélie, mit une garde près d'elle, & réfle-

chiſſant ſur ce qu'elle lui avait indiqué la demeure du Comte, elle y courut malgré la défenſe, & la promeſſe exigée de n'y aller qu'après ſa mort : elle la jugea ſi mal, qu'elle crut qu'il était impoſſible qu'elle en revint.

D'Olban de ſon côté périſſait d'une fiévre lente ; les reproches de ſa conſcience, & la privation d'Emélie concouraient enſemble à donner de nouvelles forces à ſon amour : ce tourment perpétuel s'oppoſait à ſa guériſon. Son valet-de-chambre le conſolait de ſon mieux ; quoiqu'il n'ignorât aucun des torts de ſon Maître, & qu'il le condamnât intérieurement : c'eſt à lui que d'Olban devait le conſentement de ſa famille ſur ſon mariage avec Emélie, s'il était aſſez

heureux pour la retrouver : cet excellent ſujet avait révélé aux parens du Comte, la cauſe de ſa maladie ; l'attachement de ce domeſtique & ſon éloquence pour retirer ſon cher Maître des portes du trépas, le faiſaient conſidérer de toute la famille ; il en avait vaincu la répugnance. Il n'y avait point de moyens qu'il n'eût employés pour rendre Emélie à d'Olban ſans lui faire jamais de reproches ſur ſon indigne conduite avec cette aimable fille ; ils auraient été déplacés ; le Comte ſe les faiſait aſſez lui-même ; ſon fidèle domeſtique tâchait d'adoucir l'amertume de ſon cœur.

Lorſque l'hôteſſe d'Emélie arriva chez le Comte, on ne voulut pas lui permettre d'entrer ; après bien des

débats, elle parvint au valet de chambre, & lui proteſta, qu'elle avait des choſes de la derniere conſéquence à communiquer à ſon maître ; on la laiſſa entrer.

—Je viens, Monſieur, lui dit-elle, avec un ton d'aſſurance, vous demander du ſecours pour une femme à qui vous devez de l'argent ; vos cruautés l'ont réduite à la derniere extrémité ; j'avais promis d'attendre ſa mort avant de vous en parler ; mais comme elle manque de tout, & qu'il eſt comme impoſſible qu'elle en revienne, je viens vous demander ce qui lui eſt dû : vous devinez ſans-doute que c'eſt pour Emélie que je reclame votre juſtice. Le Comte avait été étourdi par le début de cette

femme, & ne ſavait d'abord à quoi allait aboutir ſon diſcours; mais au nom d'Emélie, ſa joie fut ſi grande, que ſe levant avec précipitation, & renverſant tout pour ſe jetter au col de l'hôteſſe; —Quoi! lui dit-il, cette femme adorable reſpire encore! Il tire ſa bourſe & la lui donne: Voilà pour payer l'heureuſe nouvelle que vous m'apportez: cet argent eſt à vous, ma bonne, & tout ici appartient à mon Emélie. Parlez, que faut-il? Puis faiſant réflexion à ce qu'on lui avait annoncé, il ſe jette dans un fauteuil avec douleur; Ne m'avez-vous pas menacé que j'étais à la veille de la perdre. —Oui! Monſieur; je la pleure tous les jours; elle eſt ſi aimable! ſi douce!... elle a tant de ver-

tus !... que je ne me conſolerai pas de ſa mort. Le Comte exigea un détail, il ne put l'entendre ſans gémir ; —Vîte, mon cher Valentin, les chevaux à mon caroſſe : j'ai retrouvé mon Emélie ; nous ne pouvons voler trop-tôt à ſon ſecours. —Arrêtez, lui dit l'hôteſſe ; je ne paſſerai pas ſes ordres ; elle ne veut jamais vous revoir ; vous ne ſaurez donc ſon adreſſe que quand elle ne ſera plus ; quant à l'argent que vous venez de me donner, je le deſtine à ſecourir Emélie : ce qui en reſtera, ſervira aux frais de ſon enterrement. A ces mots, il devient furieux ; —Miſérable vieille, tu me diras où elle eſt, ou bien je vais.... Et la ſaiſiſſant à la gorge, il l'étouffait preſque. Cette femme épou-

vantée, lui apprit tout ce qu'il voulut ſavoir. Sa voiture prête, il fit monter l'hôteſſe avec lui. Il avait eu ſoin de ne pas ſe déſaiſir de ſa proie, de crainte qu'elle ne le trompât pour ſe tirer d'entre ſes mains; ſon fidèle Valentin voulut l'accompagner. Chemin faiſant, le Comte tâcha de faire oublier ſes mauvais procédés à l'hôteſſe d'Emélie; il l'accablait de careſſes, & lui demandait pardon de ſa violence. C'eſt à vous, lui diſait-il, que je vais devoir mon bonheur; je m'en ſouviendrai toute ma vie: comptez ſur la plus vive reconnaiſſance. Le Comte avait le cœur excellent, mais il n'était jamais le maître du premier mouvement.

Lorſqu'il arriva, Emélie était ſi

mal, qu'on la crut à l'agonie ; elle ne parlait plus.... Ses yeux ne diſtinguaient rien : le Comte n'eut pas de précaution à prendre pour entrer. Que devint-il quand il vit cette femme reſpectable & ſi digne d'un meilleur ſort étendue, ſans connaiſſance ni ſentiment ? La plus affreuſe miſere était affichée partout ; deux chaiſes de paille, un mauvais lit ſans rideaux, voilà ſes meubles ; la maladie l'avait ſi fort défigurée, que le Comte ſaiſi d'horreur fit quatre pas en arrière ; ſi la vertu d'Emélie n'eût pas été la véritable cauſe de l'attachement du Comte, ce ſpectacle affreux eut éteint ſon amour ; mais ſon cœur ſenſible & compatiſſant fut déchiré, & ranima ſon courage : que de mérite

ne trouva-t-il pas dans Emélie, pour s'être réduite volontairement à la misere, plutôt que de vivre coupable dans l'abondance! Plus enflammé que jamais, il étouffa un mouvement d'orgeuil prêt à naître dans ſon ame, & ſe précipita aux pieds d'Emélie, en lui adreſſant les propos les plus tendres qu'elle n'entendait pas. Il ſe ſaiſit d'une de ſes mains, la baiſait & la réchauffait dans les ſiennes; l'appellant ſa chere épouſe: toux ceux qui étaient dans la chambre fondaient en larmes. Le repentir du Comte, l'hommage qu'il rendait publiquement à la vertu étaient bien faits pour toucher; ſes cris perçans ſemblerent réveiller la pauvre mourante; elle ſe ranima un peu: le nom d'épouſe qu'il

repétait continuellement, avait pénétré juſqu'à ſon cœur : il était difficile que des ſons ſi chers ne ſe fiſſent diſtinguer. Elle voulut pluſieurs fois parler, ſans pouvoir en venir à-bout; elle fit cependant voir au Comte qu'elle l'entendait, en lui ſerrant faiblement la main.

A ce ſigne de vie, le Comte toujours à genoux, redoubla les expreſſions de ſa tendreſſe : il lui demanda pardon avec des larmes ſi abondantes, que ſon valet-de-chambre aidé des gens qui étaient auprès de la mourante, le forcerent de ſe relever ; il priait qu'on l'unît à Emélie avant ſa mort ; Qu'elle ſoit dumoins ma femme dans ces derniers inſtans ; qu'elle emporte ce titre & mon cœur au tombeau :

beau : je ne tarderai pas à l'y ſuivre ; faites que je ne meurre pas avec l'horreur de mes forfaits. L'amour, dans ce moment, opéra un miracle en faveur du Comte ; il ſe fit une ſi grande révolution dans Emélie, qu'elle ouvrit les yeux, & prononça quelques mots. Le Comte avait envoyé chercher les meilleurs médecins ; ils arriverent dans l'inſtant & trouverent des motifs d'eſpérance dans la ſituation d'Emélie. La criſe qu'elle venait d'avoir fut ce qui la ſauva. On lui adminiſtra les ſecours néceſſaires ; peu-à-peu elle ſe rétablit, & ſon état fut de mieux en mieux. Le Comte ne la quitta ni jour ni nuit ; il la veillait avec ſa garde. Emélie ne lui fit aucun reproche ; elle avait trop de grandeur d'ame : la conduite

& le repentir du Comte effaçaient à ſes yeux les crimes de l'amant. Un homme capable de ne pas rougir d'être auprès d'elle dans la ſituation où il la voyait, & qui avait eu la force d'eſprit d'avouer ſes torts devant tant de monde, lui parut un homme bien au-deſſus des êtres ordinaires, que l'indigence preſque toujours épouvante & fait fuir. Les huit premieres nuits paſſées, Emélie exigea du Comte qu'il retournât chez lui pour ſe repoſer. —Votre ſanté me paraît encore chancelante, les veilles la dérangeraient. Croyez-moi : retournez chez vous. Il fit tout ce qu'il put pour reſter auprès d'elle ; elle ne voulut jamais y conſentir, & ſe ſervit de ſon autorité pour ſe faire obéir:

d'Olban n'inſiſta pas davantage. Le contentement ramenait la ſanté d'Emélie : comme la miſere & le chagrin avaient été la cauſe de ſon mal, l'un & l'autre ſe trouvant bannis, ſa convaleſcence ne pouvait pas tarder. Dès qu'elle s'était trouvée mieux, on avait arrangé par ordre du Comte, une autre chambre dans le même endroit, Emélie y fut tranſportée & couchée dans un bon lit ; elle reçut ſes ſecours ſans s'y oppoſer : c'était une preuve de ſon eſtime, & de ſa confiance, & qu'elle ajoutait foi aux promeſſes de ſon amant qu'elle regardait déja comme ſon mari.

Trois ſemaines s'écoulerent avant le rétabliſſement d'Emélie ; le Comte venait paſſer toutes les journées avec

elle : la ſatisfaction où ces amants vivaient, fit éclore de nouveau la beauté d'Emélie ; le Comte vit renaître ces charmes qui lui avaient tourné la tête ; ſon amour les avait ramenés ſur le viſage de la tendre Emélie : il ne lui reſtait plus qu'un air de langueur qui la rendait bien intéreſſante.

D'Olban n'attendit pas le parfait rétabliſſement d'Emélie pour s'unir à elle. Son amour s'était encore accru dans les journées qu'il avait paſſées près d'elle. Il deſirait d'ailleurs de l'arracher promptement d'un lieu qui n'était pas fait pour une fille de ſa naiſſance : les ſoins qu'il voulait prendre ſeul auprès d'elle, lui firent hâter ſon mariage. On publia ſes bans, & ils

furent mariés ſans oſtentation. Après avoir recompenſé largement ſon hôteſſe, Emélie ſortit pour aller à l'Egliſe : Sa parure était très ſimple ; la décence y avait préſidé ; ſon plus bel ornement était la pudeur, ſoutenue d'un air de nobleſſe qui lui attirait les hommages.

Une foule de monde s'empreſſait pour la voir paſſer. On louait Emélie d'avoir ſçu conſerver ſa vertu, on louait le Comte d'avoir ſçu la récompenſer ; tous deux étaient comblés d'éloges. Il n'y eut point de mere dans cette belle journée qui ne citât cet exemple à ſa fille, & pas de fille à qui il n'inſpirât la ſageſſe, en voyant qu'elle conduiſait au bonheur.

Voilà ce que produit une bonne

éducation ; faut-il qu'une choſe ſi eſſentielle ſoit ſi ſouvent négligée ! En général on éleve nos femmes trop dans la coquetterie, au lieu de leur former le cœur à la vertu ; ſi on prenait ce parti, on en ferait des êtres charmans ; nous avons tout ce qu'il faut pour être aimables, pour faire des femmes fortes & capables même de la plus fine politique ; on voit dans l'hiſtoire, de ces femmes admirables qui l'ont diſputé aux hommes non ſeulement par la force de leur eſprit, mais encore par un courage au-deſſus de leur ſexe : ouvrez les livres, vous y verrez les plus beaux traits ſe ſuccéder les uns aux autres. Les Romains ne ſe défendirent-ils pas contre les Gaulois en ſuivant le plan qu'une

femme leur proposa ? Une simple servante mit à-couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sardes : donnez une bonne éducation aux femmes, & vous verrez renaître les Romaines.

Emélie ne s'en orgueillissait point de son bonheur, ne regardant sa naissance & les dignités qui l'élevaient au-dessus des autres que comme une affaire de hazard, & de préjugé ; elle ne cherchait à se faire distinguer que par ses vertus & son humanité ; personne n'éprouva jamais de sa part de ces hauteurs insultantes, & qui sont pour l'ordinaire l'appanage des sots, ou des nouveaux parvenus ; un habit très-riche nous cache souvent un petit homme, le vulgaire l'encense, c'est un âne chargé de dorure, qui s'i-

magine être un grand perſonnage par les fades adulations qu'on lui prodigue, & croit que perſonne n'appercevra ſes oreilles. Cette aimable fille avait toujours pratiqué cette belle maxime d'Alexandre Sévere : *Qu'il ne faut pas faire à un autre ce que nous ne voulons pas que l'on nous faſſe.* Tout ſon regret avait été l'impuiſſance de faire du bien, elle avait ſouffert les diſgraces de la fortune avec un courage qui montrait combien une ame vertueuſe a de force & de ſupériorité ſur les autres ; elle ſe rappellait toujours dans ſa mémoire l'exemple de Marcellus qui avait été exilé injuſtement à Mytiléne ; il y vivait dans tout le bonheur dont la Nature humaine eſt capable, & cultivait avec

avec autant d'assiduité que jamais toutes sortes de connaissances : Brutus qui fut le voir, témoin de ce spectacle, prit une grande considération pour lui, & en s'en retournant sans Marcellus, il croyait que c'était lui-même & non Marcellus qui était banni; ce qui prouve combien la vertu a de force sur les ames; si elle était plus considérée, elle renaîtrait dans le cœur des citoyens; elle n'y est étouffée que par l'espece de ridicule, dont les grands affectent de la couvrir. Honorez-la, attachez-y beaucoup d'honneurs & de légeres récompenses, & vous verrez tous les hommes chercher à les mériter. La gloire plus que l'intérêt dirige les Français, ils aiment tous leur patrie.

Voyez ce que l'inſtitution de la fête de Salenci a produit ; une couronne de roſes & vingt cinq livres de rente ont conſervé la ſageſſe dans ce village ; toutes les meres exercent leurs filles dès l'enfance à remporter ce prix : on ne le décerne point à la plus belle, mais à la plus vertueuſe ; & la modicité de la rente eſt bien compenſée par l'éclat de la roſe.

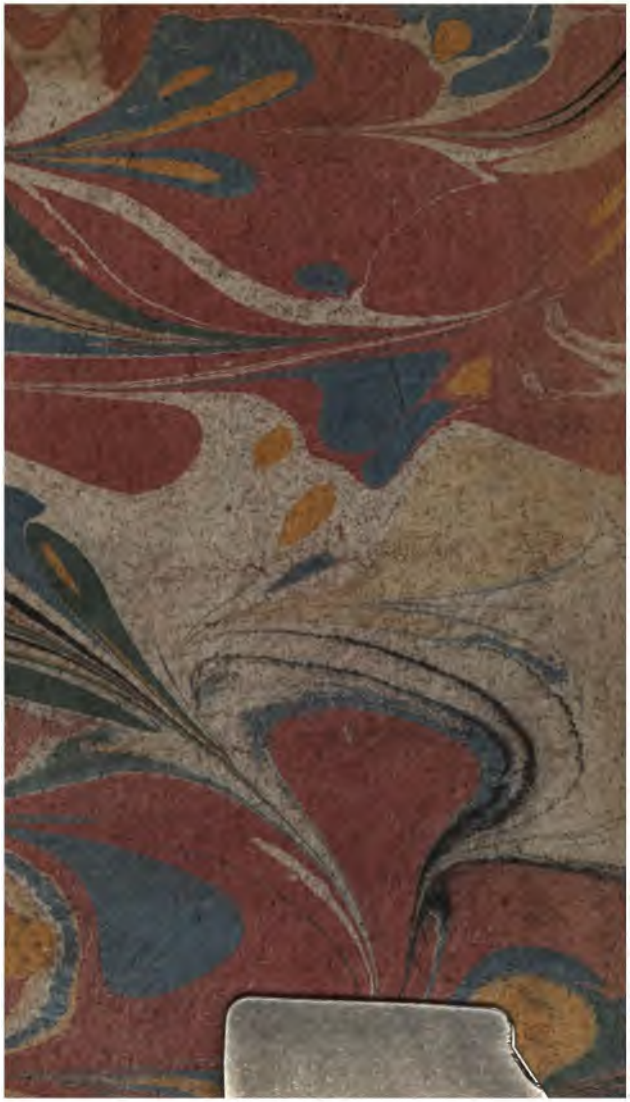
Ce fut à l'égliſe, qu'Emélie fut préſentée à la famille du Comte ; elle en fut très-accueillie.

Enfin l'inſtant arriva, où Emélie prononça ce *oui* qui rendit ſon amant le plus heureux des hommes. Après ſon mariage, elle alla voir la Sœur Saint-Ange, que pendant ſes malheurs elle n'avait pu cultiver comme elle

l'aurait desiré ; elle lui mena son cher époux, qui a toujours fait sa félicité sans que la jouissance ait jamais diminué son amour ; ils apprirent aussi quelques temps après que le Marquis de Saint-Onge, dont ils n'avaient plus entendu parler, avait fait une fin malheureuse en attentant lui-même à sa vie le jour de sa querelle avec le Comte. Ainsi, ils n'avaient plus à craindre les emportemens de ce furieux ; & tous les évenemens semblaient concourir à leur assurer un bonheur inaltérable.

FIN.

Faute à corriger dans la premiere Partie.

Page 18, ligne 14, d'emour, *lisez* d'amour.

60395517